

دور

LA FIN DES AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Tome VII.

A

LA FIN DES AMOURS

DE GUY RICHARD

DE LA BLAG



ET

A

1771

V I E
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

PAR M. LOUVET DE COUVRAY.

Nouvelle Edition, corrigée et augmentée.

TOME SEPTIEME.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à BRUXELLES ,

Chez B. LE FRANCO, Imprimeur-
Libraire, rue de la Magdelaine.

1 7 9 5.

V. I. E.
DU CHEVALLER
DE TABARNA

PAR M. LOUVET DE TOULOUSE

Monnaie d'argent, 1785

TOULOUSE 1785



A. L. O. U. V. E. T.

TOULOUSE 1785

PAR M. LOUVET DE TOULOUSE

Monnaie d'argent, 1785

1785



LA FIN DES AMOURS

DU CHEVALIER

D E F A U B L A S.

J'USAI de la permission , car après les diverses agitations de cette nuit heureuse & fatale , le sommeil me devenoit bien nécessaire. Cependant on ne m'en laissa pas long-temps goûter les douceurs : les premiers rayons du jour amenerent dans notre chambre Mde. de Lignolle , qui se servit de son passe - partout pour entrer. Je fus réveillé par les baisers qu'elle me donnoit : te voilà , ma petite Brumont ! quel bonheur ! je ne t'attendois pas ! tout-à-l'heure par hasard on vient de me dire...

Elle courut au cabinet avec une inquiétude marquée & regardant à tra-

6 VIE DU CHEVALIER

vers les vitres : ma tante , vous avez mis là ma petite cousine toute seule ? Vous avez bien fait. — Pas trop , ma niece. — Pourquoi ? — Parce que j'ai passé une assez mauvaise nuit. — Et vous l'avez enfermée , ma cousine ! ah , c'est encore mieux cela. — Mieux ! d'où vient ? — Ai-je dit mieux , ma tante ? — Oui , ma niece. — C'est que je parle sans réflexion , car... quel danger ? — Sans doute. Dans un appartement où il n'y a que des femmes. — Que des femmes , oui , ma tante ; & des hommes dans les appartemens voisins , pour les défendre en cas de... Oui ! voilà ce que c'est ! Pourquoi donc n'êtes-vous venue qu'à deux heures du matin , ma tante ? — Parce que j'ai voulu vous amener cette chère enfant , ma niece. — Que vous êtes bonne ! — Bien bonne , n'est-ce pas ? — Brumont , pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait éveiller ? — C'est moi , ne la grondez pas , c'est moi qui n'ai pas voulu qu'on vous éveillât. — Vous avez eu bien tort , ma tante..... Tu ne dis

mot, ma petite Brumont; tu es triste? va je suis aussi bien fâchée! — De quoi, ma niece? — Mais, de ce que vous avez été toutes deux fort mal couchées. — Tu avois donc un lit pour cette enfant? — Elle auroit partagé le mien, ma tante. — Voilà justement ce que je n'ai pas voulu, ma niece. — Vous auriez pourtant passé une meilleure nuit. — Oui, mais toi? — Bon! nous nous arrangerons bien ensemble. — C'est pourtant une très-mauvaise coucheuse. Trouvez-vous, ma tante? — Elle remue toute la nuit! sans cesse elle étoit sur moi! — Sur vous? — A peu-près. — A peu-près! bon. — Je ne cessois de la repousser. Elle m'échauffoit! elle m'étouffoit! elle.... — Mon dieu! mais.... — Eh bien, ma niece, qu'est-ce qui vous inquiète? — Mais... vous.... vous en avez donc été prodigieusement incommodée? — Vraiment! si cela m'arrivoit toutes les nuits!... à mon âge!... mais pour une fois!

M^{lle}. de Lignolle fut pleinement rassurée par le ton de bonhommie dont sa

5 VIE DU CHEVALIER

maligne tante prononça ces dernières paroles. L'étourdie niece n'en vit que le côté plaisant. Ah ! mais toi , Brumont , s'écria-t-elle en m'embrassant , tu as dû passer une bonne petite nuit. Ma tante ne t'aura pas empêchée de dormir ? ... Tiens , tu as du chagrin ; & moi aussi , je t'assure. Je suis désolée , désolée qu'on ne t'ait pas indiqué ma chambre. Cependant... tiens... conviens que c'est bien drôle... de te voir ainsi.... là près... tiens , pardonne ; mais je ne peux plus y tenir.

En effet , les éclats de rire quelque temps retenus s'échapperent. L'explosion fut si forte & dura si long-temps , qu'enfin la comtesse tomba sur le lit où elle en pâma. Cette écervelée rit de si bon cœur , qu'elle vous donne envie d'en faire autant , dit la tante ; & elle imita la niece de manière que je vis le moment qu'elle la surpasseroit. Comment alors me défendre de partager leur gaieté ? Notre joyeux trio fit tant de bruit , que Mademoiselle de Mésanges en fut réveillée.

La prisonniere vint frapper à ses carreaux. Mde. de Lignolle, dit la marquise, ouvre à cette enfant; prends la clef dans ma poche. La comtesse, pour avoir plutôt fait, se servit de son passe-partout; sans entrer dans le cabinet, cria bon jour à sa cousine, & revint de mon côté s'asseoir sur le bord du lit: la petite Mésanges volant sur ses pas, arriva comme elle & me dit en m'embrassant: bon jour, ma bonne amie. — Qu'est-ce que c'est donc? s'écria la comtesse, surprise & fâchée: qu'est-ce que c'est donc que ces familiarités-là? & ce nom que vous lui donnez? apprenez que je ne veux pas qu'on embrasse Mlle. de Brumont, & qu'elle n'est la bonne amie de personne. — Bien, ma niece, s'écria la marquise. Bien! morigénez un peu cette effrontée: cela vient tout de suite manger dans la main! — La bonne amie de personne, répondit cependant notre Agnès, devenue plus hardie: ah, celui-là est drôle! je ne fais peut-être pas que c'est ma bonne amie, à moi! — Mais,

Mademoiselle , reprit Mde. de Lignolle , allez donc , s'il vous plait , mettre un mouchoir , vous êtes toute nue ! Qu'est-ce que ça fait ça ? répliqua l'autre ; il n'y a pas des hommes ici. — La marquise la contredit : non , il n'y a pas des hommes ; & d'un ton brusque elle ajouta : mais il y a des femmes , des femmes , entendez - vous , petite sotte ? ... Allez... un moment , un moment ! comme vous avez les yeux battus ! quel métier avez - vous donc fait cette nuit ? Qu'est-ce que j'ai fait ? ... rien , puisque je n'ai pas seulement dormi. — Et pourquoi n'avez - vous pas dormi ? — Pourquoi ? ... ah , dame , parce que j'écoutois toujours pour voir si je ne vous entendrai pas ronfler... — Ronfler ! cette expression ! ... vous aimez donc bien à entendre ronfler ! — Ce n'est pas ça , mais c'est que quand on est toute seule dans un lit à s'ennuyer , il faut bien qu'on s'amuse de quelque chose.

En parlant , elle jouoit avec une boucle de mes cheveux. Tout-à-

coup l'impatiente comtesse l'apostropha d'une bonne tape sur la main ; & la prenant par les épaules , elle la reconduisit à son cabinet , en lui répétant d'aller mettre un mouchoir. La marquise l'applaudit ; oui , mon enfant , donne-lui des leçons de décence ; va , donne-lui des leçons de décence... Tiens , Mde. de Lignolle , rends-moi le service de l'aider à s'habiller , afin qu'elle ait fait plus vite , & que nous puissions la renvoyer , car il faut que je te parle.

Je vous réponds que la comtesse , assez contrariée d'être un instant ailleurs qu'à mes côtés , eut bientôt fini avec la cousine. Je vous réponds , que pour l'habiller de la tête aux pieds , il lui fallut moins de temps qu'ordinairement elle n'en mettoit à me passer un seul jupon. Aussi toutes deux rentrèrent bientôt dans la chambre à coucher. La marquise complimenta l'une sur sa promptitude , & pria l'autre d'aller se promener dans le parc. — Ah , mais c'est qu'il est de bonne heure pour

se promener! — Tant mieux ; l'air du matin vous rafraîchira. Ah ! mais c'est pour se promener... il faut marcher. — Eh bien ? — Eh bien , j'ai de la peine à marcher. — Bon ! Mademoiselle la douillette ! ses souliers la blessent ! — Non , ce ne sont pas mes souliers. Ce n'est pas au pied que j'ai mal. — En voilà assez de dit. Partez , partez. — C'est apparemment que ça me gêne quelque part , parce que. . . — Oh mon dieu ! cette maniere de parler si lente me fait mourir , interrompit la comtesse. Est-ce votre corset qui vous gêne ? — Oh que non ! oh que non ! ce n'est pas non plus mon corset. — Eh pour dieu ! quoi donc ? — Dame , c'est qu'apparemment je commence... apparemment que je vais devenir aussi bonne à marier , moi ! — Tiens , s'écria la marquise : quelle sottise elle vient nous. . . Mde. de Lignolle , fais-moi donc , je t'en prie , partir cette impertinente. Tu ne vois pas qu'elle ne fait que dire , & qu'elle ne veut que tuer le temps. — Oh que si ! je sais ce

que je dis... Toujours, malgré que ça ne soit pas bien nécessaire, souvenez-vous que vous m'avez promis de m'avertir. . . .

Nous n'entendîmes pas le reste, parce que la comtesse voyant enfin sa cousine dans le corridor, lui ferma doucement la porte au nez.

Fort bien ! ma niece ; & mets les verroux, que personne ne vienne nous interrompre. . . . ! Oui, affieds - toi là sur le bord du lit. Mais regarde-moi donc aussi quelquefois ? Tu n'as des yeux que pour Mlle. de Brumont. — Ah ! c'est pour la consoler. Elle a du chagrin, voyez - vous ? — Il est sûr qu'on ne l'entend pas souffler, & elle ne paroît point dans son assiette ordinaire. — Oh ! non, dit Mde. de Lignolle, en m'embrassant ; elle est désolée qu'on ne l'ait point amenée chez moi. . . . Elle a sûrement beaucoup d'amitié pour vous, ma tantè ; mais, comme elle me connoît davantage, elle eût mieux aimé passer la nuit à mes côtés, je le gagerois. — Là ! là !

Madame, ne vous en faites pas tant accroire ? Si je l'avois souffert. . . — Plaît-il, ma tante. — Oui, ma niece. Vous imaginez que parce qu'on n'est pas tout-à-fait si jeune & si gentille que vous. . . — Comment ? — Eh ! mon Dieu, il ne tenoit qu'à moi. — Ce que vous me dites-là, ma tante, est. . . — La vérité. — De toutes les manieres incompréhensible. — Je vais donc m'expliquer, ma niece. — Ah ! vite, vite, je suis sur des charbons brûlans.

Mde. de Lignolle, il me paroîtroit en effet très-étonnant, mais pourtant très-désirable, que vous ne connussiez pas tout-à-fait si bien la prétendue Demoiselle ici couchée près de moi. — La prétendue Demoiselle ! — Ma niece, je vous déclare, & puisse-je vous apprendre quelque chose qui vous surprenne ; je vous déclare que cette jolie fille est un homme. — Un homme ! Etes-vous. êtes-vous sûre, ma tante ? — Sûre. . . . Et lui-même. . . . Il est là pour me démentir, si je ne

dis pas l'exacte vérité ; lui-même vouloit , il n'y a pas deux heures , m'en donner des preuves. — Vouloit vous en donner... ? Cela ne se peut pas ! — Ne vous en étonnez pas trop , ma niece , il s'y croyoit obligé. — Obligé ! Pourquoi ? — Ah ! demandez - lui. — Dites pourquoi ? s'écria - t - elle en m'adressant la parole avec une extrême vivacité : parlez ? parlez enfin ? parlez donc ? — Vous me voyez , lui répondis - je , si stupéfait de tout ce qui m'arrive , que je n'ai pas la force , pas la force de dire un mot. — Il veut me forcer à faire moi-même ce pénible aveu ! reprit la marquise : ma niece , il s'y croyoit obligé , parce que je l'exigeois. — Vous l'exigiez , ma tante ? — Rassurez-vous , je n'en avois que l'air. — Que l'air ? — Oui , je vous dis , j'ai fait grâce au généreux jeune homme , quand je l'ai vu prêt à s'immoler. — Cependant il le pouvoit , s'écria la comtesse , aussi surprise que désolée. — Il le pouvoit ; oui , ma niece. C'est , j'en conviens , un com-

pliment qu'il faut lui faire. — Il le pouvoit, répéta Mde. de Lignolle d'un ton qui n'annonçoit pas moins d'étonnement, & marquoit une affliction plus profonde. — Voilà de suite, lui répondit la marquise, deux exclamations qui ne sont pas très-polies. — Il le pouvoit ! — Enfin, ma niece, tu veux donc que je me fâche..... Vous voudriez donc, Madame, qu'il ne trouvât jamais ces choses-là possibles que pour vous ? — Pour moi ! — Mde. d'Armincourt l'interrompt d'un air très-sérieux : Eléonore, je vous ai toujours connue extrêmement franche, avec moi sur-tout. Avant de vous faire violence, pour sortir de votre caractère ; avant de vous décider à me soutenir un mensonge trop invraisemblable, écoutez-moi.

Cette Demoiselle est un homme : j'ai malheureusement plusieurs raisons de n'en point douter. Il y a plus : Je fais maintenant son véritable nom ; & tout me dit que depuis long-temps vous ne l'ignorez pas, ma niece. Hier,

j'allai sur les cinq heures à Long-champs, où je fus étonnée de vous voir de si bonne heure, sur-tout vous, qui le matin même aviez, sous prétexte de quelques affaires, refusé d'y venir le soir avec moi. Vous ne m'avez seulement pas apperçue, Madame, parce que vous n'aviez des yeux que pour un cavalier qui de son côté vous regardoit continuellement. Voilà ce qui me le fit remarquer. C'étoit Mlle. de Brumont, sous des habits d'homme, ou pour le moins un frere à elle, un frere, dont la figure absolument pareille excitoit votre attention comme la mienne. Je m'arrêtai naturellement à cette idée; & dans ma parfaite sécurité, je ne songeai même pas à pousser plus loin les conjectures. Cependant, immédiatement après votre voiture, venoit, dans une voiture beaucoup plus belle, une espece de fille fort élégante, qui lorgnoit aussi ce jeune homme, dont elle étoit quelquefois lorgnée. Apparemment que cette femme ne vous aime guere, & que vous ne l'aimez

pas davantage ; car elle s'est permis de vous faire une impertinence, dont vous l'avez bien punie. Je vous en fait mon compliment ; j'en ai ri de tout mon cœur. Comme j'en riois pourtant, il s'élève tout-à-coup une grande rumeur. Tout le monde court, chacun se précipite sur *le* ou *la* Brumont, que je suivis toujours des yeux, dans l'intention de l'appeller, afin de causer un instant avec *lui* ou avec *elle*. Moi, toute ébahie d'un si prodigieux concours, pauvre provinciale, je demande si l'usage des Dames de Paris est de courir ainsi comme des folles, pêle-mêle avec les hommes, après le premier joli garçon qu'elles rencontrent. Tous ceux qui m'entourent, me crient : Non pas ! non pas ! mais celui-ci mérite l'attention générale ; c'est un charmant chevalier déjà fameux par une aventure extraordinaire : c'est Mlle. Duportail, c'est l'amant de la marquise de B***. Vous pouvez juger de mon étonnement ; aussitôt j'ouvre les yeux, je me rap-

pelle mille circonstances inquiétantes ; & sans trop de malignité, je suis obligée de me dire qu'il devient très-probable que l'amant de la marquise est aussi l'amant de la comtesse. Cependant il ne faut pas me hâter de juger légèrement une niece que j'estime. Je verrai, je l'observerai, je la questionnerai demain, puisque je vais la joindre au Gâtinois. Point du tout ! au jour désiré, l'obligeante Mde. de Fontoise arrive chez moi, qui me propose tout doucement l'honnête commission de vous mener l'ami du cœur. Charmée d'un hasard favorable à mes secrets desseins, j'accepte, bien résolue à examiner de près la Demoiselle, & à faire en sorte que vous ne puissiez pas me réduire à jouer chez vous le rôle d'une complaisante. J'arrive avec l'heureux mortel : peut-être croyoit-il, vous voyant couchée, qu'il partageroit du moins le lit de la petite Mésanges. Tout au contraire, je le confisque à mon profit. Au commencement de la nuit, je le tourmente ;

une heure après, je... je le prends, pour ainsi dire, sur le fait. Il ne m'avoue pas son nom que je ne demande point; mais il ne peut nier son sexe. Enfin, le matin vient; & pour qu'il ne me reste aucune incertitude à cet égard, je découvre en plein le chevalier de Faublas.

A ces mots, elle me découvrit en effet; car, d'un coup de main rapide, elle enleva la couverture, qu'elle jeta presque sur mes pieds, & du même temps elle me la ramena sur les épaules. Le moment fut court, mais décisif. Le hasard, qui se déclaroit contre moi, voulut qu'alors je me trouvasse arrangé dans le lit, de manière que la piece du procès la plus essentielle ne pût échapper au prompt regard de l'accusé, de sa complice & de leur juge. Maintenant, ma niece, s'écria la marquise, j'espere qu'il ne vous reste aucun doute. Là! je dis, en supposant qu'il fût possible de croire qu'avant ceci vous en eussiez. Mais convenez, poursuivit-elle, en m'appliquant un vigoureux soufflet de

la même main qui venoit de m'exposer presque nud aux regards confus de Mde. de Lignolle; convenez qu'il faut que ce M. de Faublas soit un effronté petit coquin, pour être aujourd'hui venu coucher avec la tante, par la seule raison qu'il ne pouvoit plus coucher avec la niece.

Ma tante, s'écria la comtesse avec un peu d'humeur, pourquoi donc frapper si fort? Vous lui ferez mal! — Oui, mal! Il est trop heureux. C'est une faveur. . . . Mde. de Lignolle, à présent que vous ne pouvez plus, sous prétexte d'ignorance, vous en défendre, il faut tout-à-l'heure prier Monsieur de se lever, le mettre sans esclandre à votre porte & l'y configner pour aïmais. — Le mettre à ma porté! ma tante; eh bien! je vous le dis: c'est mon amant, c'est l'amant que j'adore. — Et votre mari! Madame. — Mon mari? C'est aussi lui, je n'en ai pas d'autre que lui. — Quoi! ma niece, il n'y a pas déjà près de cinq mois que M. de Lignolle vous a vraiment épou-

fée ! — Epousée ? Jamais... C'est lui ,
 ma tante. — Comment ? C'est lui qui
 même la première fois... ? — Oui , ma
 tante , c'est lui. — Ah ! l'heureux petit
 drôle ! Quel épouseur que ce Monsieur-
 là... ! Mais vous êtes grosse ! ma niece.
 — Eh bien ! ma tante , c'est encore
 lui. — Mais... — Il n'y a plus de mais ,
 ma tante ! Ça toujours été lui ; ce sera
 toujours lui ; ce ne sera jamais que
 lui. — Jamais que lui ! Et comment
 ferez-vous... ? — Comme j'ai déjà fait ,
 ma tante , avec lui. — Mais quel flux
 de paroles ? Voyez un peu ! — Je ne
 vois que lui ! — Mais au moins enten-
 dez... — Je n'entends que lui ! —
 Mais écoutez donc ? — Je n'écoute que
 lui. — Allons , ma niece , quand vous
 voudrez... — Je ne veux que lui ! —
 Vous ne voulez pas que je vous parle
 un moment ! — Je ne parle qu'à lui. —
 Eléonore , vous ne m'aimez donc pas ?
 — Je n'aime... Ah ! si fait ! je vous
 aime aussi. — Eh bien ! laisse-moi donc
 m'expliquer : dis-moi , malheureuse !
 comment feras-tu pour cacher ta gros-

fesse ? — Je ne la cacherai pas. — Mais
 votre mari vous demandera qui a fait
 cet enfant. — Je lui répondrai que c'est
 lui. — Et s'il n'a jamais couché avec
 toi, comment veux-tu qu'il te croie ?
 — Eh ! mais, c'est à cause de cela qu'il
 me croira. — Comment ? C'est à cause
 de cela ? — Sûrement, à cause de cela.
 — Allons, ma nièce. Voilà que nous
 faisons ensemble des quiproquos. Vous
 êtes si vive, qu'il est impossible de s'ex-
 pliquer avec vous. — Je suis vive !
 Vous ne l'êtes pas, peut-être ? — Eh !
 le moyen de ne pas l'être avec une écer-
 velée..... Voyons : faites-moi la grâce
 de m'expliquer de quelle manière on
 peut s'y prendre, pour persuader à un
 homme qui n'a jamais épousé sa femme,
 que pourtant il lui a fait un enfant ?
 — Regardez si ce n'est pas désespé-
 rant... ! Mais, ma tante, faites-moi
 vous-même la grâce de m'expliquer
 pourquoi vous imaginez que j'irai faire
 à M. de Lignolle un raisonnement aussi
 bête que celui-là ? — Ma nièce, c'est
 vous qui me le dites. — Tout au con-

traire ! je me tue de vous crier que je lui déclarerai que c'est lui qui m'a fait cet enfant. — Ah ! je comprends enfin ; lui , c'est Monsieur ? — Eh ! oui. Quand je dis lui , c'est lui. — Ma foi , je ne l'aurois pas deviné , ma niece. Quoi ! vous irez vous-même annoncer bonnement à votre mari que vous l'avez fait.... — Ce qu'il mérite d'être. — Dans un sens , je ne dis pas non , ma niece. — Dans tous les sens possibles , ma tante. — Ah ! cela est autre chose. Je ne puis , Madame , approuver vos désordres. — Mes désordres ! — Revenons , revenons à l'article important. Si ton mari se fâche ? — Je m'en moquerai ; — S'il te veut faire enfermer ? — Il ne le pourra pas. — Qui l'en empêchera ? — Ma famille , vous & lui. — Ta famille sera contre toi. Moi , je te chéris trop pour te faire jamais le moindre mal ; mais dans une affaire aussi malheureuse , je serai du moins forcée de rester neutre. Il ne te restera donc que Monsieur. — S'il me reste , je n'en demande pas davantage. — Oui , il te restera....

restera.... pour te défendre. Mais le pourra-t-il ? Et si l'on t'enferme..... — Non , non. Tenez , ma tante , j'y pensois cette nuit. J'ai dans ma tête un projet... — Un beau projet ! je crois ! dis pourtant , dis ? — Je ne peux pas , il n'est pas temps. — Eh bien ! ma niece , je vais vous enseigner , moi , le seul parti qui vous reste à prendre. — Voyons ? — Il faut le plutôt possible , Madame , vous faire épouser par M. de Lignolle &c.... — Ça d'abord , ça ne se peut pas. — La raison ? — La raison est que ça ne se peut pas. Mais quand cela se pourroit , je ne le voudrois pas. A présent , ma tante , je sais ce que c'est : jamais votre niece ne sera dans les bras d'un homme. — Jamais dans les bras d'un homme ! Cependant , lui... ? — Lui ? ma tante , s'écria-t-elle avec passion : Ce n'est pas un homme , c'est mon amant ! — Votre amant ! Ne voilà-t-il pas une bonne raison à donner à votre mari ? — Supposons que la raison soit mauvaise. Au moins est-il certain qu'elle vaut encore mieux

qu'une mauvaise action. N'en est-ce pas une indigne, n'est-ce pas une horrible perfidie, que d'aller froidement se partager entre deux hommes pour trahir l'un plus à son aise, & retenir l'autre en le désespérant.... Car, j'en suis sûre, s'écria-t-elle en m'embrassant, il en seroit désespéré. — Si pourtant vous vouliez m'écouter, Madame, vous verriez que votre tante ne vous conseille ni le libertinage, ni la perfidie. Vous m'avez interrompue, comme j'allois vous dire qu'en vous faisant épouser par M. de Lignolle, il falloit tout d'un coup changer de conduite, & rompre cette intrigue. . . — Une intrigue ! Fi donc, ma tante. Dites : une passion qui fera le destin de ma vie ! — Qui en fera le malheur, si vous n'y prenez garde ? — Point de malheur avec lui ! ma tante. — Toujours du malheur où il y a du crime, ma niece. . . . Ecoute, ma petite, je suis bonne femme, j'aime à rire ; mais ceci passe la raillerie. Vois d'abord combien de dangers t'environnent. — Je ne

connois point de dangers , quand il s'agit de lui. — Et ta conscience !
 Eléonore. — Ma conscience est tranquille. — Tranquille ! cela ne se peut pas. Vous qui ne mentiez jamais , vous mentez. . . Ecoute , Eléonore , je te chéris comme mon enfant. Je t'ai toujours idolâtrée ! Trop , peut-être. Je t'ai peut-être gâtée ; mais tâche de te souvenir , comme dans les choses essentielles je me suis toujours attachée à te donner les meilleurs principes. Tiens , ma fille , tu vas aujourd'hui couronner la Rosière....

Oh ! ne m'en parlez pas ! s'écria-t-elle , en se précipitant dans les bras de sa tante , & saisissant ses mains dont elle se couvrit le visage. Oh : ne m'en parlez pas ! Et moi , pénétré du ton dont ces paroles furent prononcées : Mde. la marquise , c'est à moi , c'est à moi seul , que vous devez tous vos reproches. Excusez-là , plaignez-la , ne l'accablez pas. O mes enfans , répondit-elle , si vous ne voulez que m'attendrir , cela ne vous sera pas difficile.

On me fait rire ; tout de suite.... Soit, j'y consens, pleurons tous trois. . . . Ecoutez cependant, écoutez, ma niece : vous souvenez-vous de l'année passée ? A la même époque, au même jour, je vous disois : Eléonore, je suis fort contente de toi. Mais bientôt, ma fille, d'autres temps amèneront d'autres obligations. On n'a pas toujours dans la vie des devoirs aussi doux à remplir, que celui de secourir l'indigence. Le temps approche où tu t'en imposeras peut-être, qui te séduiront d'abord, & te deviendront ensuite pénibles. . . .

La comtesse, à ces mots, quitta brusquement son attitude humiliée, & du ton le plus animé ; qui te séduiront d'abord, répéta-t-elle. Eh ! comment m'auroient-ils séduite ? On ne me les fit point connoître. On conduisit gaiement au sacrifice une innocente victime qui promit ce qu'elle ne comprenoit pas. Vous, Mde. la marquise, vous qui me parlez ici de devoir, oseriez-vous affirmer qu'alors vous avez fait le vôtre ? Quand mes parens, en-

goués des prétendus avantages de ce mariage fatal , vinrent vous présenter M. de Lignolle , vous me défendîtes par vos représentations , je le fais ; je fais que votre consentement vous fut pour ainsi dire arraché : mais qu'importoit votre trop foible résistance ? Ne deviez-vous pas la fortifier de la mienne ? Ne deviez-vous pas me tirer à l'écart , & me dire : Ma pauvre enfant , je t'avertis qu'ils vont te sacrifier ; je t'avertis qu'ils trompent ton inexpérience par d'éblouissantes promesses. Veux-tu , pour le frivole avantage d'être présentée à la cour quelques mois plutôt , d'aller dès demain aux assemblées , aux bals , aux spectacles de la capitale ; veux-tu faire à jamais le sacrifice de ta liberté la plus précieuse , de la seule vraie liberté , celle de ta personne & celle de ton cœur ? Te trouves-tu si mal avec moi ? Es-tu donc pressée de me quitter ? Tiens , il n'est plus temps de fonder ta sagesse sur ton ignorance ; & puisqu'ils veulent t'abuser , il faut que je t'éclaire :

quand une fille naturellement vive se
 montre au printemps émue du spectacle
 de la nature , est surprise dans de fré-
 quentes rêveries , avoue des inquié-
 tudes secretes , se plaint d'un mal qu'elle
 ignore ; on dit communément qu'il lui
 faut un mari. Mais moi qui te connois ,
 moi qui t'ai vue toujours caressée de
 ceux qui t'entouroient , répondre à leur
 attachement par un attachement égal ,
 payer mes soins de reconnoissance , &
 me chérir autant que je t'aimois , pleu-
 rer les malheurs d'un vassal , & même
 les peines d'un étranger ; je crois que
 la nature , avec la vivacité bouillante ,
 t'a donné la tendre sensibilité ; je crois
 que ce n'est pas seulement un mari
 qu'il te faut , je crois qu'il te faut un
 amant. Néanmoins on s'obstine à te
 faire épouser M. de Lignolle. Tu n'as
 pas encore seize ans , il a cinquante
 ans passés : ta jeunesse à peine com-
 mencera que son automne sera fini.
 Comme tous les vieux libertins il
 deviendra valétudinaire , infirme , dur ,
 grondeur , jaloux ; & pour comble de

malheur , six fois par an peut-être tu seras obligée , obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens.... Car ma tante ne pouvoit pas deviner qu'il me resteroit du moins dans mon infortune cette consolation , que mon prétendu mari ne seroit jamais capable de l'être.... — Jamais capable , ma niece , s'écria-t-elle en pleurant ? — Jamais , ma tante. — Fi ! le vilain homme ! ... —

Vous ne pouviez pas le deviner , ainsi vous deviez me dire : six fois par an peut-être tu seras obligée , obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens ; & pourtant s'il se rencontre un jeune homme joli , spirituel , sensible , épris de tes charmes , digne de toi ; tu seras encore obligée , obligée de repousser ses hommages qui t'outrageront , & son image qui te poursuivra. Pour rester vertueuse , il faudra que tu contraries continuellement le plus doux penchant de ton cœur & la plus sacrée des loix de la nature. Ou bien on viendra sans relâche crier à ton oreille ces mots terribles : Sermens :

devoirs ! crimes ! malheurs ! Ainsi tu pourras languir pendant trente ans & plus , réduite aux cruelles privations d'un célibat forcé , & condamnée aux devoirs plus cruels d'un tyrannique hymen ; & si tu succombes aux séductions d'un amour invincible , tu pourras être enterrée toute jeune dans la solitude d'un couvent , pour y périr bientôt , chargée du mépris public & de la haine de tes parens. Que si vous m'eussiez ainsi parlé , Mde. la marquise , je me serois écriée : Je ne veux pas de votre M. de Lignolle ; je n'en veux pas ! j'aime mieux mourir fille ! & ils ne m'auroient pas mariée malgré moi ! & ils m'auroient tuée peut-être ; mais ils ne m'auroient pas conduite à l'autel !

Jamais capable ! répéta la marquise en pleurant. Ah ! le vilain homme ! ah ! ma pauvre petite , comment vas-tu faire ? Pauvre petite ! il n'y a donc pas de remède. Jamais capable... ! Voilà qui est bien différent ! Cela change beaucoup.... Mais non , cela

ne change rien. Ma chere enfant, tu n'en es seulement qu'un peu plus à plaindre,... Eléonore, vous n'en devez pas moins tout-à-l'heure & pour toujours renoncer au chevalier. — Renoncer à lui ? Plutôt mourir.

Dame ! je ne peux pas frapper plus fort, cria la petite Mésanges que nous n'avions pas entendue. — Allez vous promener, lui répondit l'impatiente comtesse. — Ah ! mais c'est que j'en viens. — Retournez-y. — Ah ! mais c'est que je suis lasse. — Asseyez-vous sur le gazon. — Ah ! Dame ! mais c'est que je m'ennuie toute seule. — Sommes nous faites pour t'amuser, lui demanda la marquise ? — Pas vous, si vous voulez, ma cousine ; mais ma bonne amie.... — Votre bonne amie ?... Laissez-nous. — C'est qu'il me semble qu'il y a déjà bien long-temps que je n'ai causé avec elle. — Allez, Mademoiselle, allez m'attendre au salon. — Ah ! oui, car j'entends bien du monde qui se leve. — Allez.

Bien du monde qui se leve, reprit

Mde. d'Armincourt ! Il est temps aussi que nous nous levions , & que cette Demoiselle s'habille & s'en aille. — S'en aille ! ma tante. — Eh oui ! ma niece. Croyez-vous qu'il soit possible qu'elle paroisse à cette fête. — Qui peut donc l'en empêcher. — Comment ! n'y a-t-il pas ici cinquante personnes qui étoient hier à Longchamps , & qui la reconnoitroient comme je vous reconnois ? — Oh que non ! — Ne dites pas non ! c'est une chose certaine , & vous seriez perdue. — Qu'importe ? pourvu qu'il ne s'en aille pas. — Quand je l'entends raisonner ainsi , les cheveux me dressent sur la tête. — Quoi , ma tante , ne suis-je pas la maîtresse ? ... — D'ailleurs , Madame , vous êtes obligée de le renvoyer ; c'est votre devoir. — Mon devoir ! le voilà revenu ce mot. ... — Allons ! interrompit la marquise en me jettant le drap sur le nez , il faut prendre un parti ; car avec elle les disputes ne finissent pas.

Mde. d'Armincourt , en se hâtant de passer une camisole & un jupon, s'écria :

Bon Dieu ! voilà que j'y songe ; chacun se demanderoit où cette Demoiselle a couché. Chacun sauroit que c'est.... là ! Ne diroit-on pas que j'ai aussi quelque chose de commun avec ce morveux , moi ? Je serois pour aujourd'hui l'héroïne de l'aventure d'une aventure galante , à soixante ans passés ! c'est s'y prendre un peu tard. Allons , Madame , vous sentez bien qu'il s'agit moins de m'épargner un ridicule , que de sauver votre réputation , que de vous sauver vous-même. Il faut qu'il parte..... Non , ma niece , je ne souffrirai pas que devant moi vous soyez sa femme-de-chambre. Je l'habillerai pour le moins aussi vite & aussi décemment que vous le pourriez faire. N'ayez aucune espece de crainte , je ne suis ici que *le chien du jardinier*.

Il y eut , tout le temps que dura ma toilette , une contestation fort vive entre la tante , qui vouloit toujours que je partisse , & la niece qui ne le vouloit toujours pas.

Cependant on vint avertir Mde. de

36 VIE DU CHEVALIER

Lignolle qu'il étoit nécessaire qu'elle descendit pour ordonner quelques derniers arrangemens relatifs à la fête. Je suis à toi tout-à-l'heure , me dit-elle. Un moment après , la tante aussi me quitta & revint avant la niece , qui pourtant ne tarda pas. Un bon quart-d'heure à-peu-près s'écoula , & je n'ai pas besoin de dire que la dispute recommencée alloit toujours s'échauffant , quand on vint de nouveau déranger la comtesse. Obligée de me quitter encore , elle m'assura du moins que ce feroit l'affaire d'une minute. Mais elle étoit à peine descendue , lorsque sa tante me dit : Monsieur , je vous crois un peu moins déraisonnable qu'elle , vous devez sentir combien votre séjour ici peut la compromettre. Cédez à la nécessité , cédez à mes sollicitations , & s'il le faut , à mes prières. Elle m'entraîna , elle me conduisit par des détours qui m'étoient inconnus , dans une espece de bassecour , où sa voiture m'attendoit. Comme j'y montois , le hasard amena près de nous Mlle. de Mésanges :

Méfanges : ma bonne amie, vous vous en allez ? Hélas oui ! ma bonne amie, faites, je vous en prie, mes complimens à Mlle. Des Rienx. — Je n'y manquerai pas.... Ah ça ! mais toujours vous m'assurez bien qu'elle ne tardera pas à devenir bonne à mari.... — Taisez-vous, Mademoiselle, interrompit brusquement la marquise : & si jamais vous répétez de pareils....

Je n'entendis plus rien, parce que le cocher, qui avoit ses ordres, partit plus prompt que l'éclair. Il me reconduisit jusqu'à Fontainebleau, où je pris la poste. A peine étoit-il quatre heures du soir, quand je rentrai dans Paris. Mde. de Fonrose me tenoit parole : Mon pere n'avoit pas encore paru chez lui ; & moi, profitant de quelques momens de liberté, je quittai mes habits de femme, & j'allai chez Rosambert. Je le trouvai beaucoup mieux ; il pouvoit déjà, sans le secours de personne, se promener dans son appartement, & même faire plusieurs fois le tour de son jardin. Le comte

commença par m'accabler de reproches. Je lui représentai que tous les matins régulièrement on étoit venu chez lui, de ma part, savoir de ses nouvelles. — Mais vous aviez promis de venir vous-même. Mon pere ne m'a pas quitté. Cela ne vous a point empêché d'aller ailleurs. Au reste, je conviens que la petite comtesse mérite la préférence. La petite comtesse! — Mde. de Lignolle, oui. Ne vous l'ai-je pas dit, que désormais toute femme qui vous auroit, seroit une femme affichée...? Je suis vraiment charmé que la marquise ait une rivale digne d'elle.... Car on dit la comtesse adorable... Malheureusement c'est encore un enfant sans usage, sans art, sans méchanceté. La marquise l'écrasera, dès que.... A propos, je vous fais mon compliment : vous êtes infiniment bien avec M. de B***! D'abord, tout Paris l'a vu riant à vos côtés le jour de votre apotheose! & puis l'excellent mari ne cache à personne que vous êtes un charmant garçon, & de peur

que la chose ne paroisse pas encore assez comique, il dit à quiconque veut l'entendre, que c'est moi qui suis un indigne homme. Il m'en veut ! on assure, qu'il m'en veut beaucoup ! C'est peut-être encore un duel qui me revient. Mais vous en savez quelque chose, chevalier ! Le marquis vous a longtemps parlé. — Oh ! le marquis m'en a tant dit de toutes les manieres...

— Mais encore ! Allons, Faublas, contez-moi cela du moins. J'ai besoin de rire ! & vous devez tout essayer pour amuser un ami convalescent. — Ma foi, non. Je vous avoue que je suis très-éloigné de vouloir vous amuser jamais aux dépens de la marquise ; & même je vous le répète, Rosambert : c'est toujours avec peine que je vous entends me parler d'elle. — Vous avez tort. Je suis, dans ce moment-ci surtout, son plus enthousiaste admirateur : Vraiment ! je me le disois tout-à-l'heure. Il faut qu'à toutes ses qualités déjà si nombreuses, cette femme-là réunisse maintenant la prudence. N'êtes-

vous pas étonné, comme moi, de la profondeur du calcul qu'elle avoit fait; que si je lui échappois, il ne falloit pas que je pusse échapper à son mari. Chevalier, vous ferez témoin. — Témoin? — Oui; très-incessamment. — Très-incessamment! vous m'aviez dit que vous ne retourneriez point à Compiègne? — Témoin de mon combat avec le marquis: Chevalier! soyez tranquille! nous sommes convenus que je ne me battois point avec la marquise. Comment pouvez-vous me soupçonner encore d'être assez fou pour me prêter à la bizarre fantaisie de cette femme, qui s'est mise en tête qu'elle devoit attaquer de braves jeunes gens avec leurs armes. C'est que voyez-vous, plus j'y pense, plus je reconnois qu'il convient, pour la sûreté publique, d'arrêter le mal dans son principe. Ceci deviendrait d'un trop dangereux exemple. Comment, chacune n'auroit qu'à vouloir se mettre à la mode? Toutes les bonnes fortunes finiroient donc par des coups de pis-

tolets ? Et jugez quel tapage on entendroit chaque jour aux quatre coins de Paris.

Rosambert , qui me vit sourire , me fit , sur celles qu'il appelloit mes maîtresses , cent plaisanteries & cent questions. Je finis par me prêter de bonne grâce à sa gaieté ; mais sa curiosité n'eut pas lieu d'être satisfaite.

Mon pere ne revint à l'hôtel que deux heures après moi ; mon pere me fit entendre qu'il étoit fâché de m'avoir laissé seul toute la journée , je lui représentai respectueusement qu'il seroit trop bon de se gêner pour son fils. Il me demanda comment j'avois passé la nuit. Afin de ne pas mentir , je répondis : mal & bien , mon pere. — Le sommeil n'a pas été profond ? reprit-il. — Profond ! pardonnez - moi ; mais souvent interrompu. — Vous avez éprouvé de grandes agitations ! — De grandes agitations ! oui mon pere. — Les rêves ont été bien fâcheux ! — Oh ! bien fâcheux ! Il y en a eu un sur-tout qui , vers le milieu de la nuit , m'a

singulièrement tourmenté. — Mais le matin du moins vous avez tranquillement reposé ? — Le matin... Non. J'étois inquiet le matin. — La fatigue apparemment ? — Un peu de fatigue peut-être , & encore les suites de ce rêve. — Racontez-le moi donc. — Mon pere... c'étoit... c'étoit une femme... — Toujours des femmes ! Eh ! mon fils , songez à la vôtre. — Ah ! depuis sept heures du matin , (c'étoit l'heure à laquelle je m'étois mis en route) depuis sept heures , je vous assure que je me suis presque continuellement occupé de son souvenir. Mon pere , quand donc recevrai-je de ses nouvelles ? — Vous savez combien j'ai mis de monde en campagne , & sous quinzaine je compte moi-même partir avec vous. — Pourquoi pas plutôt ? — Mais , répliqua-t-il d'un air embarrassé , je ne suis pas prêt. Il faut d'ailleurs attendre..... que vous vous portiez mieux.... que les beaux jours soient tout-à-fait venus. — Les beaux jours ! Ah ! loin de Sophie , viendront-ils jamais ?

Quand je parlois ainsi, j'espérois pourtant quelque bonheur pour le lendemain; le lendemain étoit ce lundi vivement désiré, qui devoit pendant quelques instans nous voir mon Eléonore & moi réunis. Hélas! notre douce attente fut trompée. Mde. de Fonrose, qui vint le soir faire à mon pere une courte visite, trouva le moment de me dire: il n'y a pas eu moyen; sa tante est arrivée le matin chez elle, où elle est encore.

Le mardi ce fut tout de même, & le mercredi j'eus du moins la consolation de recevoir un billet de Justine. Il me disoit qu'avec le passe-partout qui m'étoit envoyé, j'ouvrirais la porte cochere & toutes les portes d'une petite maison neuve, située à l'entrée de la rue du Bac, du côté du pont-royal. M. le vicomte me prioit d'être là, sur les sept heures du soir.

Bon! Mde. de B*** n'est donc pas fâchée contre moi. Depuis vendredi je n'avois pas entendu parler d'elle. Ce long silence, après notre aventure,

commençoit à m'inquiéter. Faublas, elle n'est pas fâchée ! elle n'est pas fâchée, Faublas ! Heureux jeune homme, applaudis-toi ! & je baisai le billet de Justine, & je fis un saut de joie.

Quelle bonne nouvelle ? demanda mon pere en entrant. — Ah c'est que . . . c'est que je vois le beau temps. Je pense que je pourrai cette après-dînée aller faire un tour. — Avec moi, oui. — Encore avec vous ? mon pere. — Monsieur ! . . . — Pardon . . . Cependant voulez-vous me rendre absolument esclave ? m'empêcher de voir, même un ami ? — Ce n'est pas un ami que vous iriez voir. Le vicomte, mon pere. — M. de Valbrun ? à la bonne heure ; mais de là ? — Je vous promets de ne pas mettre le pied chez la comtesse. — Vous m'en donnez votre parole ? — Ma parole d'honneur. — Eh bien soit, j'y compte. Et je baisai les mains de mon pere, & je fis encore un saut de joie.

J'étois si impatient de savoir ce que

la marquise m'alloit dire , qu'avant l'heure indiquée je fus au rendez-vous. J'eus tout le temps d'examiner la maison , que je trouvai jolie , commode & bien meublée. J'y remarquai sur-tout deux petites chambres à coucher qui se touchoient ; deux chambres à coucher , qu'aujourd'hui même je crois voir , & que dans cent ans , si j'étois au monde , je croirois , hélas ! voir encore aussi bien qu'aujourd'hui.

M. de Florville arriva sur la brune ; il vint me joindre dans l'une des deux petites chambres. Aussitôt j'embrassai ses genoux : oui , dit la marquise , demandez grâce à votre amie que vous avez outragée , que vous avez réduite à risquer une témérité qui pouvoit la perdre & vous compromettre. — Mais aussi , ma belle maman , pourquoi ? ... pourquoi m'avez-vous ? ... — Je crois , interrompit-elle , je crois vraiment , qu'il va me demander pourquoi j'ai résisté ! Laissez , Monsieur , laissez. Songez qu'au lieu de renouveler vos offenses , vous devez solliciter votre

pardon. Chevalier, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi nous nous voyons ici? Vous concevez qu'après la cruelle scène de vendredi dernier, je ne pouvois, sans une extrême imprudence, retourner chez Justine. — Sans doute. Cette scène... — Chevalier, vous ne me parlez plus de Sophie? — Depuis son dernier malheur, j'ai si rarement obtenu le bonheur de vous voir! j'en ai joui pendant si peu de temps! nous avons eu tant de... — Sans doute, mais dites vrai : n'aimez-vous pas un peu moins votre charmante épouse? — Moins? — Parlez, ne me cachez aucun de vos sentimens, vous m'en avez promis la confidence. — Moins? davantage! Mde. la marquise, chaque jour davantage! je l'adore! il semble que l'absence... — Cependant, Mde. de Lignolle? — Ah, oui, m'est infiniment chère! & ne le mérite-t-elle pas? Je vous le demande à vous-même? Vous l'avez vue. Vous la connoissez mieux. — Il est vrai qu'elle est assez gentille, cette enfant, & d'un bon petit

caractere. On m'avoit un peu trompé sur son compte. Au reste, je suis déjà bien revenue des fâcheuses préventions.... Vous, chevalier, je trouve pourtant bien singulier que vous ayez... de la tendresse, de l'amour même pour deux femmes... — Dites pour trois, ma belle maman. — Non, s'écria-t-elle vivement : impossible cela, par exemple, impossible ! — Je vous assure... — N'assurez pas. Tous les jours on distingue une épouse charmante. Quand elle est éloignée, on la regrette. Alors même il peut arriver qu'on se sente un goût décidé, un attachement très-vif pour une femme..... aimable ; mais pour deux ! voilà ce qui me paroîtra toujours inconcevable. Non, jamais je ne comprendrai que l'amant de la comtesse puisse être en même temps le mien. Jamais je n'entendrai cela, jamais !

Je la regardois attentivement ; elle m'observoit ; apparemment que l'air d'embarras & d'irrésolution qu'elle dut remarquer dans toute ma personne, lui

fit mal augurer de ma réponse. Je la vis pâlir & sa voix s'altéra : cet entretien paroît vous mettre à la gêne ? reprit-elle aussitôt. Parlons d'autre chose.... La campagne est-elle déjà belle ? — La campagne ! — Oui, vous y avez été samedi soir... & vous êtes revenu dimanche.... Un très-court voyage !... Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une Demoiselle de Mésanges... — De Mésanges ! — Cette enfant-là ne vous est-elle pas aussi déjà devenue.... *infiniment* chère ? — Infiniment chère ! à quel titre ? — C'est une femme, d'abord ; voilà pour Faublas le meilleur des titres ! & puis, ne seroit-il pas trop étonnant que vous étant trouvé, par accasion, le maître de passer une nuit avec la Douairiere d'Armincour & la Demoiselle de Mésanges, vous n'eussiez pas donné la préférence à celle-ci ? En supposant même que le choix ne vous ait pas été laissé, je vous connois très-capable d'avoir, si vous étiez couché dans le même appartement, tout doucement quitté la

grande chambre de la vieille , pour vous glisser dans le cabinet (1) de la jeune..... Vous rougissez ? Vous ne dites mot ? — Madame ,... quand ces détails seroient vrais , qui pourroit vous les avoir donnés ? — Quand ces détails seroient vrais ? j'aime beaucoup la supposition. Faublas , n'essayez pas de mentir ; votre air & votre maintien , votre silence & vos discours , tout en vous décele un coupable. Faublas , un hasard fort singulier ne m'en a donné qu'une partie , de ces détails. Mais vous devez savoir que toutes les fois qu'il me sera permis d'appercevoir seulement un coin du tableau , je ferai femme à deviner le reste. Je ne fais pas bien si vous avez pu consacrer toute votre nuit à la jeune personne , ou ne lui donner qu'une heure : quoiqu'il en soit , je m'en rapporte à vous sur le bon emploi du temps. Je ne m'étonne plus qu'il soit déjà question de marier la

(1) Madame de B*** le connoissoit , ce cabinet - là.

petite. Je conçois que cela peut être aujourd'hui pressant de plus d'une manière. Au reste, poursuivit-elle du ton le plus sérieux, je suis loin de vous reprocher le mystère que vous me faisiez de cette aventure; dans ce cas-ci, l'indiscrétion seroit vraiment une perfidie. Je vous en crois incapable. Je suis sûre que vous garderez un profond silence sur tout cela; je suis sûre que vous n'en avez rien dit à M. de Rosambert. — A M. de Rosambert! — Ne le connoissez-vous pas? — Trop bien! — Je le crois; vous l'avez encore vu dimanche. — Dimanche! — Comment! est-ce que je me trompe de jour? est-ce que ce n'est pas?...

Je me précipitai aux genoux de la marquise. O ma généreuse amie! pardonnez-moi. — Au moins, ajouta-t-elle en me faisant signe de me relever, songez que vous êtes engagé d'honneur à venir me voir combattre encore mon ennemi. — Votre ennemi ne veut pas... — Tenir sa parole? Je saurai bien l'y contraindre. Faublas, seroit-il possible

que son châtement vous parût aujourd'hui moins juste & moins désirable ! Ah ! parlez : vos vœux décideront l'événement du combat. J'aime mieux , n'en doutez pas , j'aime mieux mourir de la main du cruel , si vous me donnez une larme , que de l'immoler , s'il obtient un regret. Vous ne savez donc pas comme je le hais , le barbare ! C'est de lui que me sont venus tous les maux que je ne puis supporter ; que je ne puis supporter ! répéta-t-elle en pleurant. Avant son lâche attentât dans ce village d'Holrifs , je n'étois pas encore tout-à-fait malheureuse ; je n'avois perdu que ma fortune & ma réputation. Vous cependant , Faublas , est-il donc vrai que le perfide ne vous a pas aussi causé quelque irréparable perte , quelque chagrin inconsolable ? Ingrat ! poursuivit-elle avec la plus grande véhémence , ne dois-tu pas le détester autant que je t'aime ?

Mde. de B*** s'enfuit , épouvantée de ce qu'elle venoit de dire : je volai sur ses pas , j'allois l'atteindre , j'al-

lois..... Elle se retourna vers moi : Monsieur, me dit-elle, si vous m'osez retenir, vous ne me verrez de la vie. Il y avoit sur sa figure un effroi si véritable, & dans son attitude quelque chose de si décidé, que je n'osai lui désobéir. Elle m'échappa.

A mon retour à l'hôtel, j'y trouvai Mde. de Fonrose, qui me demanda malignement comment se portoit M. le vicomte. Elle ne m'apportoit d'ailleurs que des nouvelles malheureuses. Mde. de Lignolle, depuis quelques jours, assaillie de la foule des petites indispositions, qui toutes annonçoient sa grossesse, se sentoît aujourd'hui sérieusement incommodée. Il lui étoit impossible de quitter la chambre, & je ne pouvois l'aller voir, parce que Mde. d'Armincour, apparemment déterminée à ne rien négliger pour guérir sa niece d'une passion dangereuse, venoit d'annoncer qu'elle ne retourneroit dans la Franche-Comté qu'à la St. Jean. Elle venoit aussi de demander à Mde. de Lignolle, dans son hôtel-même, un

appartement que sa niece n'avoit pu lui refuser. Ainsi , près de quinze jours s'écoulerent , pendant lesquels nous n'eûmes , mon Eléonore & moi , d'autre consolation que d'envoyer souvent *Jasmin* chez la *Fleur* , & la *Fleur* chez *Jasmin*.

Pendant cette quinzaine fatale , je n'entendis point parler de Mde. de B***. Il ne me vint de province aucun renseignement qui pût me donner l'espérance que la nouvelle prison de Sophie seroit bientôt découverte. Ainsi délaissé de tous les grands intérêts de ma vie , je n'avois plus que de tristes jours & de longues nuits.

Enfin Mde. de Fénrose invita le pere & le fils à venir ensemble dîner chez elle. A sept heures précises du soir , je quittai , sous quelque prétexte , le salon de la baronne , & m'en allai , par des détours qui m'étoient connus , gagner son boudoir , dont la comtesse m'ouvrit la porte. Hélas ! après de grands débats , il avoit été décidé la veille que je resterois seulement vingt

minutes avec mon amie. Je ne passai la permission que d'un quart-d'heure. Aussi je n'eus qu'à peine le temps de l'admirer, de l'embrasser, de lui dire un mot, de lui dire que chaque jour elle me devenoit plus chère, qu'elle me paroïssoit chaque jour plus jolie. Aussi elle eut à peine le temps de me jurer que dans mon absence elle ne vivoit pas, que sa tendresse étoit encore augmentée, que son amour iroit ainsi toujours croissant jusqu'au dernier jour de sa vie.

On disputoit au salon, quand j'y rentrai : la consternation cessa, dès que je parus. Apparemment que la baronne, cherchant quelque moyen d'occuper M. de Belcour, assez pour qu'il ne s'apperçût point de ma trop longue absence, n'en avoit pas trouvé de meilleur que de lui faire une bonne querelle. O divine amitié ! tu fus donnée au sexe le plus foible pour l'aider à tromper le plus fort ; & tu assurerois constamment le bonheur de nos femmes, si tu pouvois long-temps durer entr'elles.

L'heureux tête-à-tête que je venois d'obtenir ne fit que m'inspirer de desir plus vif de m'en procurer un moins court, malgré la tante d'Eléonore & mon pere ensemble conjurés. Au milieu de la nuit suivante, rêvant à cela, je conçus un hardi projet qui, le lendemain matin, fut approuvé de la baronne, & reçut à la fin du même jour son entière exécution. En m'éveillant j'étois, par précaution, muni d'une forte migraine; à dîner je m'en plaignis encore beaucoup; & le soir enfin, elle me causa des douleurs si fortes, que M. de Belcour lui-même me conseilla de me coucher. Mon pere, dès qu'il me vit endormi, s'en alla; & dès qu'il fut parti, je ne dormis plus. Un coiffeur adroit fut aussitôt, grâce à mon intelligent domestique, mystérieusement introduit jusques dans ma chambre. Grâce à mon adresse & grâce encore à Jasmin, ma femme-de-chambre, j'habillai fort passablement de la tête aux pieds Mlle. de Brumont, qu'un Suisse très-inattentif ou

très-discret ne vit pas sortir, & qu'un malhonnête fiacre conduisit aussitôt chez Mde. de Fonrose. Peu s'en falloit qu'il ne fût minuit. Nous avions jugé convenable de ne point aller plutôt chez la comtesse, de peur que la marquise ne fût pas encore retirée dans son appartement. Aussi Mde. de Fonrose arrivant avec moi chez Mde. de Lignolle, eut-elle l'attention de ne point souffrir que son carrosse entrât dans la cour de l'hôtel, parce qu'il ne falloit troubler le sommeil de personne. Il n'y avoit plus chez la comtesse que ses femmes & son mari; sa tante étoit allé coucher comme nous l'espérons. Comment ! si tard ! dit le comte. Nous voulions, répondit la baronne, venir vous demander à souper, nous avons été forcément retenues ailleurs. Mademoiselle ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, rentrer dans son couvent, n'a point accepté le lit que je lui offrois. Elle a mieux aimé venir vous redemander, pour cette nuit, la petite chambre qu'elle occupoit ici dans des

temps plus heureux. — Elle a bien fait, répliqua-t-il. — Très-bien ! s'écria mon Eléonore ; & qu'elle vienne le plus souvent possible me surprendre aussi agréablement. — M. votre pere vous a donc mise au couvent, reprit M. de Lignolle ? — Oui, Monsieur. — Où cela ? — Pardon, il ne m'est permis de recevoir personne. — J'entends, poursuivit-il tout bas, & d'un ton mystérieux : c'est à cause du vicomte. — Le moyen de vous rien cacher ? — Oh ! j'en étois sûr, parce que les affections de l'ame me sont familières. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai vainement cherché ce jeune homme à Versailles ; personne ne l'y connoît. — Je vous ai déjà dit, interrompit Mde. de Fonrose, qui prêtoit l'oreille, qu'il avoit en effet du crédit chez le ministre ; mais qu'il se montrait rarement à la cour. — Et moi, j'ai prié qu'on ne me parlât jamais de lui, s'écria la comtesse. — A propos, reprit le comte, je vous en veux. — De quoi ? — Il y a quinze jours, vous venez au Gâté ;

nois pour cette fête ; & dès le matin vous partez sans. . . — On vous aura sûrement dit que des ordres pressans m'avoient forcée de revenir à Paris. — Et les charades , poursuivit-il , comment vont-elles ? — Assez mal depuis quelques semaines. Hier pourtant j'ai recommencé ; mais si peu , si peu ! — Tant pis. Allons , Mademoiselle , il faut réparer le temps perdu. — Très-incessamment , Monsieur. — Tenez ! voilà votre écolière que vous négligez , prenez-y garde : on prendra de l'humeur , on vous renverra , & c'est moi qu'on choisira pour vous remplacer. — Non , Monsieur , répondit vivement Mde. de Lignolle , n'y comptez pas. Il n'y a pas long-temps que cela m'a été proposé ; mais je me suis déclarée , cela ne sera point. — Comment donc ! est-ce Mademoiselle qui vous a fait cette étrange proposition ? — Non , Dieu merci. — Là ! là ! Madame , elle y viendra peut-être. Vous verrez , ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule , vous verrez que c'est à la longue un

métier fatigant. — Pour vous, répliqua sa femme : quant à Mlle. de Brumont je suis bien sûre qu'elle ne s'en lasse pas. — Assurément, Mde. la comtesse, & tous ces jours-ci j'ai bien souffert de ne pouvoir pas venir vous donner leçon. — Eh bien, interrompit Mde. de Fonrose, donnez-lui leçon ! moi je m'en vais. — Je ne vous retiens pas, répliqua son amie, car je me sens envie de dormir. — En ce cas, dit M. de Lignolle, je vais reconduire Mde. la baronne jusqu'à sa voiture, & de-là me retirer chez moi. Une bonne nuit, Mesdames.

La comtesse aussitôt renvoya ses femmes, & dès que nous fûmes seuls ; elle se jeta dans mes bras, elle paya de cent caresses mon heureux stratagème.

O vous ! à qui par fois il fut donné d'entrer au lit d'une maîtresse adorée, & d'y veiller toute une nuit pour elle, vous avez, si vous étiez vraiment dignes d'une faveur si grande, vous avez goûté plus d'une espèce de ravif-

sans plaisirs. Le vulgaire des amans ne connoît que l'heure de la jouissance ; les amans plus favorisés n'ignorent pas l'heure qui la suit. C'est celle d'une intimité plus douce , des éloges mieux sentis , des protestations plus persuasives , des aveux enchanteurs , & des épanchemens tendres , & des larmes délicieuses , & de toutes les voluptés du cœur. C'est alors qu'avec un intérêt égal , le couple fortuné se rappelle sa première entrevue , ses premiers desirs ; c'est alors que ramenant sa pensée sur le présent qui le charme , il s'applaudit de tant de bonheur obtenu malgré tant d'obstacles ; c'est alors que , n'apercevant plus dans l'avenir qu'une longue suite de beaux jours , il s'abandonne avec une confiance entière aux rêveries de l'espérance.

Où , dit-elle , j'ai formé le meilleur , le plus charmant des projets : nous pourrons vivre & mourir ensemble. Je ne ferai qu'une malle de mes hardes les plus nécessaires , j'emporterai mes bijoux seulement , je ne veux pas que

ce

ce M. de Lignolle ait à se plaindre d'avoir souffert de nous le moindre tort. Nous sortirons de France , nous nous arrêterons où tu voudras , tout pays me semblera beau puisque tu seras avec moi. Mes diamans valent bien trente mille écus , nous les vendrons , nous achèterons dans une jolie campagne.... non pas un château , ni même une maison ... une cabane , Faublas ! une cabane petite & gentille. Qu'il y ait seulement de quoi loger une personne , car nous ne serons qu'un. — Comme tu dis , ma charmante amie , nous ne serons qu'un. — Il ne nous faut pas deux piéces pour coucher. Est-ce que nous ferons deux lits ? Faublas. — Oh non ! pas deux lits. — Par exemple , le jardin sera grand , nous le ferons cultiver... Tiens , nous marierons à quelque jolie paysanne un paysan bien pauvre , mais qui l'aimera ; nous leur donnerons notre jardin , ils le cultiveront pour eux , & ils nous laisseront bien prendre ce qu'il faudra pour notre nourriture ; nous n'aurons pas besoin

de grand chose ; toi & moi ne mangeons que pour vivre. A propos , je ne compte point avoir de femme-de-chambre. Quelqu'un seroit là quand je voudrois te dire : je t'aime ; cela me gêneroit beaucoup. Quant à ma parure, ai-je donc besoin du secours de quelqu'un ? Ne verrai-je pas bien comment il faudra m'arranger pour te' plaire ? — Ah ! de toutes les manieres tu me plairas. — Bon ! voilà donc qui est décidé : pas de femme-de-chambre... mais une cuisiniere... Est-ce que nous aurons une cuisiniere ? — Le moyen de faire autrement ? Le moyen ? tu crois que je ne saurois pas préparer notre dîné?... nos quatre repas ! car nous aurons toujours faim... cela sera sitôt prêt ! du beurre , du lait , des œufs , des fruits , une volaille. J'ai appris la pâtisserie , je te ferai des brioches , des galettes & de temps en temps de bonnes petites crêmes... Oh , je te régalerai bien , tu verras ! est-ce que cela ne vous paroîtra pas meilleur , Monsieur, quand ce sera moi qui... — Meilleur ! cent

fois meilleur! — Ainsi, dit-elle en m'embrassant, nous ne serons donc qu'un dans la cabane! . . . écoute, notre argent que tu auras placé nous rapportera plus de cent louis. Voilà-t-il pas que nous serons immensément riches! tu le vois : notre nourriture ne nous coûtera presque rien, & notre entretien se bornera à si peu de chose! Un taffetas léger pour l'été, & pour l'hiver une indienne propre; c'est tout ce que je veux, moi. Il ne t'en faudra pas davantage non plus à toi, mon ami : tu n'as pas besoin de beaux habits pour paroître charmant. Nous dépenserons donc à peine la moitié de notre revenu. Nous pourrons, du reste, obliger encore quelques pauvres gens... la moitié pour nous, c'est beaucoup! Cinquante louis pour les malheureux, ce n'est gueres! Nous verrons; nous aurons d'abord retranché tout le superflu, nous économiserons ensuite sur le nécessaire. — Adorable enfant! — Enfant! pas plus que vous. . . . Il te plaît donc, mon projet? Faublas. —

Il m'enchanté. — Que je suis heureuse d'avoir de l'invention ! vous n'auriez pas trouvé cela , vous . . . Je ne t'ai pas encore tout dit. Reste l'article le plus important. — Voyons ? — J'accoucherai , je nourrirai notre enfant. — Tu le nourriras , mon Eléonore ? — Je le nourrirai & je lui apprendrai . . . à t'aimer de tout son cœur , d'abord ! sois tranquille . . . je lui apprendrai à broder , à jouer du piano . . . — Et encore à faire de bonnes petites crèmes , mon Eléonore : il ne sauroit avoir trop de talens . . . Eh bien , qu'est - ce donc , ma chère amie ? Tu pleures ! — Sûrement je pleure ! vous riez quand je parle sérieusement ! quand je m'attends , vous êtes gai ! — Cette gaieté-là , je t'assure qu'elle est dans mon cœur . . . Eléonore , & moi aussi je veux l'élever , notre enfant : je lui apprendrai à lire . . . — Dans nos yeux tout l'amour que nous avons pour lui , interrompit-elle. — A écrire . . . — Tous les jours ! tous les jours il t'écrit dès le matin que sa mère t'aime mieux que la veille. — A

danfer. . . — A danfer sur mes genoux, s'écria-t-elle en riant à son tour. — A faire des armes. . . — Ah ! pourquoi ? Dans cette campagne, où nous ne serons environnés que de bonnes gens qui nous voudront du bien, qu'a-t-il besoin de savoir tuer quelqu'un ? — Tu as raison, mon Eléonore. Quand sa mere lui aura montré comment on se rend cher à chacun, il sera comme sa mere défendu par l'amour de tout le monde. — Voilà mes desseins, Faublas, reprit-elle, j'étois sûre qu'ils auroient ton approbation. Nous allons donc passer ensemble le reste de notre vie ! nous allons sans obstacle nous adorer jusqu'à notre dernier soupir. Mde. d'Armincourt ne viendra plus me tourmenter de ses inutiles représentations. Ton pere ne pourra plus t'arracher à ma tendresse. — Mon pere, je l'abandonnerai ! — Eh ! pourquoi non ? j'abandonnerois bien ma tante. — Mon pere qui m'idolâtre ! — Ma tante ne me chérit pas moins. Au reste, s'ils ont en effet pour nous toute l'amitié qu'ils

nous montrent , rien ne les empêchera de nous venir joindre. J'ai pensé que du lieu de notre retraite nous pourrions leur mander nos résolutions invariables. S'ils arrivent , ce sera pour nous un surcroît de bonheur : nous leur ferons bâtir une cabane à côté de la nôtre. S'ils résistent à nos prières plusieurs fois renouvelées , ce seront eux qui nous auront abandonnés : nous oublierons au sein de l'amour nos ingrates familles , & mutuellement nous nous tiendrons lieu de l'univers entier. — J'abandonnerois mon pere ! & ma... ma sœur !

O ! Sophie , je ne te nommois pas , mais déjà mes larmes te vengeoient.

Ta sœur pourra venir aussi ; nous la marierons à quelque bon laboureur , à quelque honnête homme qui n'épousera pas son bien , mais sa personne , & qui la rendra plus heureuse... Pourquoi ce silence , Faublas ? pourquoi ces larmes ? — Mon amie , tu me vois pénétré de reconnoissance. Tant de preuves de ton amour si tendre augmenteroient le

mien, s'il pouvoit augmenter; mais en y réfléchissant davantage, je suis obligé de me l'avouer & de t'en avertir : il est impossible de l'exécuter, ce projet... — Impossible ! la raison ? — Il y en a malheureusement plusieurs. — J'en connois une, ingrat ! votre amour pour Sophie ? — Je ne parle point de ma femme... Tu ne songes donc pas à la foule des malheureux que ta bienfaisance soutient, dont ta fortune est maintenant le patrimoine ? — Ma fortune leur restera-t-elle, quand je serai morté de désespoir ? — Tu ne songes pas à l'éclat que feroit ta fuite ? tous crierioient à la trahison, tous appelleroient tes sacrifices une folie, ta passion un dérèglement. Veux-tu laisser ta mémoire détestée dans ta famille & déshonorée dans ta patrie ? — Que m'importe, puisque je ne suis pas tout-à-fait inexcusable ? que m'importe les vains jugemens d'un monde qui ne me connoît pas, & l'injuste haine de mes parens qui m'ont sacrifiée ? — — Espères-tu que Mde. d'Armincour

68 VIE DU CHEVALIER

consente jamais à suivre dans une terre étrangere sa niece condamnée par la voix publique ? — Eh ! que m'importe encore ? que m'importe ma tante , quand il s'agit de mon amant ? Cruel ! voulez-vous donc me faire regretter le temps où je n'aimois que ma tante ? — Enfin , puisqu'il faut te le dire , considere que , tous deux enfans , sujets & mariés , nous ne pouvons ni l'un ni l'autre échapper à la triple autorité de nos familles , du prince & de la loi. Contre ces forces réunies , mon Eléonore , il n'y a pas sur la terre , pas un seul asile pour deux amans. — Pas un seul asile ! j'en trouverai , moi. Partons toujours , déguisons-nous bien , changeons de nom , cachons-nous dans le plus misérable village , on ne viendra pas nous y chercher ; & si l'on y vient , nous aurons contre nos persécuteurs une dernière ressource : nous nous tuerons. — Nous nous tuerons ! — Oui , vivre ensemble ou mourir ! & je veux que vous m'enleviez ! & vous m'enleverez ! — Nous nous tue-

rons ! Eléonore ; & notre enfant ? — Notre enfant ? notre enfant ? ... il a raison , s'écria-t-elle avec désespoir : il a raison ! quel parti prendre ? — Un parti... cruel autant que nécessaire... mon amie , ma trop malheureuse amie , ... Te souviens-tu de ce que ta tante... te proposoit l'autre jour ? ... — Et vous aussi , Faublas ! vous me donnez cet horrible conseil ! c'est mon amant qui m'invite à me jeter dans les bras d'un homme ! — Eléonore , il ne me paroît pas moins pénible qu'à toi ce sacrifice ! il est affreux.... — Affreux ! plus affreux que la mort ! — Eléonore , & notre enfant ?

Suffoquée par ses sanglots , elle ne put me répondre. Il me parut que le moment étoit venu de lui détailler avec force la foule des raisons qui devoient la convaincre & la déterminer. Tout cela peut être , me dit-elle enfin ; mais comment ferez-vous que M. de Lignolle puisse jamais... ? — Mon amie , tu ne lui as laissé qu'un instant pour cette preuve ; peut-être qu'en lui donnant

une nuit toute entiere.... — Une nuit toute entiere ! Un siecle de tourmens... ! Et comme la premiere fois , il me faudra donc aller lui dire que je le veux ? — Gardons-nous en bien. Tes fréquentes migraines , tes maux de cœur , & beaucoup d'autres indispositions doivent causer déjà quelques inquiétudes à M. de Lignolle. Si tu t'avisois de lui donner de pareils ordres après fix mois de silence , ton mari pourroit concevoir de terribles soupçons. Nous n'avons d'autre moyen que d'avertir un médecin discret , adroit , complaisant ; un médecin qui vienne examiner ta prétendue maladie , & qui t'ordonne le mariage. — Où trouver l'homme dont vous me parlez ? — Partout. Nos docteurs sont gens d'honneur , accoutumés à garder le secret des familles , à maintenir dans les ménages la paix & — C'est-à-dire ; que j'irai confier à un étranger. . . — A un étranger . . . ! En effet , je n'en vois pas la nécessité. .. Un ami peut. . . Tiens , je me charge d'amener le médecin....

Tes pleurs recommencent ! mon Eléonore ? Ah ! comme le tien mon cœur est déchiré. . . — Je vais m'immoler , dit-elle en sanglottant , & je lui deviendrai moins chère. Je ne serai plus sa femme , je serai seulement sa maîtresse.

Je parvins à calmer son inquiétude ; mais je fis de vains efforts pour la consoler du malheur qui la menaçoit. Elle pleura dans mes bras jusqu'à quatre heures du matin. Alors , comme il falloit que je la quittasse , nous convinmes que dans la journée du sur-lendemain je lui amenerois le médecin , & que la nuit d'après verroit le sacrifice douloureux s'accomplir.

Cependant , tout préoccupé la veille du desir de la voir , j'avois , en songeant aux moyens de pénétrer jusques dans son appartement , oublié les moyens d'en sortir. Mon amie , j'y pense un peu tard : Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ? — Hélas ! tu vas t'en aller , mon ami. — Oui , mais je n'ai que des habits de femme. Une jeune fille très-parée , courant les

rués toute seule à quatre heures du matin, paroîtra bien suspecte. La garde m'arrêtera, & je ne me soucie pas du tout de retourner à Saint-Martin. — Bon ! n'est-ce que cela, répondit-elle ? Attends. Je vais me lever aussi, nous éveillerons la *Fleur* : sans faire de bruit, il mettra le cheval au cabriolet; accompagnée de mon domestique, je te reconduirai moi-même jusqu'à ta porte : nous serons ensemble plus long-temps. Ce matin je dirai à M. de Lignolle qu'il étoit indispensable que tu rentrasses à ton couvent, à la pointe du jour.

Ce qui fut dit fut fait. La *Fleur*, qui nous paroissoit entièrement dévoué, mit beaucoup de zèle à nous servir. Mde. de Lignolle ne nous quitta qu'au moment où mon fidelle Jasmin accourut au signal convenu, m'ouvrir la porte de l'hôtel. J'allai me jeter dans mon lit; dix heures sonnoient, quand M. de Belcour me réveilla. Il me demanda si ma nuit avoit été bonne. — Parfaitement bonne, mon pere. —

Et

Et la migraine? — La migraine....!
 Ah! la migraine... me cause encore
 quelques douleurs sourdes; mais n'im-
 porte? Puissé-je, au prix de plusieurs
 jours de souffrance, obtenir quelque-
 fois des nuits pareilles à celles que je
 viens de passer!

Comme je parlois encore, mon
 bonheur amena chez moi M. de Rosam-
 bert. Mon pere, qui n'avoit pas vu le
 comte depuis son malheureux combat
 de *la porte Maillot*, le combla d'honnê-
 tetés. Cependant le baron finit par des-
 cendre chez lui. Resté seul avec moi,
 Rosambert recommença ses plaintes :
 C'étoit bien votre parole d'honneur que
 vous m'aviez donnée, & pourtant
 quinze jours encore se sont écoulés...
 — Vous le voyez, mon pere ne me
 quitte pas. Je pourrois aller chez vous,
 mais avec lui. — Cela me procureroit
 du moins le plaisir de vous voir. —
 Tenez, Rosambert, trêve de politesse,
 & convenez que la visite du baron ne
 vous amuseroit pas autrement. M. de
 Belcour est très-aimable; mais il est

mon pere. C'est la société des jeunes gens que vous aimez. — C'est celle que je préfère. . . Chevalier, savez-vous une grande nouvelle? Vous vous appellerez peut-être certaine comtesse très-obligeante, qui, la première fois que je vous conduisis au bal, s'empara de moi pour vous livrer à Mde. de B***. — Sans doute, je me la rappelle, elle est assez jolie. — Ne me le dites pas. Personne ne le fait mieux que moi. Cette comtesse étoit depuis longtemps l'intime amie de la marquise : on assure que ces deux femmes avoient un intérêt égal à se ménager ; elles sont brouillées néanmoins. Leur rupture fait grand bruit dans le monde, on en parle très-diversement. Un de ces jours, allant rendre à la marquise de Rosambert (1) ma première visite, je trouvai chez elle l'aimable comtesse qui me fit infiniment d'amitié ; il ne m'a pas été difficile de voir qu'elle vouloit se fortifier de mon alliance. — Ah !

(1) Sa mere.

laissons cela... Rosambert, vous êtes arrivé bien à propos : j'allois vous écrire pour vous prier de me rendre un important service.

Je ne lui cachai de mes aventures avec Mde. de Lignolle que celles où Mde. de B*** se trouvoit mêlée, je lui parlai beaucoup de la tante & de la niece, & me gardai bien de lui dire un seul mot de la cousine. Mes récits ainsi tronqués lui fournirent encore un inépuisable sujet de plaisanterie, & quand sa gaieté se fut enfin suffisamment exercée : déjà, me dit-il, je me sens assez fort pour aller visiter de jolies malades ; il est d'ailleurs impossible de refuser une aussi joyeuse commission que celle dont Mlle. de Brumont m'honore. Demain elle me trouvera chez la comtesse, prêt à répondre à sa confiance ; demain elle me rendra cette justice, de convenir que le plus habile docteur n'eût pas pris de meilleures mesures que moi pour assurer à l'important M. de Lignolle les honneurs de la paternité.

Un moment après le départ de Rosambert, la baronne vint nous voir. Je fus d'abord surpris de l'entendre ainsi parler à M. de Belcour. M. de Lignolle n'a point épousé sa femme, c'est un fait que personne n'ignore. Cependant sa femme est enceinte, vous le savez, M. le baron; car cet aveu, dont elle vous a tout-à-coup étonné, elle en eût incessamment, avec la même franchise, réjoui son mari, si Mde. d'Armincour ne s'y fut opposée. Il est maintenant question de sauver l'étourdie qu'on doit plaindre. Il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de faire en sorte que l'indigne époux consume son mariage; ce qui n'est pas une chose facile. Mais quelque chose de plus difficile peut-être, c'est de déterminer Mde. de Lignolle à le souffrir. Je ne vois dans le monde entier que le pere de son enfant, qui puisse amener la malheureuse mere à cette résolution, pour laquelle, quiconque connoitra l'amant & le mari, sentira qu'il faut du courage. Un médecin doit être averti, qui

rendra l'arrêt conjugal , le mari se l'entendra prononcer , la tante en pressera l'exécution. Tout est prêt pour demain ; tout va manquer , si Mlle. de Brumont ne vient pas. Permettez donc , M. le baron , que dès le matin je vienne prendre ici votre fils déguisé , pour le conduire chez Mde. de Lignolle. Mlle. de Brumont y passera la journée , je vous la ramènerai le soir. Le lendemain, cependant , il faudra qu'elle y retourne encore un moment. La petite femme désolée aura besoin qu'un regard de son amie la console. Le lendemain, votre fils , je vous en donne ma parole , reviendra dîner avec vous.

M. de Belcour , plongé dans de sérieuses réflexions , garda quelque temps le silence : Madame , dit-il enfin , me promettez-vous de ne pas quitter ce jeune homme un instant ? Elle le promit , il m'adressa la parole : Mettez deux fois encore les habits de Mlle. de Brumont ; mais songez qu'il vous faudra les quitter ensuite pour ne les reprendre jamais.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que Mde. de Fonrose avoit pris congé de nous, lorsqu'il vint à M. de Belcour une lettre de la petite poste. A sa lecture, le baron prit un air sombre, il donna même quelques signes d'impatience, & s'écria plusieurs fois : En effet... cela paroît très-vraisemblable... — Une nouvelle fâcheuse ! mon pere. — Fâcheuse ! oui, mon fils. — Il n'est pas question de Sophie ? — De Sophie !... Point du tout. — Ni de ma sœur ! — Ni de votre sœur... Adieu, Monsieur... Monsieur, dormez bien cette nuit, quoique la dernière ait été bonne... Monsieur ! reprenez demain votre déguisement perfide ; & même après demain matin : je l'ai permis... mais que ce soit pour la dernière fois... pour la dernière fois... pour la dernière fois, comprenez-moi bien.

Le lendemain avant midi la baronne & moi nous étions chez Mde. de Lignolle ; mon médecin ne se fit pas longtemps attendre. Personne n'eut reçon-

nu dans son nouveau costume, l'ami du chevalier de Faublas. Ce n'étoit plus cet élégant jeune homme, étourdi, semillant, plein de feu, de grâces & d'amabilité. C'étoit pourtant un joli docteur, galant, mielleux, presque léger, presque charmant, comme ils le sont tous. Il alla droit à mon Eléonore.

Voilà la malade, il n'y a pas besoin de me la montrer ! ce que c'est que cette maladie, pourtant ! où va-t-elle se nicher ? sur une figure & dans des yeux comme ça ! je vous demande si ce n'est pas une folie ? il faut bien connoître la malicieuse pour l'aller chercher-là. Mais patience ! nous la ferons déguerpir. . . M. le docteur connoît la piece nouvelle ? Elle ne vaut rien. . . je ne l'ai pas vue, je n'ai pas un moment de répit ! la foule de malades se jette sur moi ! au reste c'est assez naturel, on est las de se faire enterrer par d'autres. . . Belle Dame, voyons le poul. . . Ah, la jolie main ! la charmante main ! à la baïsa. Que faites-vous ? lui dit la

80 VIE DU CHEVALIER

comtesse en riant. — Oui, répondit-il, je sais bien que les autres le tâtent, moi je l'écoute; à travers cette peau si fine je pourrais même l'apercevoir.

LA MARQUISE D'ARMINCOUR.

Il est gai le docteur!... (*bas à Faublas*) recevez mes remerciemens : c'est vous, sans doute, qui déterminez ma niece à prendre le seul parti qui la puisse sauver. Ajoutez à ce bienfait celui de ne la jamais revoir; je dirai, malgré vos torts, que vous êtes un honnête homme.

ROSAMBERT.

Il court un bruit de guerre. L'empereur a des projets de conquêtes. Si j'étois à la place du Grand-Seigneur, je rassemblerois cinq cens mille hommes, je passerois le Danube... Il est agité, belle Dame.

LA COMTESSE (*en riant.*)

Qui? le Grand-Seigneur ou le Danube?

ROSAMBERT.

Bien! bien! nous vous guérirons, vous aimez à rire.... .. votre poulx, ma

belle Dame ; il y a je ne fais quoi qui le fait aller trop vite. . . . & j'irois assiéger Vienne. . . Madame se plaint de maux de cœur , je crois ?

LA COMTESSE.

Vous vous trompez , docteur ; j'en ai , mais je ne m'en plains pas.

ROSAMBERT.

Cependant il faut prendre garde ! on ne badine point avec le cœur ! c'est la partie noble. . . vous sentez bien que si je l'assiégeois , ce ne seroit pas pour ne le pas prendre ; & quand je l'aurois pris , j'enfilerois tout droit la grande route de Saint-Pétersbourg pour aller faire une visite à cette ambitieuse Impératrice. . . A-t-elle un bon sommeil ?

Mlle. DE BRUMONT.

Docteur , les ambitieux ne dorment gueres.

ROSAMBERT.

Oh ! c'est de Madame que je parle.

LA COMTESSE (*riant toujours.*)

Moi , c'est autre chose : depuis quelque temps je dors mal. . .

(Elle prit un air sérieux & tendre , puis me lançant un regard prompt , mais significatif , elle ajouta :

Je n'ai pourtant jamais eu qu'une ambition , celle de me passer des ordonnances du médecin.

R O S A M B E R T .

Vraiment , belle Dame , je conviens que le meilleur seroit de pouvoir s'en passer ; mais il faut céder à la nécessité quand elle presse..... A la fin de la campagne je viendrois me délasser dans mon sérail... mais je voudrois avoir des françoises dans mon sérail ! & vous M. le comte ?

M. DE LIGNOLLE.

Moi aussi.

R O S A M B E R T .

Ah ! c'est qu'il en faut convenir : il n'y a rien de si aimable que les françoises ! j'en vois ici plusieurs qui sont charmantes , & pour votre part , Monsieur , vous en possédez une qui seule en vaut mille ; mais jugez quelles délices ce seroit si vous en aviez encore deux ou trois cens , comme celle-là ,

fans compter beaucoup d'autres que vous feriez venir d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Golconde, de Cachemire, de l'Afrique, de l'Amérique & de toutes les parties du monde enfin.

LA BARONNE (*en riant*.)

Doucement, docteur. Quel sultan vous seriez !

LA COMTESSE (*à son mari*.)

Je crois que tant de monde ne vous donneroit que de l'embarras.

ROSAMBERT.

(*à la comtesse*.) Oui, un petit mouvement d'humeur jalouse ! n'allez pas vous fâcher contre moi. Ce n'est pas sérieusement que je conseille à M. le comte. . . . (*à M. de Lignolle*.) Lui donnez-vous beaucoup d'exercice ?

M. DE LIGNOLLE.

De l'exercice ? elle en prend trop, elle se tue.

ROSAMBERT.

Les jeunes femmes aiment cela, & elles ont raison. Il est rare qu'elles s'en trouvent mal. . . . Madame a de l'appétit ?

J'en avois, je le perds.

ROSAMBERT.

Vous le perdez.... vous ne dormez pas.... Belle Dame, votre ame est affectée de quelque peine secrete?

M. DE LIGNOLLE.

Docteur, vous vous connoissez aux affections de l'ame?

ROSAMBERT.

Mieux que personne.

M. DE LIGNOLLE.

Mieux ! c'est bientôt dit. Mais voyons, souffrez que je mette votre profond savoir à l'épreuve : Mon ame, à moi, est-elle dans son affiette ordinaire ?

ROSAMBERT.

Votre ame ? Croyez-vous que je ne voie pas bien qu'il y a dans ce moment-ci quelque chose qui la gêne ?

M. DE LIGNOLLE.

Eh quoi ?

ROSAMBERT (*avec humeur.*)

Vous me poussez ! je vais tout dire : ce qui met votre ame à la gêne, c'est

d'abord l'état de Madame , parce que si la maladie devenoit sérieuse , & que votre épouse en mourût , vous seriez obligé de rendre la dot.

M. DE LIGNOLLE (*avec hauteur.*)

M. le docteur , vous me manquez !

ROSAMBERT (*avec vivacité.*)

C'est votre faute , M. le comte. Pourquoi ne traitez-vous pas les savans avec la considération & les ménagemens qu'ils méritent ? ... Ce qui tourmente encore votre ame , c'est la composition de quelque ouvrage d'esprit , qui ne va pas aussi bien que vous le voudriez. Car , moi , je ne m'arrête pas à votre habit qui me dit que vous êtes homme d'épée. C'est votre ame que je regarde ; elle est peinte... dans votre maintien... dans vos yeux. J'y vois que vous cultivez les lettres avec succès.

M. DE LIGNOLLE (*avec joie.*)

Vous voyez très - bien , vous êtes un fort habile homme. ... Il est vrai que je suis maintenant très-tourmenté d'une charade. ...

ROSAMBERT.

Quoi ! j'aurois le bonheur de parler à ce M. de Lignolle qui remplit les papiers publics de ses quatrains , qui alimente le *mercure* de ces petits chefs-d'œuvres ? ...

M. DE LIGNOLLE (*transporté.*)

Chef - d'œuvres ? Vous êtes trop bon... Au reste je suis le M. de Lignolle dont vous parlez.

ROSAMBERT.

Oh ! Monsieur , pardonnez-moi le peu de respect...

M. DE LIGNOLLE.

Vous vous moquez ! pardonnez vous-même. Car j'avoue qu'en effet il est difficile de pousser plus loin la science de l'ame...

ROSAMBERT.

J'ai entendu dire que Mde. la comtesse se mêloit aussi de charades.

LA COMTESSE.

Oui , j'en ai fait une.

ROSAMBERT.

Très-bien , belle Dame ; & conti-

nuez, cela vous dissipera. N'allez pas vous inquiéter de votre maladie; votre maladie ne fera rien. Il y a seulement dans tout cela un peu de plénitude. . . . Oui, il y a de la plénitude. Mais d'où vient ?

Il mit sa tête dans ses mains, & parut long-temps réfléchir; puis il regarda la comtesse avec la plus grande attention. D'honneur, s'écria-t-il ensuite, je n'y conçois plus rien ! Car enfin c'est une maladie de fille ! & pourtant cette jolie personne est Mde. la comtesse. . . . (à M. de Lignolle, très-bas, mais très-distinctement; de manière que nous ne perdîmes pas un mot.) Dites-moi : Vous négligez donc beaucoup votre charmante femme ? Nous ne pûmes entendre la réponse du mari; mais Rosambert reprit : Il faut bien que cela soit; car il y a plénitude, engorgement, pléthore complète; & si vous n'y mettez ordre, la jaunisse infailliblement viendra; & après la jaunisse... ma foi ! vous rendriez la dot, prenez-y garde.

88 VIE DU CHEVALIER

M. DE LIGNOLLE (*d'une voix altérée.*)

Je vous assure que ce n'est pas la dot.....

ROSAMBERT. (*à Mde. de Lignolle.*)

Combien y a-t-il donc que vous êtes mariée ?

LA COMTESSE.

Bientôt huit mois, docteur.

ROSAMBERT.

Huit mois ! Mais vous devriez être sur le point d'accoucher..... M. le comte, vite un enfant à Madame. Un enfant, dès ce soir ! ou je ne réponds plus des événemens.

M. DE LIGNOLLE.

Docteur, observez....

LA MARQUISE D'ARMINCOUR (*durement.*)

Point d'observations. Un enfant !

LA BARONNE (*d'un ton caressant.*)

Un enfant à cette petite. Qu'est-ce que cela vous coûte ?

M. DE LIGNOLLE.

Mais.....

ROSAMBERT (*d'un ton amical.*)

Ah ! pas de mais. Un enfant !

LA MARQUISE D'ARMINCOUR (*en pleurant.*)

Hélas ! M. le docteur, vous lui ordonnerez peut-être l'impossible.

ROSAMBERT (*en montrant la comtesse.*)

Comment ? l'impossible ! Est-ce que Madame ne le voudroit pas ?

LA COMTESSE (*les larmes aux yeux.*)

Je..... je.....

Mlle. DE BRUMONT (*se jettant aux genoux de Mde. de Lignolle.*)

(*Très-bas.*) Eléonore, songe à moi, songe à notre enfant..... (*haut.*)

Mde. la comtesse, si vous payez de quelque retour le tendre attachement de votre tante, & celui de vos amis & le mien, dites que vous le voulez.

La comtesse leva les yeux au ciel, puis les ramena sur moi ; puis laissant tomber sa main dans la mienne, elle fit entendre avec un profond soupir le fatal : Je le veux.

ROSAMBERT (*à M. de Lignolle.*)

Elle le veut, qu'avez-vous à dire ?

Mde. D'ARMINCOUR, (*avec des sanglots.*)

Qu'il ne le peut pas, le traître !

ROSAMBERT.

Qu'il ne le peut pas ! voilà ce qu'on ne me fera jamais entendre. La répugnance n'est pas probable. Cette femme est charmante !.... Ce n'est pas non plus foiblesse physique, vous êtes tout jeune encore. Quel âge à peu près ? Soixante ans.

M. DE LIGNOLLE, (*un peu fâché.*)

Gueres plus de cinquante, Monsieur.

ROSAMBERT.

Vous voyez bien ! mais en eussiez-vous le double, voilà des appas capables de ressusciter un centenaire.

LA BARONNE.

Oui, docteur ; mais permettez une citation :

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois, Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,

Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

PIRON, *Métromanie.*

ROSAMBERT.

Messieurs les gens d'esprit, soit. Mais un homme de génie ! un homme comme Monsieur, est en tout point supérieur aux autres hommes.... Attendez, cependant, il est très-possible que nous ayons tous raison, & je vais vous le démontrer : les gens qui composent, forcent, par des perpétuelles méditations, le sang & les humeurs à se porter continuellement vers la tête. C'est donc au cerveau, que tous les esprits affluent. Malheureusement le cerveau, sans cesse exercé, ne se fortifie qu'aux dépens des autres parties qui languissent. Tenez, par exemple : Le bras gauche, dont vous vous servez bien moins que du bras droit, n'est-il pas aussi le plus foible, & de beaucoup ? Eh bien ! voilà précisément ce que c'est. La tête d'un homme de lettres est son bras droit, chez lui tout le reste est gauche. C'est tant mieux pour la gloire ; mais c'est tant pis pour l'amour.

Je me soucie bien de la gloire, moi !
ai-je marié ma niece pour qu'on lui
fît de la gloire ?

ROSA MBERT.

Vraiment ! voilà ce que disent toutes
les Dames ; mais consolez-vous ; il y
a du remède à cela. Moi qui vous parle,
j'ai fait , en pareil cas , une cure
miraculeuse. C'étoit pour une acadé-
mie de province. Oui , toute une aca-
démie étoit attaquée du mal dont Mon-
sieur paroît considérablement affligé.
On ne voyoit dans cette petite ville
que des visages de femme allongés
& jaunes. Les épouses de province,
qui n'entendent point raillerie sur l'ar-
ticle , ne mouroient pas sans se plaindre.
Elles crioient contre la littérature ;
elles crioient ! C'étoit un tapage d'enfer.
Leur bonne étoile voulut que je pas-
sasse dans le pays : on me reconnut ,
je fus appelé. Je vis d'abord qu'en
rétablissant l'équilibre des humeurs &
le cours du sang , chaque chose revien-
droit d'elle-même à son état naturel.

Je fis pour mes littérateurs qui vou-
 loient bien redevenir des hommes ,
 une potion excellente , merveilleuse ;
 une potion ... ! une potion enfin ! Le
 succès fut prodigieux. Dès le lende-
 main , chacune des crieuses avoit le
 teint sensiblement nettoyé. Mais ce
 qu'il y eut de plus remarquable dans
 cette aventure , c'est qu'à neuf mois
 de - là , le même jour , presque à la
 même heure , toutes mes académicien-
 nes accouchèrent chacune d'un garçon
 bien fort , bien constitué : d'un garçon ,
 voyez - vous ! parce que les peres y
 avoient mis une ardeur incroyable. ...
 Ce qui me fait rire , c'est une plaisante
 circonstance que je me rappelle. Ima-
 ginez que ce jour d'accouchement , pour
 lequel ces Dames sembloient s'être
 donné le mot , étoit justement un jour
 d'assemblée. Chaque mari perdit son
 jeton. Ce fut un grand sujet de cha-
 grin pour les chefs de la littérature ;
 ce fut un grand sujet d'amusement
 pour toute la ville. M. le comte , je vais
 rentrer chez moi , afin de vous com-

poser une potion pareille. Seulement j'estime qu'ayant plus de génie que ces Messieurs, vous devez être plus malade qu'ils ne l'étoient ; en conséquence je doublerai les doses. Ce soir je vous enverrai le paternel breuvage, avalez-le moi d'un trait ; & je vous réponds que cette nuit Madame en aura des nouvelles. Demain matin, Mlle. de Brumont & moi, nous viendrons admirer l'effet du remède. Il ajouta d'un ton plus bas : n'y manquez pas au moins, cela presse. Ce seroit vraiment dommage d'enterrer cette jeune femme & de rendre sa dot. Je vous quitte, tout Paris m'attend. Bon jour, Monsieur ; votre serviteur, Mesdames.

Son départ me soulagea d'un pesant fardeau ; car je voyois le docteur de plus en plus s'animer, & je tremblois qu'il n'eût déjà trop loin poussé la plaisanterie. L'air satisfait de M. de Lignolle, & son ton plein de confiance me rassurèrent. Sans être ému des pressans reproches de Mde. d'Armin-

cour, il lui fit cette orgueilleuse réponse : Est-ce ma faute si l'amour & la gloire ne s'accordent point ? N'avez-vous pas entendu le docteur ? C'est un fort habile homme, je vous le certifie ; & puisqu'il se charge de rétablir l'équilibre, vous verrez ce soir, vous verrez ! Il s'en alla très-content de lui.

Dès qu'il fut parti, la baronne, qui n'en pouvoit plus, éclata de rire. Où donc avez-vous déterré ce médecin vraiment aimable, me demanda-t-elle ? En effet, interrompit la comtesse, qui rioit & pleuroit en même temps : il est bien amusant, votre ami. Bien amusant ! Il a trouvé le moyen d'égayer l'un des plus pénibles momens de ma vie. — Et ce qu'il dit est plein de raison, s'écria Mde. d'Armincour, plein de sens ! Comment s'appelle ce charmant garçon ? — Rosambert. — Le comte de Rosambert ! dit la baronne. Le malheureux amant de Mde. de B*** ! J'ai entendu parler de lui très-avantageusement. Il me paroît digne

de sa réputation.—Le comte de Rosambert ! répéta la marquise ; mais c'est bien ce nom-là. . . . c'est bien celui dont on m'a parlé pour. . . . Il est votre intime ami ? — Oui, Madame. — J'en suis fort aise : ce jeune homme porte sa recommandation sur sa figure ; il ne m'a pas l'air d'être un M. de Lignolle.

Mde. d'Armincours ne tarda point à me demander poliment si je ne m'en allois pas. La comtesse aussitôt déclara qu'elle prétendoit que je restasse avec elle toute la journée ; elle protesta même que je ne la quitterois qu'au moment fatal ; & que si elle étoit contrainte à me renvoyer plutôt, M. de Lignolle n'entreroit pas dans son appartement. Encore une imprudence ! s'écria la marquise ; Madame , je vous répète qu'il est temps que tout cela finisse. On commence à causer dans le monde. Il faut que des bruits très-fâcheux s'y soient répandus sur votre compte , plusieurs fois , depuis quelques jours , on s'est permis de faire ,
même

même devant moi , beaucoup de mauvaises plaisanteries sur une Mlle. de Brumont pour laquelle vous aviez , disoit-on , l'amitié la plus vive : & comment votre secret , un secret de cette nature , confié depuis trop longtemps à tant de personnes , pourroit-il être bien gardé ? Ma niece , je vous en supplie , conduisez-vous désormais par mes conseils. Si ce n'est pas pour l'amour de moi , que ce soit pour l'amour de vous. Ma niece , ne vous perdez pas , ne vous obstinez point à garder aujourd'hui. . . . — Ma tante , je veux qu'elle reste jusqu'au soir , & que demain de bonne heure elle vienne essayer de me consoler....

— Vous voulez qu'elle reste ? Il y faut bien consentir. Vous permettrez du moins que je ne vous quitte pas ?

— Hélas ! vous pourriez nous quitter sans aucun risque ; vous le pourriez aujourd'hui comme demain. . . . Le même jour , je vous le jure , ne verra pas un partage odieux.

Mon Eléonore , quoiqu'en effet la

Tome VII.

F

marquise ne nous quittât point , trouva le moment de me dire : ma tante ne fait pas que tu as dernièrement passé la nuit ici , j'ai prié M. de Lignolle de le lui laisser ignoter ; je l'en ai prié , sous prétexte que Mde. d'Armincour , naturellement causeuse , le diroit peut-être à quelqu'un qui , par hasard , pourroit le rapporter à ton pere & te donner beaucoup de chagrin. Ainsi tu vois , mon bon ami , que nous pourrons avoir encore plus d'une nuit fortunée. Mais ce ne sera ni demain , ni même. . . . Oh ! je ne pourrois pas ainsi passer tout d'un coup des bras d'un homme aux bras de mon amant.

La journée , qui fut triste , nous parut néanmoins trop courte. On ne manqua pas d'apporter la potion fatale. Le comte s'en empara d'abord avec avidité ; mais nous le vîmes , dès qu'il l'eut goûtée , faire une terrible grimace. Il finit même par remettre sur la cheminée le vase heureusement à-peu-près vuide , & Madame d'Armin-

cour ne put jamais le décider à boire la petite quantité de liquide qu'il venoit de laisser.

Le moment cruel arriva. La comtesse se mit au lit, quand minuit fut sonné. Je la vis mouiller son traversin de ses larmes, je la vis baisser furtivement la place où ma tête avoit reposé la surveillance. Ma chere Eléonore ! quel adieu sa voix me fit entendre, & de quel regard elle l'accompagna ! mon ame fut déchirée. Cet accent plaintif & ce douloureux coup-d'œil sembloient également me reprocher l'horrible sacrifice qui devoit bientôt s'accomplir. Ma chere Eléonore ! elle étoit pâle & tremblante comme un criminel condamné. Est-ce bien là cependant, est-ce là cette femme qui six mois auparavant, disoit à son mari d'un ton si décidé : je le veux. Amour, ô tout-puissant amour ! quel empire exercez-vous donc sur nos esprits & dans nos cœurs ?

Je rentrai chez moi désespéré. M. de Belcour fit de vains efforts pour

diffimuler l'intérêt qu'il prenoit à mes nouveaux chagrins. Quelle nuit je passai ! Pardonnez pourtant, ma Sophie, pardonnez : ce ne fut pas tout-à-fait vous qui cette fois causâtes ma cruelle insomnie ; mais du moins vous sûtes encore, autant que votre infortunée rivale, exciter mes vifs regrets & ma tendre commisération ; mais du moins vous fûtes à mon lever l'objet de ma première sollicitude.

Mon pere, vous m'aviez dit que dans quinze jours nous irions chercher ma femme ; plus de quinze jours se sont écoulés, . . . — J'ai, me répondit-il avec assez d'embarras, j'ai des affaires indispensables à terminer d'abord. . . . Je ne crois pas que maintenant cela puisse être long. . . . Prends patience encore quelques jours. . . . Seulement quelques jours. — Adieu, mon pere. — Où donc allez-vous de si bonne heure ? — M'habiller pour me rendre chez la baronne, & de-là chez la comtesse. . . . Vous me l'avez permis. . . . Je reviendrai sûrement dîner avec vous, mon pere.

Nous n'allâmes point chercher Rosambert : il nous avoit donné son heure ; & nous fûmes chacun de notre côté si exacts , qu'en arrivant à l'hôtel de M. de Lignolle , nous vîmes dans la cour la voiture du médecin. C'étoit un carrosse de louage assez bien choisi pour la circonstance , de grands marche-pieds à la françoise , une caisse étroite & longue , une espee de vis-à-vis gothique ; la demi-fortune d'un docteur. Nous rencontrâmes Rosambert qui montoit gravement l'escalier. Mde. d'Armincour vint , les larmes aux yeux , nous ouvrir la chambre à coucher de sa niece. Sa niece au contraire se précipita dans mes bras , avec tous les signes de la plus grande satisfaction. Surpris , je lui demandai fort sechement ce qui pouvoit lui causer de si joyeux transports. Félicite-moi , s'écria-t-elle. Applaudis-toi ! ce M. de Lignolle. . . . Il n'est toujours pas changé il n'est toujours pas M. de Lignolle & moi , je ne suis toujours pas sa femme. . . . Ton Eléonore n'est qu'à toi.

A l'instant même, M. de Lignolle, qui avoit sans doute entendu le médecin arriver, entra; & sans montrer aucune espece de confusion, il adressa la parole à Rosambert : Docteur, l'équilibre n'est pas rétabli, que dites-vous de cela? — Ce que je dis! que ce n'est pas la faute de mon remède, que vous êtes un homme de génie comme on n'en voit gueres. — Heureusement! s'écria la tante. — Un homme de génie, incurable! poursuivit Rosambert. Un homme de génie, dont la tête sera toujours étonnante; mais qui du reste demeurera impotent toute sa vie. — Peut-être aurois-je bien fait de ne pas laisser cela? reprit le comte, en montrant la fiole. — Certainement, vous auriez bien fait; mais n'importe. Ce que vous avez bu, Monsieur, auroit pu suffire à quatre littérateurs ordinaires, & je ne fais pas amuser mes malades: puisque cela ne vous a rien fait, vous n'en reviendrez point. Jamais vous n'en reviendrez; jamais. — Quoi! vous pensez que le cours...

Le comte fut interrompu par la brusque arrivée de son frere, le vicomte de Lignolle, capitaine de vaisseau. L'impatient marin se précipita dans l'appartement de sa belle-sœur, sans attendre qu'on l'eût annoncé. C'étoit un homme de cinq pieds dix pouces, gros & fort à proportion, une espece d'Hercule; au reste, des cheveux noirs, de grandes moustaches, une longue épée; l'air du monde le plus farouche, tous les gestes d'un grenadier, tout le maintien d'un coupe-jarret.

LE CAPITAINE.

Bon jour, mon frere; bon jour, tout le monde.

M. DE LIGNOLLE (*d'un ton préoccupé.*)

Bon jour, mon ami... (*à Rosambert*) vous pensez que le cours du sang & des humeurs est invinciblement déterminé... ?

LE CAPITAINE.

Qui est malade ici ?

ROSAMBERT.

Madame votre belle-sœur !

LE CAPITAINE.

Elle est malade, cette femme ! C'est peut-être tant pis ; c'est peut-être tant mieux. Corbleu ! nous verrons.

LA BARONNE (*tout bas à Mlle. de Brumont qui vient de lancer au vicomte un coup-d'œil menaçant.*)

Je crois vous avoir quelquefois parlé de cet énorme personnage. Sa venue ici ne me paroît pas d'un bon augure. De la patience surtout & de la modération.

ROSAMBERT.

Monsieur votre frere aussi n'est pas tout-à-fait comme il devroit être.

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu donc ?

M. DE LIGNOLLE.

J'ai.... que je n'ai pas d'équilibre.

LE CAPITAINE.

Corbleu, tu veux rire, je crois ? Je te vois bien planté sur tes deux jambes, & tu te tiens aussi droit que moi !

ROSAMBERT.

Il n'est pas question d'un pareil équilibre. C'est l'équilibre de tout le monde,

celui-là. Ce qui manque à Monsieur, c'est la juste proportion des affections du corps. . . .

M. DE LIGNOLLE.

Et des affections de l'ame: voilà.

LE CAPITAINE.

Oh ! les affections de l'ame ! J'étois bien étonné que tu ne m'en eusses pas déjà étourdi.... (à Rosambert.) Ecoutez donc, mon cher Monsieur : c'est peut-être beau ce que vous me dites ; mais que cinq cents diables m'emportent, si j'y comprends un mot !

ROSAMBERT.

Cela est clair pourtant ; je vais au reste vous l'expliquer encore : le corps de la femme est malade, parce que l'esprit du mari se porte trop bien. J'ai ordonné, pour la santé de Madame, qu'elle fît un enfant....

LE CAPITAINE.

Qu'elle fît un enfant ? A propos, mon frere, fais-tu bien qu'on dit que ta femme n'a pas besoin de toi pour cela ?

Mlle. DE BRUMONT.

Voilà un à-propos d'une impertinence..... Savez-vous bien, vous, capitaine, que si tous les officiers de marine vous ressembloient, ce seroient de fort vilains Messieurs?

LE CAPITAINE.

Ma petite Demoiselle, auriez-vous un frere, par hasard?

Mlle. DE BRUMONT.

Eh bien! si j'en avois un?

LE CAPITAINE.

Quand vous en auriez trente! je les prierois les uns après les autres de venir derriere le couvent des chartreux....

Mlle. DE BRUMONT.

Capitaine, je crois, malgré vos airs terribles, que le premier qui s'y rendroit pourroit épargner le voyage à tous les autres.

LE CAPITAINE (*avec mépris.*)

Vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

Le ton, dont il prononça ces paroles, me rassura pleinement sur le sens très-

équivoque de ses questions précédentes. J'allois répliquer avec chaleur, quand la baronne, qui ne cessoit de veiller sur moi, me dit tout bas : Pour Dieu ! modérez-vous ! Songez qu'il y va du salut de votre Eléonore. Cependant Mde. de Lignolle, avec la vivacité qu'on lui connoît, venoit de signifier à son insolent beau-frere, que s'il continuoit à lui manquer ainsi de respect, elle le feroit tout-à-l'heure mettre à sa porte. Ne faites pas attention à ce qu'il dit, s'écria le comte ; c'est une tête chaude.

ROSAMBERT (*au capitaine.*)

Monsieur, quiconque vous a tenu l'impertinent propos que vous venez de rendre, en a menti. Je suis fait pour m'y connoître ; & tout-à-l'heure, si on l'exige, je vais signer que Mde. la comtesse a, tout au contraire, grand besoin de son mari pour cela. Malheureusement, M. le comte n'a pas du tout besoin de sa femme, lui ! Pas du tout. Il est constitué de manière que

108 VIE DU CHEVALIER

dans tout son individu l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière.

LE CAPITAINE.

Oui ! il n'est pas trop bête , mon frere ; il compose des. . .

ROSAMBERT.

Fort bien ! mais ce n'est pas avec de l'esprit , qu'on peut faire un enfant à sa femme. J'aurois donc voulu , dans ce sujet-ci , forcer l'esprit à suspendre un peu ses opérations , pour qu'il n'empêchât plus le corps de faire quelquefois les siennes. J'aurois voulu rétablir l'équilibre.

M. DE LIGNOLLE. (*au capitaine en riant.*)

Il n'y a point réussi. Tiens ! toi qui te mêle de chimie , regarde un peu ceci : j'en ai bu tout ce qui manque dans la fiole.

LE CAPITAINE (*après avoir remué le vase , & mis sur sa langue une goutte du liquide.*)

Corbleu ! quel est l'âne fiesfé qui t'a composé ce breuvage de cheval ?

M.

M. DE LIGNOLLE.

Ce n'est pas un âne, c'est le docteur.

ROSAMBERT (*en saluant le capitaine.*)

C'est le docteur.....M. le censeur !
La preuve que ma potion n'étoit pas trop forte, c'est qu'elle n'a rien fait.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! une décoction de mouches cantharides ! l'aphrodisiaque le plus puissant ! & à une dose.... Si j'en prenois la vingt-cinquième partie, je serois, pendant vingt-cinq nuits, comme un enragé. Il y avoit de quoi mettre en fureur tout mon équipage.

Mde. D'ARMINCOUR (*en pleurant.*)

Cela n'a pourtant rien fait.

LE CAPITAINE.

Rien fait..... ! Corbleu ! mon pauvre frere, il faut que tu aies de la glace dans le cœur, dans les entrailles & partout. Corbleu (1) ! de quel

(1) On met toujours *corbleu*, parce qu'on ne peut pas rapporter ici tous les autres juremens plus énergiques dont le capitaine usoit familièrement.

110 VIE DU CHEVALIER

limon notre chere mere t'a-t-elle donc pétri? Ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines, au moins! ce n'est pas le même sang. Il est vrai que je suis le cadet, & de plus d'une année, sans compliment; mais de tout temps, il faut en convenir. . .

M. DE LIGNOLLE, (*en se frottant les mains.*)

C'est pourtant mon génie qui est cause de cela.

LE CAPITAINE.

Corbleu! quel chien de génie! Je suis fort aise que tu l'aies pris pour toi tout entier. Car, à ce compte-là, tu en as eu, dès ta premiere jeunesse, du génie. De tout temps, c'est ce que je voulois dire tout-à-l'heure: de tout temps, mon cher frere aîné s'est montré, du côté du beau sexe, un fort petit Monsieur.

Mde. D'ARMINCOUR (*au capitaine toujours en pleurant, mais avec colere.*)

Puisque vous saviez cela, pourquoi donc avez-vous souffert qu'il prit une femme?

DE FAUBLAS. III
LE CAPITAINE.

Eh ! pourquoi l'aurois-je empêché de faire un mariage avantageux ?

Mde. D'ARMINCOUR (*en fureur.*)

L'affreux calcul. . . ! (*au comte de Lignolle*) maudit bel-esprit , je voudrois maintenant que ta femme te fit cocu , autant de fois qu'elle a de cheveux sur la tête.

LE CAPITAINE.

Vraiment ! on dit que l'idée lui en a pris ; mais je la lui ferai bien passer , moi. Je suis revenu dans ce pays-ci tout exprès.

Mde. D'ARMINCOUR (*au capitaine.*)

Et toi , Monsieur le fier-à-bras , je voudrois que quelqu'un (*en jettant un regard sur Mlle. de Brumont ,*) de ma connoissance , te donnât autant de coups d'épée , que ma niece a de cent mille livres de rente.

LE CAPITAINE (*du ton de la menace & en ricanant.*)

Ce quelqu'un de votre connoissance , dites-moi son nom , bonne femme ?

112 VIE DU CHEVALIER
Mde. D'ARMINCOUR.

Bonne femme....! son nom...!
son nom...! Vas, vas, tu ne le sauras
peut-être que trop tôt.

LE CAPITAINE.

Corbleu! nous verrons..... Au
reste, mon frere, tenez-vous sur vos
gardes.... lisez cet article d'une let-
tre que j'ai trouvée en rentrant dans
le port de Brest. *Tu m'avois dit que
ton frere ne pourroit jamais consommer
son mariage.....* Je ne me souviens
pas d'avoir dit cela; mais c'est égal,
continuons : *Comment se fait-il donc
que ta belle-sœur soit enceinte ?* L'est-
elle ?

ROSAMBERT.

Elle ne l'est pas.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure, corbleu....!
(à son frere) cette lettre est signée :
Saint-Léon. Un de mes amis ? Tu
fais bien.... Bouillant de colere, je
prends la poste, j'arrive, je descends
chez Saint-Léon. Saint-Léon dit ne
m'avoir point écrit : je lui montre ce

papier , il me prouve que ce n'est pas son écriture , qu'on a seulement voulu l'imiter.

LA BARONNE (*bas , à Mlle. de Brumont.*)

Je crains bien que ce ne soit une perfidie de votre marquise . . . (*au capitaine*) Voyons cette lettre. . . . (*en la lui rendant.*) Si vous êtes un homme raisonnable , je vous demande quelle foi méritent les inculpations d'un faussaire ?

Bon ! bon ! je veux bien croire que cela ne soit pas tout-à-fait vrai ; mais la fumée ne va pas sans feu. . . . Je compte m'établir ici pendant quelques jours , & que je voie un gringallet s'approcher d'elle ! Je consens qu'un million de tonnerres m'écrase , si je ne lui mets dans sa poche les deux oreilles du *Mirlifleur*.

Mlle. D E B R U M O N T.

M. le capitaine , votre nom est venu jusqu'à moi. Vous l'avez rendu malheureusement trop célèbre. Tigre toujours altéré , quand vous ne pouvez

114 VIE DU CHEVALIER

assouvir sur l'Anglois la soif qui vous dévore , vous buvez le sang de vos freres. La France , on le fait bien , n'a pas de plus fameux duelliste que vous. Croyez pourtant qu'il reste encore dans le royaume quelques braves jeunes gens , qui pour ne pas faire comme vous métier de massacrer sans cesse , n'en seroient pas moins très-capables de vous combattre & peut-être de vous punir. Si j'étois à la place de la comtesse , je voudrois du moins l'essayer. Dès ce soir , déterminée par vos menaces , je prendrois un amant.... que j'avouerois ; je me plairois à choisir parmi ces jeunes gens le plus foible peut-être....

ROSAMBERT (*avec enthousiasme.*)

Non ! le plus jeune , mais le plus redoutable ; un joli garçon d'une adresse extrême , d'une étonnante force , d'une intrépidité rare ; & moi qui vous parle , Mde. la comtesse , je consentirois à perdre la vie , si celui-là tout au contraire ne vous rapportoit pas les oreilles du capitaine , quand vous les lui auriez demandées.

LA BARONNE (*avec promptitude.*)

Oui ; mais vous ne les lui demanderiez point , n'est il pas vrai , comtesse ? vous ne les lui demanderiez point , vous ne vous vengeriez des menaces d'un spadassin que par le mépris qu'elles méritent.

LE CAPITAINE.

Je me soucie bien que des péronnelles me méprisent ! en attendant , je vais toujours m'établir ici . . .

LA COMTESSE.

Dans cet hôtel ? il n'en fera rien !

LE CAPITAINE.

Comment ! mon frere , je ne logerai pas chez toi ?

LA COMTESSE.

Affurément non ; car je ne le souffrirai pas.

LE CAPITAINE (*au comte.*)

Tu ne me réponds pas ? tu ne la fais pas taire ? ah , tu te laisses mener par une femme ! corbleu ! je voudrais être à ta place , seulement pendant vingt-quatre heures le mari d'une pie-grièche , je lui ferois voir du pays , moi !

(à la comtesse) Là ! là ! ne vous fâchez pas ! on ne restera point ici malgré vous , mais on se logera dans la même rue ... & comptez que je vous surveillerai , princesse ! comptez que ce ne sera pas ma faute , si vous réussissez à devenir une petite catin.

A ce dernier outrage du capitaine , la comtesse devint furieuse ; & pour toute réponse elle lui jetta à la tête un flambeau qui se trouva sous sa main. Je vis l'instant où le brutal alloit rendre coup pour coup. De la main gauche j'arrêtai son bras déjà levé , & de la droite prenant le géant au collet , je le repoussai si vigoureusement , que je l'envoyai chercher à reculons , jusqu'au bout de l'appartement , un appui contre la croisée , qu'il brisa. Si le balcon n'eût retenu le capitaine , il descendoit par la fenêtre. Bien ! ma chère Brumont ! bien ! crioit Mde. d'Armincour : il faut le tuer ! tuons-le , ce grand coquin , qui me fait mourir de peur ! qui insulte mon enfant & qui veut la battre ! je n'avois pas besoin des encouragemens

de la marquise ; j'étois si transporté de colere , qu'ayant apperçu sur un fauteuil l'épée de M. de Lignolle , qu'il y avoit laissée la veille en se déshabillant chez sa femme , je m'élançai pour la saisir. Rosambert , qui seul conservoit quelque sang froid dans une scène aussi scandaleuse , courut à moi : malheureux , me dit-il , si vous la tirez , vous allez vous trahir !

Cependant le capitaine , assis sur les débris de la fenêtre , me regardoit d'un air étonné , se contemploit lui-même avec surprise , rioit d'un gros rire & disoit : c'est pourtant bien cette morveuse qui du premier coup m'a campé là ! a-t-elle des bras de fer ? ou ne suis-je plus qu'un homme de paille ? Corbleu ! ce que c'est que d'être pris au dépourvu ? un enfant vous battoit ! ... mais cette épée qu'elle vouloit tirer contre moi ! qu'est-ce que j'aurois donc pris pour me défendre , Mademoiselle ; une épingle noire ? (enfin il crut devoir se relever) Adieu , les charmantes Dames ; adieu , mon

pauvre frere ; adieu , mon aimable petite sœur. Je me souviendrai de la bonne réception que vous m'avez faite. Corbleu ! je ne m'en vais pas loin , & j'aurai l'œil sur votre conduite. Laissez-moi faire ! il sortit.

Monsieur, c'est vous que j'admire ! dit alors Mde. de Lignolle à son mari. Votre tranquillité me fait plaisir ! vous m'auriez donc laissé tuer , sans changer seulement de place ? Il lui répondit d'un air préoccupé : oui , oui... plaît-il ? ... ah ! je vous demande pardon : mon corps étoit là , mon esprit ailleurs..... Je médite le plan d'un nouveau poëme , il aura huit vers , celui-là. j'irai peut-être jusqu'à la douzaine ; & puisque le docteur assure que l'équilibre ne se rétablira pas , je veux justifier les éloges qu'il donne à mon..... génie ; comme il dit ! je veux que cet ouvrage soit un..... petit chef-d'œuvre ; comme il appelle les autres ! & je vous quitte pour travailler sans relâche à cela.

Quand il fut parti , nous perdîmes

quelques minutes à nous regarder tous en silence. Chacun de nous , peut-être étonné du présent & inquiet de l'avenir , prenoit tout bas conseil des circonstances. Mde. de Fonrose la première ouvrit la bouche pour nous recommander beaucoup de prudence ; la marquise s'écria qu'il falloit que le chevalier ne revît jamais sa niece : sa niece protesta qu'il valoit mieux mourir que de renoncer à moi ; moi , par un regard plein d'amour , j'assurai mon Eléonore de ma constance inébranlable , & je jurai que son grossier beaufrere me feroit bientôt raison des insolens discours qu'il s'étoit permis de lui tenir , & des inquiétudes qu'il osoit nous donner. Voilà , dit enfin Rosambert , une très-mauvaise résolution. Vous devez , mon ami , pour l'intérêt commun , dissimuler votre ressentiment contre le vicomte ; vous n'avez rien à faire que d'attendre les événemens : Madame , quand elle ne pourra plus cacher son état , en fera la confidence à son mari. Il faudra

bien que celui-ci, comme tant d'autres, prenne doucement la chose & avoue l'enfant. Le capitaine pourra crier, j'en conviens; mais c'est alors, Faublas, que vous vous montrerez. Vous irez dire deux mots à ce marin, qui ne fait pas vivre; & je vous connois! tout sera fini.

Tout le monde ayant reconnu que le conseil de Rosambert étoit infiniment sage, Mde. d'Armincour, en sanglottant, me remercia de ce que j'avois défendu sa niece, me supplia de vouloir bien la défendre toujours, & m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. Pauvres enfans! ajouta-t-elle en nous voyant aussi pleurer, votre peine me fend le cœur; mais il le faut, il le faut... Ah! M. de Rosambert, pourquoi celui-là n'est-il pas son mari....? Viens ce soir, murmuroit tout bas mon Eléonore... à minuit.... Nous avons mille choses à nous dire... Viens. — Oui, ma charmante amie, oui. — De bonne heure, parce que la marquise doit aller aux fiançailles d'une

parente , & ne reviendra pas souper.

Malgré sa tante , elle s'étoit jettée dans mes bras , elle me tenoit pressé sur son sein , elle me faisoit mille caresses , & même elle baisoit avec transport mes plumes , mon fichu , ma ceinture & ma robe ; comme si elle eût pris congé de mes habits , comme si elle eût deviné qu'elle ne devoit plus voir Mlle. de Brumont.

On ne parvint que difficilement à nous séparer. Ah ! Mde. la baronne , restez du moins quelque tems avec elle , & tâchez de la consoler. — Je le veux bien , répondit-elle : M. de Rosambert a sa voiture ; qu'il vous ramene. Dans une heure , je vous rejoins chez le baron.

En voilà une qu'il faut plaindre , me dit le comte ; car elle paroît avoir pour vous un attachement véritable. — Rosambert , croyez-vous que je ne l'aime pas ? — La bonne question ! Je fais bien que vous les aimez toutes. — Oh ! celle-là , c'est de tout mon cœur ; je la préfère. . . — A Sophie ? — A

bien que celui-ci , comme tant d'autres , prenne doucement la chose & avoue l'enfant. Le capitaine pourra crier , j'en conviens ; mais c'est alors , Faublas , que vous vous montrerez. Vous irez dire deux mots à ce marin , qui ne sait pas vivre ; & je vous connois ! tout sera fini.

Tout le monde ayant reconnu que le conseil de Rosambert étoit infiniment sage, Mde. d'Armincour, en sanglottant, me remercia de ce que j'avois défendu sa niece , me supplia de vouloir bien la défendre toujours , & m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. Pauvres enfans ! ajouta-t-elle en nous voyant aussi pleurer , votre peine me fend le cœur ; mais il le faut , il le faut... Ah ! M. de Rosambert , pourquoi celui-là n'est-il pas son mari.... ? Viens ce soir , murmuroit tout bas mon Eléonore... à minuit.... Nous avons mille choses à nous dire... Viens. — Oui , ma charmante amie , oui. — De bonne heure , parce que la marquise doit aller aux fiançailles d'une

parente, & ne reviendra pas souper.

Malgré sa tante, elle s'étoit jettée dans mes bras, elle me tenoit pressé sur son sein, elle me faisoit mille caresses, & même elle baisoit avec transport mes plumes, mon fichu, ma ceinture & ma robe; comme si elle eût pris congé de mes habits, comme si elle eût deviné qu'elle ne devoit plus voir Mlle. de Brumont.

On ne parvint que difficilement à nous séparer. Ah! Mde. la baronne, restez du moins quelque tems avec elle, & tâchez de la consoler. — Je le veux bien, répondit-elle : M. de Rosambert a sa voiture; qu'il vous ramene. Dans une heure, je vous rejoins chez le baron.

En voilà une qu'il faut plaindre, me dit le comte; car elle paroît avoir pour vous un attachement véritable. — Rosambert, croyez-vous que je ne l'aime pas? — La bonne question! Je fais bien que vous les aimez toutes. — Oh! celle-là, c'est de tout mon cœur; je la préfère... — A Sophie? — A

Sophie...! Non.... non pas à Sophie.
— A Mde. de B*** ? — Oui, mon
ami. — Tant mieux ! s'écria-t-il....
tant mieux pour moi ; cela me venge.
Mais tant pis pour cette aimable enfant ;
car voilà certainement d'où vient la
haine que la marquise lui porte. —
La haine ? — Assurément ! pensez-vous
que ce puisse être une autre que Mde.
de B*** qui ait écrit cette lettre pseu-
donyme au vicomte ? — Ah ! Rosam-
bert , pouvez - vous la soupçonner
d'une ? ... — Mon ami , vous ne vous
défiez pas assez de cette femme-là. —
Mon ami , vous vous en défiez trop...
Au reste , je vous le demande en grâce ,
parlons d'autre chose. — Volontiers ,
aussi bien je veux vous apprendre une
nouvelle qui va vous réjouir & vous
étonner : Je me marie demain. — Et
vous voulez que cette nouvelle - là
m'étonne ? Votre convalescence est
affermie. Il est clair que vous allez
vous marier tous les jours. — Ne croyez
pas que je badine. C'est très-sérieuse-
ment que je me marie. — Très-sérieu-

fement ! — Oui, sérieusement ; aux pieds des autels. — Il n'est pas possible. On n'en a point entendu parler. — Il y a cependant plus de quinze jours qu'il en est question. On m'a fait donner ma parole d'honneur de n'en rien dire à qui que ce soit, sans distinction : les grands parens, qui craignoient l'opposition de tout le reste de la nombreuse famille, ont exigé le plus profond secret ; ils ont même acheté la dispense des bans. Ma mere aussi me recommandoit le silence ; elle trembloit que ce mariage avantageux ne vînt à manquer par quelque indiscretion. — Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi ! Rosambert, à vingt-trois ans, a pu se déterminer.... — Il l'a fallu. D'abord c'est la comtesse de ***, vous savez bien ; la confidente de Mde. de B*** ! — Oui. — C'est elle qui s'est mêlée de cette affaire avec une chaleur..... De quelque prétexte qu'elle ait essayé de couvrir l'intérêt extrême qu'elle y mettoit, je ne me suis point abusé sur ses véritables motifs. Il ne

m'a pas été mal-aisé de sentir qu'elle le faisoit moins pour m'obliger que pour désoler son ancienne amie ; & sur cet article , j'en conviens , il étoit difficile qu'elle eût plus de bonne volonté que moi : la marquise d'ailleurs m'a pressé.... — La marquise ? — Oh ! dès qu'on parle d'une marquise , il croit que c'est la sienne. Non , chevalier , celle-là n'est pas folle de vous ; c'est la marquise de Rosambert : la marquise m'a pressé , prié , conjuré ; elle a pleuré même. On ne résiste pas aux larmes d'une mere ! Je me suis donc laissé fléchir. Ce soir , je signe le contrat : demain , j'épouse vingt mille écus de rente & une jolie fille. — Jolie ? — Oui , vraiment : l'air un peu niais cependant , & d'une innocence !.... à faire mourir de rire. — Quel âge ? — Pas tout-à-fait quinze ans. Oh ! c'est une éducation toute entière dont je me charge. — Son nom ? — Vous le saurez après demain. Tenez ! venez après demain de bonne heure ; je vous ferai , sans façon , déjeuner au lever de la

mariée. Aimez-vous les mines du lendemain ? Aimez-vous à voir une toute nouvelle femme un peu gênée dans sa marche , les yeux battus , l'air encore toute étonnée ? Vous riez ! — Oui, vous me faites penser à quelqu'un. — Il a raison ! Je suis admirable , en vérité ! je me tourmente à lui peindre ce qu'il connoît mieux que moi ! ne lui sont-ils pas familiers ces airs du lendemain ? N'a-t-il pas vu la charmante Lignolle & la belle Sophie ? Et que fais-je ? D'autres peut-être dont il ne m'a point parlé ! Mais n'importe , chevalier ! vous pourrez goûter un nouveau genre de plaisirs , faire d'intéressantes observations , vous rendre compte à vous-même de ce que vous éprouverez auprès d'une Agnès fraîchement épousée , dont cette fois ce ne sera pas Faublas qui aura causé les petites douleurs secrètes , le charmant embarras. — Voilà bien , mon cher Rosambert , les idées d'un franc libertin ! — Ne faites donc pas l'enfant. Ne vous en défendez point. . . . Moi qui vous parle , ne trou-

verai-je pas mon compte à cela ? N'aurai-je pas aussi mes jouissances ? Ne serai-je pas encore plus enivré du bonheur que quelqu'un m'enviera ? ... m'enviera très-inutilement ! ... Je connois les petits inconvéniens de l'hymen ; je connois le plus inévitable de tous, sur-tout quand on a l'honneur d'être l'intime ami du chevalier de Faublas ; mais cette fois, Monsieur le vainqueur, ne vous applaudissez pas d'avance d'une conquête nouvelle. Je compte, & je vous en avertis avec confiance, je compte ne jamais aller grossir l'universelle confrairie. — Bon ! voilà encore une exception : & c'est Rosambert, Rosambert, qui, même la veille des nûces, a déjà le langage des époux. Il ne doit pourtant pas avoir oublié combien de fois l'aveugle entêtement de ces Messieurs a fourni matière à ses plus piquans sarcasmes. Tous en général conviennent qu'il n'y en a pas un qui ne *le* soit ; & chacun en particulier vient vous affirmer que lui ne l'est pas ! & vous aussi, Rosambert,

vous aussi ! — Faublas, écoutez-moi ; & dites vous-même , si je n'ai pas quelques raisons d'attendre une autre destinée. Qu'un vieux garçon , rassasié de plaisirs , épuisé par d'anciennes bonnes fortunes , dégoûté du monde qu'il ennuie , & des femmes qui le délaisent ; qu'un vieux garçon , d'ailleurs éclairé par la constante expérience des temps passés & de l'âge présent , ose cependant braver à la fois son siècle & l'avenir ; qu'en épousant une jeune femme , il nous porte à tous l'impertinent défi de le faire , ce que tant d'autres ont été faits par lui ; cela crie vengeance : la foule des célibataires doit en ce cas se réunir pour conjurer le châtement du fanfaron. Mais moi qui commence à peine mon printemps , que le monde recherche , que les femmes caressent ; moi qui ne saurai refuser à la mienne aucune espèce de plaisirs.... — C'en est assez, Rosambert, n'achevez pas , je vous en supplie , vous me causez trop de surprise. Il faut que l'hymen ait de bien puissans

prestiges pour obscurcir ainsi les meilleurs jugemens. Je ne vous reconnois plus ! C'est au point que si j'avois moins de chagrin, je me moquerois de vous. — Vraiment... ? Il faut que j'y prenne garde, vous me donnez une véritable épouvante.... Allons.... Eh bien ! me voilà déjà résigné. Je prends mon parti d'avance, en galant homme. Je promets bien, quoiqu'il puisse arriver, qu'on me trouvera toujours moi-même..... Oui ! si la jeune femme a quelque affaire de cœur, il faudra qu'elle soit horriblement mal-adroite pour que je m'en apperçoive, je vous assure. Je crois qu'on ne peut pas mieux réparer ses torts, chevalier. On ne peut pas mieux commencer ! Je vous mets à votre aise. — Moi, Rosambert ? Ah ! puisse tout le monde, autant que Faublas, respecter vos heureux liens ! Ces maximes que je répétois tout-à-l'heure, ce sont les vôtres. Je n'en eus jamais de pareilles. Jamais je n'ai séduit, je me suis trouvé toujours entraîné : la marquise fut mon premier

attachement ; Sophie est mon unique passion ; Mde. de Lignolle sera mon dernier amour. — Dieu vous entende & vous en préserve !

Cependant Rosambert avoit affaire chez lui , nous nous y rendîmes ensemble , nous y causâmes pendant à-peu-près deux heures , & le temps ne me parut pas long ; car le comte me permit de l'entretenir sans cesse de mon Eléonore. Enfin on me reconduisit à l'hôtel. Mde. de Fonrose sortoit de l'appartement de mon pere comme j'y entrois : le baron paroissoit fort animé ; la baronne étoit pâle & tremblante. Eh bien ! s'écrioit-elle avec un dépit mal déguisé , nous tâcherons que le désespoir de cette perte ne nous fasse pas tourner la tête.... Vous voilà , belle Demoiselle ? donnez-moi la main jusqu'à ma voiture. ... Chevalier , si vous voyez bientôt votre cruelle marquise , dites-lui que je la perdrai , dussai-je me perdre avec elle.

Lorsque j'eus quitté mes habits de femme , nous nous mîmes à table , M.

de Belcour & moi , quoique nous n'eussions pas plus d'appétit l'unque l'autre : mon pere , vous ne mangez pas ? — Mon fils , je suis malade d'inquiétude & de chagrin. . . . Mais vous non plus , vous ne touchez à rien ? — J'ai ma migraine. — Votre migraine ! Je vous conseille d'y renoncer. Elle ne réussira pas cette fois. . . . Mon fils , lisez le dernier article de cette lettre , que j'ai reçue l'autre jour par la petite poste :

“ *On croit devoir aussi vous avertir
„ que Mlle. de Brumont a passé la nuit
„ dernière chez Mde. de Lignolle , &
„ que c'est encore la baronne de Fonrose
„ qui l'y a conduite.* ”

Un écrit anonyme ! Mon pere. — Fort bien , mon fils ! Mais osez-vous dire que le fait n'est pas vrai ? Mon fils , vous ne sortirez plus le soir. . . . Et Mde. de Fonrose , ajouta-t-il d'une voix fort altérée , Mde. de Fonrose n'abusera plus de ma confiance. Elle ne me trahira plus , l'ingrate

baronne ! Mon ami, je suis homme, & par conséquent, sujet à l'erreur. Quelquefois je m'égare ; mais dès que j'aperçois l'abîme, je fais un pas en arrière, & je change de route. Mon ami, poursuivit-il, en prenant mes mains dans les siennes, voulez-vous ne m'imiter que dans mes foiblesses ? Ne l'avois-je pas bien dit, que vous finiriez par la perdre, cette enfant si malheureuse & si charmante. — Qui ? Sophie ! — Non, Mde. de Lignolle. Mde. de Lignolle ! puisqu'elle est enceinte, puisque désormais son mari ne peut croire.... Comment fera-t-on pour la sauver ? — Oh ! ne m'en parlez pas ! depuis ce matin, je cherche en tremblant quelque moyen de l'arracher aux malheurs qui la menacent. C'est envain que je me tourmente. Je suis au désespoir ! — Son beau-frere est arrivé ? Vous venez déjà d'avoir ensemble une terrible scène ? Mon fils, connoissez-vous le capitaine ? — De réputation, mon pere, — Savez-vous qu'elle est affreuse & grande, sa répu-

tation? — Affreuse & grande, je le fais. — Savez-vous que le vicomte de Lignolle a souvent touché St. Georges? — Souvent?... Je le veux croire. — Savez-vous que cet homme-là s'est battu deux cents fois peut-être! — Tant pis pour lui. — Qu'il n'a jamais été blessé. — Il n'est pourtant pas invulnérable, sans doute! — Qu'il a mis bien des peres de famille au désespoir.... — M. le baron! Que vous importe? — Que sa fatale épée a moissonné des jeunes gens de la plus grande espérance? — Eh! mon pere, il ne faut peut-être qu'un jeune homme obscur, pour les venger tous. — Mon fils, le capitaine ne peut manquer de savoir bientôt que Mlle. de Brumont est l'amant de Mde. de Lignolle; j'avoue qu'il découvrira plus difficilement que Mlle. de Brumont est le chevalier de Faublas; mais enfin... tôt ou tard! tout semble nous assurer qu'il le découvrira. Mon fils, que ferez-vous alors? — Ce qu'il faudra faire. Voilà, M. le baron, permettez-moi de
le

le dire , une étrange... A Dieu ne plaise , s'écria-t-il , à Dieu ne plaise que je veuille outrager ton jeune courage ! je t'avoue même , ajouta-t-il en m'embrassant , que la fiere simplicité de tes réponses m'a fait un plaisir extrême ; & moi aussi , quelquefois je suis fier ; mais c'est de mon fils ! c'est dans mon fils que j'ai mis tout mon orgueil ! Tu ne fais pas comme je jouissois , quand je te voyois , à peine adolescent , n'avoir plus d'égal dans aucun de tes exercices : tantôt ramener couvert d'écume & brisé de fatigue un fougueux cheval , que les plus fameux écuyers ne montoient qu'en tremblant ; tantôt avec le fusil , l'arc ou le pistolet , frapper du premier coup l'oiseau que tous les tireurs avoient manqué ; tantôt , dans un assaut public , aux yeux d'une nombreuse jeunesse , toujours étonnée , battre ou désarmer tout ce qu'il y avoit de maîtres dans le régiment nouvellement arrivé. Chacun alors décernant au jeune chevalier le prix des armes , venoit me féliciter de

l'avoir pour fils. Cependant, je me l'avouois tout bas avec une sorte d'impatience, & non sans quelque espece d'inquiétude : ta supériorité ne seroit bien consacrée, que lorsqu'un événement toujours fatal, t'auroit obligé de subir une dernière épreuve trop communément malheureuse, une épreuve pour le succès de laquelle, sans le courage l'adresse n'est rien. Tu l'as trop tôt soutenue, cette épreuve ; mais tu l'as soutenue plus que bien, j'ose le dire. Si la colere l'eut moins aveuglé, ce M. de B***, qui jouit de quelque réputation dans les armes ; il auroit pu t'admirer *à la porte Maillot*, lorsqu'avec une dextérité merveilleuse, avec un imperturbable sang-froid, maîtrisant le fer ennemi, comme s'il eut encore été question de recevoir seulement un coup de fleuret, tu déployois, dans ce combat devenu inégal, autant d'habileté que de force, autant de vaillance que de magnanimité. Alors vraiment je reconnus que Faublas, aussi intrépide qu'adroit, ne

rencontreroit jamais de vainqueur. Alors , surpris de voir dans un jeune homme de seize ans , la réunion d'un talent peu commun , & d'une vertu plus rare ; ton heureux pere , au comble de la joie , se rappela qu'il ne s'étoit reposé que sur lui-même du soin de veiller à ton éducation , & ne put , sans quelque mouvement d'orgueil , contempler son ouvrage. Alors aussi , poursuivit M. de Belcour , en m'embrassant encore , je me reprochai d'avoir attendu l'événement pour rendre justice au plus digne des fils , & toi , Faublas , pardonne-moi mes premieres défiances . va ! si c'est un crime de n'avoir pas cru d'avance aux vertus qui ne m'étoient pas encore prouvées , tu m'en vois puni : va ! j'étois autrefois moins tourmenté de la crainte qu'elles ne te manquassent , que je ne le suis maintenant de la certitude que tu les possèdes au suprême degré. Oui , mon ami , c'est l'excès de ton courage & de ta générosité qui cause aujourd'hui mes plus vives alar-

mes. Permets-moi de te demander plusieurs grâces. — Des grâces ? . . . — Je te prie de ne point aller à ton ennemi, je te prie de l'attendre, s'il te vient chercher ? Eh bien, tu feras ton devoir. Néanmoins je te supplie de n'accorder le combat qu'à cette expresse condition, que vous pourrez l'un & l'autre amener un témoin. Je veux voir ta seconde affaire plus dangereuse que la première, je veux, par ma présence, t'obliger à revenir vainqueur. Faublas, gardez-vous d'avoir pour le vicomte de Lignolle les magnanimes ménagemens dont vous usâtes envers le marquis de B ***. Peu s'en fallut, je m'en souviendrai toujours, peu s'en fallut que votre générosité ne me coûtât mon fils. Avec le vicomte, tu n'en serois pas quitte pour une meurtrissure, jamais le capitaine n'a porté de coups qui ne fussent mortels, & je te le repete : c'est un homme encore plus féroce que redoutable, un duelliste de profession. Si sa bravoure n'avoit été

d'ailleurs quelquefois utile à l'Etat ,
 il eut depuis long-temps , pour la ven-
 geance publique , porté sa tête sur un
 échaffaut. Son existence atteste le
 malheureux oubli de la plus sage de
 nos loix. Songe-y , Faublas , quand le
 moment sera venu de le combattre :
 alors , je t'en conjure ! songe à ton
 pere , à ta sœur , à ta Sophie , à Mde.
 de Lignolle , s'il le faut. Alors , pour
 ta propre sûreté , pour le salut de
 tous , pour la tardive satisfaction de
 cent familles , immole la victime dont
 le ciel te demande le sang. Celui-là ,
 tu le fais bien , doit recevoir la
 mort , qui se fait un affreux plaisir de
 la donner ; frappe sans pitié , frappe ,
 purge la terre d'un monstre , & déjà ta
 jeunesse n'aura pas été tout-à-fait inu-
 tile au repos des hommes. . . . Mais ,
 s'écria M. de Belcour , il me vient une
 réflexion vraiment inquiétante. Depuis
 trop long-temps , des voyages , des
 maladies , plusieurs malheurs t'ont
 forcé de négliger tout-à-fait tes exer-
 cices. Il y a sept mois , plus de sept

mois que tu n'as manié de fleuret. Mon Dieu ! si tu avois perdu quelque chose de cette agilité prodigieuse qu'on admire , & qui s'entretient surtout par l'habitude ? Si tu n'avois plus le coup-d'œil si prompt , les mouvemens si sûrs ? Mon Dieu ! si tu n'étois plus que de la seconde force ? Essayons ensemble , essayons tout-à-l'heure.... Tu n'as pas faim ? ni moi non plus.... Tes fleurets où sont-ils ? Ah ! je t'en prie , donne ! quand ce ne seroit que pour me tranquilliser , Je t'en prie , mon ami , donne vite bon ! je regrette bien de ne pas pouvoir opposer une résistance égale à l'attaque ; mais du moins je me défendrai le moins mal que je pourrai.... Je suis en garde , va.... Ce n'est pas cela ! Vous me ménagez ! Faublas , je vous ordonne de déployer toutes vos forces. — Vous le voulez , mon pere , Allons.

En deux minutes , il para vingt coups , il en reçut trente. Bien ! s'écria-t-il , parfaitement bien ! mieux

qu'autrefois ! vraiment je le crois. Oui ! plus de souplesse encore, & de vigueur ! & de rapidité ! C'est l'éclair, c'est la foudre ! Jamais, poursuivit-il, en passant plusieurs fois la main sur sa poitrine, jamais tu ne m'as donné de coups si forts, de coups qui m'aient fait tant de mal. . . . Non ! tant de plaisir ! Rends-moi pourtant un autre service : prends tes pistolets, descends dans le jardin, amuse-toi à tirer quelques oiseaux. . . . Je t'en supplie ! j'obéissois, il me rappela : je ne puis trop me hâter de t'apprendre une nouvelle qui doit te combler de joie. Samedi, sans autre délai, nous partirons pour tâcher de trouver Sophie.

— Sophie ? Samedi ? Voilà comme vous le dites, une nouvelle qui m'enchanté !

— Va dans le jardin, mon ami, va.

J'y descendis, non pour troubler d'heureux oiseaux dans leurs amours, mais pour rêver aux miennes. Samedi nous partons ; nous allons chercher & trouver Sophie ; quel bonheur ! . . . Mais que dis-je ! & que deviendra Mde.

de Lignolle ? quitter mon Eléonore !
la quitter maintenant ! dans cinq jours !
malheureux !

Je me précipitai dans l'appartement
de mon pere : n'y comptez pas , M.
le baron ! n'y comptez pas ! qui moi !
perfide avec lâcheté , je sortirois de
Paris quand le capitaine vient m'y
chercher ! j'abandonnerois la mere de
mon enfant , au moment où ses enne-
mis s'assembloit autour d'elle ! n'y
comptez pas , M. le baron ! je vous
proteste qu'il n'en sera rien.

Mon pere demeura si stupéfait , qu'il
ne put me répondre. Et moi , sans
attendre que , revenu de sa premiere
surprise , il s'expliquât , je courus à
ma chambre , où je m'enfermai pour
écrire.

“ Ma chere Eléonore , ma char-
„ mante amie , je suis au désespoir :
„ ce soir , nous ne nous verrons pas.
„ Mon pere fait tout ; il faut que ta
„ tante soit plus instruite que tu ne le
„ crois ; ta tante seule peut avoir fait
„ passer à M. de Belcour l'avis fatal ,

„ qui nous enleve une nuit fortunée.
 „ Hélas ! il est donc vrai que tout le
 „ monde se réunit contre deux amans !
 „ Il est donc vrai que tout le monde ,
 „ en conjurant ta perte, ose m'attaquer
 „ dans la plus chere moitié de moi-
 „ même ! Sois tranquille cependant ,
 „ sois tranquille , Faublas te reste ,
 „ Faublas t'adore ; ton amant , quoi-
 „ qu'il puisse arriver , perdra la vie
 „ plutôt que de t'abandonner. „

„ MA BELLE MAMAN ,

„ Vous aurois-je offensée par quel-
 „ que nouvelle étourderie ? Il y a dix-
 „ huit mortels jours que je suis privé
 „ du bonheur de vous voir. Ah ! par-
 „ donnez-moi , si je suis coupable ; &
 „ si je ne le suis pas , daignez recon-
 „ noître vos torts & les réparer : don-
 „ nez-moi pour demain l'heure du
 „ rendez - vous. Ma belle maman ,
 „ vous m'avez promis conseil , amitié,
 „ secours , protection ; c'est tout cela
 „ que je réclame. Mon pere veut

„ m'emmener avec lui , dans cinq
 „ jours, pour aller chercher Sophie ; &
 „ je dois aujourd'hui ' craindre plus
 „ que la mort ce départ qui faisoit ,
 „ il n'y a pas long-temps , l'objet
 „ de mon plus cher desir. Vous , ma
 „ belle maman , qui savez remédier à
 „ tout , ne pourriez-vous pas remé-
 „ dier à cela ? Je vous supplie de ne
 „ pas m'abandonner à moi-même ,
 „ dans une conjoncture aussi difficile.
 „ Je vous supplie de ne me point
 „ refuser pour demain vos avis par
 „ lesquels je vous promets de me con-
 „ duire, „

„ Je suis, avec la reconnoissance la
 „ plus vive , avec l'amitié la plus
 „ tendre , avec le plus profond
 „ respect, &c.

Tiens , Jasmin ! va vite chez *la Fleur*
 & chez Mde. Montdesir. Prends l'ha-
 bit bourgeois, prends les précautions
 ordinaires , & regarde bien si dans tes
 courses tu n'es suivi de personne. —
 Monsieur , me dit-il à son retour :

Mde. Mondefir.... — Mde. Montdefir !
 Mde. Montdefir ! *la Fleur* ? d'abord. —
 Vous voulez donc que je commence
 par la fin ? ... Monsieur , je n'apporte
 pas de réponse de *la Fleur*. Je venois
 de lui remettre votre billet , quand il
 m'a dit : Jasmin , aimes-tu les coups de
 bâtons ? non , dà ! lui ai-je répondu.
 Eh bien ! mon bon ami , a-t-il répli-
 qué : vois-tu dans le café qui est en
 face de l'hôtel , cet officier , grand
 comme un monde ! Il n'a pas l'œil bon !
 ai-je encore répondu. Eh bien ! mon
 bon ami , a-t-il encore répliqué : je
 crois qu'il vient de t'appercevoir de cet
 œil-là. Sauves-toi vite , si tu ne veux
 compromettre ma maîtresse & ton dos.
 Alors , Monsieur , je n'ai plus rien
 répondu ; mais sans me le faire répéter
 deux fois , j'ai pris mes jambes à mon
 cou & me voilà. — De sorte que , grâce
 à ta bravoure , je n'ai pas de nouvelles
 de Mde. de Lignolle. — Monsieur , je
 ne vous en aurois pas apporté davan-
 tage , quand je me serois fait échine-
 par ce grand diable. — Il faudra pour-

tant bien que tu y retournes. — Oui, ce soir; le géant n'y sera peut-être plus. — Enfin, Mde. Montdefir? — Elle m'a recommandé de vous assurer qu'elle s'ennuyoit bien de n'avoir plus l'honneur de votre visite; qu'au reste, elle alloit envoyer tout de suite votre billet, qu'on attendoit depuis plusieurs jours; & que demain matin vous auriez la réponse.

Elle vint en effet de bonne heure, la réponse: ce n'étoit pas Mde. Montdefir qui l'avoit écrite.

« Oui, j'empêcherai ce départ; mais
 » n'avois-je pas raison de dire que
 » votre Sophie vous étoit moins chère?
 » Quoi qu'il en soit, puisqu'enfin vous
 » en témoignez le desir, nous pour-
 » rons ce soir à sept heures nous ren-
 » contrer où vous savez bien. »

J'appelai mon domestique: allons, Jasmin, du cœur! Hier au soir, si tu n'en avois pas manqué, tu aurois pu rejoindre *la Fleur*: va donc ce matin, va voir si le capitaine est toujours à son poste.

Il y étoit déjà. Mon bon Jasmin qui, piqué de mes reproches, venoit de s'aventurer un peu plus que la veille, n'avoit encore échappé que par une prompte fuite au géant persécuteur. Je reconnus alors que si mon domestique n'étoit puissamment encouragé, ma commission ne s'acheveroit pas. Je fis donc honnêtement dîner l'infatigable courier, qui, muni d'un nouveau courage, partit résolument pour son nouveau message, plus malheureux que tous les autres. Mon pauvre Jasmin revint éclopé : cette fois, Monsieur, j'ai pénétré jusques dans la cour; mais le grand diable m'est tout de suite tombé sur les épaules. Il a crié : que demandes-tu ? j'ai répondu : ce n'est pas vous. Il a crié : on n'entre pas ! que demandes-tu ? j'ai répondu de toutes mes forces : pourquoi donc m'empêcheriez-vous d'entrer ? est-ce que vous êtes le Suisse ? Il a crié. non, il n'a pas crié. Il s'est contenté pour le moment de me détacher un coup de poing qui m'a fait voir trente-six

mille chandelles au ciel. Et c'est moi qui alors ai crié ; & j'ai bien fait, car si *la Fleur* & tous ses camarades n'étoient venus m'arracher des mains du brutal & me mettre à la porte, je crois que je ne ferois jamais sorti de la cour.

Quelle fureur ! & quelle insolence !

— Monsieur, interrompit *Jasmin* : je ne me suis pas gêné pour lui annoncer que mon maître ne seroit pas du tout content du traitement. — Qu'a-t-il répondu ? — Monsieur, c'étoit moi qui répondois ; lui ! ne faisoit jamais que crier. Il a donc crié en redoublant ses coups : ton maître ? son nom à ton maître ? son nom ? — Tu le lui as caché ? — Oui, Monsieur. Oh ! quand il auroit dû m'achever sur la place ! — Eh bien ! je vais de ce pas le lui aller dire, moi ! — Bon ! s'écria *Jasmin* qui me vit prendre mon épée : & flanquez-moi ça de côté comme ce petit M. de B*** qui faisoit le méchant.

Je me précipitai sur l'escalier ; mais heureusement M. de Belcour se trouva

sur mon passage & m'arrêta : Faublas ,
 où courez-vous donc avec cette épée ?
 — Comment ! il ose arrêter mon domes-
 tique & le frapper ! — Ainsi , vous ,
 mon fils , répondit-il avec beaucoup de
 sang-froid : vous êtes plus pressé de
 venger votre domestique que vous ne
 l'étiez de venger votre maîtresse. Ainsi ,
 pour repousser un outrage qui ne
 regarde que lui seul , l'amant de Mde.
 de Lignolle va se hâter de se découvrir
 & de la perdre !

Des représentations aussi justes me
 calmerent tout d'un coup. J'appellai
 Jasmin pour qu'il vint reprendre mon
 épée ; le baron , qui vit que je me dis-
 posois à m'en aller , me dit : non ,
 remontez chez vous , j'y vais aussi , j'ai
 à vous parler. . . . Mon ami , nous avons
 tous deux besoin de distraction ; nous
 ne pouvons nous en procurer une plus
 douce que celle de la compagnie de
 votre sœur. Je viens d'envoyer cher-
 cher Adélaïde ; je compte la garder ici
 jusqu'à vendredi soir. — Pourquoi pas

plus long - temps ? — Nous partons samedi.

En me faisant cette réponse, M. de Belcour m'observoit. Comme l'heure s'approchoit où j'allois savoir ce que Mde. de B*** comptoit faire pour empêcher mon départ, je pris le parti d'éviter l'explication que le baron cherchoit. Ainsi, je me contentai de répliquer : samedi.... oui.... samedi.... Adieu, mon pere. — Restez donc ; votre sœur arrive dans un quart-d'heure. — Mon pere ! il faut que je sorte ! — Mon fils, je ne veux pas que vous sortiez. — Mon pere, il le faut absolument. — Je ne veux pas que vous sortiez, vous dis-je, c'est un parti pris. — Je vous assure que l'affaire la plus indispensable.... — Mon fils, voulez-vous me désobéir ? — Mon pere, si je ne puis faire autrement ! — Je vous entends, Monsieur ! j'employerai donc la force. A ces mots, il sortit de ma chambre où il m'enferma.

Vous employerez la force ? & moi, l'adresse ! j'ouvris ma fenêtre, il n'y

avoit qu'un étage, je sautai. La secousse fut violente; cependant je traversai la cour avec la rapidité d'un oiseau; & toujours courant, j'arrivai bientôt chez Mde. de Fonrose.

Malheureux! dit-elle, que venez-vous faire ici? ce matin familièrement le capitaine m'a rendu son épouvantable visite. Il m'a demandé du ton poli que vous lui connoissez, ce que c'étoit qu'une certaine Demoiselle de Brumont, dont les assiduités chez Mde. de Lignolle donnoient lieu dans le monde à beaucoup de plaisanteries. Ce n'a pas été sans peine que je suis parvenue à faire comprendre à cet effroyable beau-frere, que la conduite de sa jeune sœur ne me regardoit pas; que je ne lui devois, à lui, M. le capitaine, aucun compte de mes actions, & qu'il m'obligeroit sensiblement de vouloir bien ne jamais remettre le pied chez moi. — Et mon Eléonore, l'avez-vous vue? — Au contraire, j'ai tout-à-l'heure envoyé chez elle pour lui recommander d'être fort circonspecte, & de se garder sur-

tout de venir ici. J'allois , avec bien du regret , vous faire donner le même avertissement. Et tenez , dans ce moment-ci je ne vous retiens pas , car je vous avoue que je redoute fort quelque nouvelle avanie du sifustier qui nous est si mal à propos venu... Chevalier , vous ne rentrez pas maintenant à l'hôtel ? — Non. Pourquoi ? Je vous auroit prié de dire..... un instant ! restez encore un instant.

Elle sonna un domestique , auquel elle donna des ordres secrets. Je fis alors peu d'attention à cette fatale circonstance , que depuis je me suis souvent rappelée.

Je voulois , reprit-elle , vous prier... mais vous ferez cette commission tout aussi bien ce soir ! vous prier de dire à M. le baron mille choses obligantes de ma part , car enfin quoique nous soyons brouillés... — Tout à fait ? — Pour la vie. C'est pourtant votre perfide Mde. de B*** qui cause aujourd'hui tous nos chagrins ! — Vous imaginez que la marquise auroit été capable

d'écrire cette lettre à mon pere? — Et encore celle au vicomte de Lignolle. — Impossible! je ne puis... — Comme il vous plaira, Monsieur, répondit-elle fort séchement. Quant à moi, souffrez que je n'en doute pas, & que je me conduise en conséquence. — Adieu, Mde. la baronne. — Sans adieu, M. le chevalier.

La situation critique où nous nous trouvions tous me causoit-elle de fausses terreurs? comme j'allois de l'hôtel Fonrose à la petite maison, rue du Bac, il me sembla que j'étois suivi.

Le vicomte ne se fit pas long-temps attendre : belle maman, vous avez mis le frac de St. Cloud? je le reconnois toujours... — Avec quelque plaisir? interrompit-elle. — Avec transport. Il ne cesse de me rappeler... — Ce dont il ne faut pas nous souvenir. — Ah! ce que je n'oublierai de ma vie! Pourquoi donc, pendant plus de quinze jours, m'avez-vous cruellement privé... — J'attendois qu'enfin vous

m'écrivissiez, je ne veux pas tout-à-fait devenir importune. — Importune ! pouvez vous jamais ? ... — Que fais-je ? moi ! je vous vois si préoccupé de la comtesse ! Mde. de Lignolle a tant d'esprit ! tant de charmes ! — Il est vrai, — Vous devez trouver bien insipide la société de toutes les autres femmes ? — Je trouve mille délices dans la société de la plus aimable de toutes ! — Oui, la plus aimable ! après Sophie ? après la comtesse ? Chevalier, croyez - moi : laissons, laissons les complimens. contez-moi plutôt vos chagrins.

La marquise ne cessa de m'écouter avec la plus grande attention, mais souvent d'un air triste, & quelquefois d'un air troublé. Je ne pus néanmoins, en finissant la longue histoire de mes embarras & de mes inquiétudes, je ne pus m'empêcher de lui dire : ce qui me désespère encore, c'est qu'on ose vous accuser d'avoir écrit ces deux cruelles lettres. — On ose ! & qui ? M. de Rosambert ? Mde. de Fonrose ? mes

deux plus mortels ennemis ! — Ils seroient vos amis que je ne les croirois pas !... ma belle maman , comment empêcherez-vous mon départ ? — Je ne puis , répondit-elle d'un ton préoccupé , je ne puis me lasser de le répéter : il faut que Sophie vous soit moins chere ? — Moins chere ? je vous assure que non ; mais mon séjour à Paris devient indispensable : l'honneur me l'ordonne autant que l'amour. — Autant que l'amour de Mde. de Lignolle ! oui. — Ma belle maman , comment empêcherez-vous mon départ ? — Faublas , il doit vous arriver de Versailles un paquet dont le contenu vous fera plaisir , j'espère ? & qui changera probablement les dispositions de M. de Belcour. Si pourtant votre pere s'obstinait toujours à vous emmener , mandez-le-moi tout de suite. — Ce paquet , c'est ? — Demain matin vous le recevrez , je vous laisse jusqu'à demain matin votre curieuse impatience. — Et vous ne m'assurez pas que ce premier moyen dont vous voulez bien me

secourir doive être infallible ?
 Plait-il, maman ? vous ne m'entendez plus ? vous pensez à toute autre chose. — Oui, s'écria-t-elle, en sortant de sa profonde rêverie, il faut que vous aimiez beaucoup la comtesse ! — Ah ! beaucoup ! — Davantage que vous ne m'aimez ? ... que vous ne m'aimiez ! je veux dire ! — Mais, je ne puis. — Allons, davantage ! vos incertitudes, votre embarras me l'assurent. Davantage ! répéta-t-elle tristement. — Il est vrai que mon Eléonore s'est acquis à ma tendresse des droits qu'aucune autre. mais je vous afflige, ma belle maman. — Point du tout ! pourquoi ? pourquoi m'affligerois-je de ce que vous préférez votre maîtresse à votre amie ? achevez donc ? comment s'est-elle acquis à votre tendresse, des droits qu'aucune autre ? ... — Elle est enceinte. — Cruel jeune homme ! s'écria-t-elle avec infiniment de vivacité : est-ce ma faute, si.

Mde. de B*** n'acheva point. Elle

m'empêcha de tomber à ses genoux, & de peur d'attendre ma réponse, elle posa sur ma bouche sa main, que du moins je baisai. Enfin la marquise, dont je voyois les regards s'attendrir & le teint s'animer, la marquise se leva pour s'en aller. — Vous voulez déjà me quitter? — J'y suis forcée, répondit-elle en se dérochant à mes caresses; j'y suis forcée!... mes momens sont comptés, j'ai tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. Adieu, chevalier. — Puisque vous me défendez de vous retenir, adieu, ma belle maman.

Quand elle fut au bas de l'escalier, voyez, dit-elle, les larmes aux yeux, l'ingrat ne me demande seulement pas quel jour il me viendra remercier! — Ah! pardon! j'étois occupé... — De toute autre chose! sans doute? — De toute autre chose, oui! mais de vous pourtant. Quel jour, ma belle maman? quel jour? — Nous sommes à mardi...? eh bien, ... vendredi... oui, je pourrai vendredi vous donner un instant. — Toujours à la même heure. — Peut-

être un peu plus tard. A la nuit fermée.
— Ce sera plus prudent.

Je ne sortis de la maison qu'un quart-d'heure après le vicomte, & pourtant je crus encore reconnoître, loin de moi, l'incommode Argus qui m'avoit déjà donné quelques inquiétudes. Ce qui confirma tous mes soupçons, c'est que l'espion mal-adroit ou craintif se hâta de changer de route, dès qu'il vit que je me retournois sur lui. Je rentrai chez moi, bien persuadé que le capitaine ne tarderoit pas à venir m'y faire sa visite.

Est-il possible, me dit le baron, que vous ayez risqué de vous casser une jambe!..... — Mon pere, j'aurois risqué ma vie! M. le baron, pourquoi me poussez-vous à des extrémités qui peuvent devenir funestes? M. le baron, vous devez le savoir : la mort est pour moi, dans ce moment-ci, préférable à l'esclavage. Au reste, avant de me remettre en votre pouvoir, je viens vous déclarer positivement, qu'attenter à ma liberté, c'est attenter à mes jours.

Quoi ! mille dangers environnent une enfant malheureuse & foible, la femme la plus digne de toutes mes affections ! & vous, le plus cruel de ses ennemis, vous prétendez lui enlever sa seule consolation, son unique appui ! vous prétendez en me réduisant à la plus entière immobilité, la livrer sans défense à ses persécuteurs, & m'obliger, moi, de les voir sans obstacles préparer sa perte. M. le baron, si c'est encore votre dessein, s'il vous reste quelque moyen de m'enfermer dans ma chambre & de m'obliger d'y vivre, je vous annonce du moins que le capitaine viendra bientôt m'y chercher. Je vous annonce qu'alors, & je le jure par ma sœur, par vous, par Sophie, par tout ce que j'ai dans le monde de plus cher & de plus sacré, je jure que nulle considération ne pourra plus me déterminer à défendre contre le vicomte, une vie que votre tyrannie aura désormais rendue inutile à Mde. de Lignolle, & odieuse à son amant ! maintenant décidez de mon sort, il est dans vos mains.

Il le feroit comme il le dit ! s'écria ma sœur ; quand il est question de quelque femme , il ne vous connoît plus. Cependant , il ne peut commettre de plus grande faute que celle de se laisser tuer. Ne l'enfermez donc pas , mon pere ! ah ! je vous en prie , ne l'enfermez pas !

Tandis qu'Adélaïde lui parloit ainsi , le baron n'arrêtoit que sur moi ses regards douloureux. Hélas ! & je vis les yeux de mon pere se remplir de larmes. Ma sœur baisoit déjà les mains de M. de Belcour , aux genoux duquel je vins me précipiter : mon pere ! ah ! mon pere ! plaiguez votre fils. A cause de ses malheurs , pardonnez-lui ce qu'il vient de vous dire & le ton dont il vous l'a dit ; prenez pitié du plus impétueux des hommes , du plus infortuné des amans. Songez , surtout , songez que s'il n'étoit pas au désespoir , Faublas ne résisteroit jamais à votre autorité si chère , à vos ordres toujours sacrés.

M. de Belcour se cacha le visage

dans ses mains & médita long-temps sa réponse. Mon fils, dit-il enfin, promettez de n'aller ni chez la comtesse....

— Impossible ! mon pere. — Ni chez la baronne , ni chez le capitaine. —

A la bonne heure. Ni chez la baronne , ni chez le capitaine ; je vous en donne ma parole , & que je ne porte jamais votre nom , si j'y manque ! Ni chez la baronne , ni chez le capitaine , c'est tout ce que je peux promettre. Mon pere ne me répondit rien , mais à compter de ce moment , je recouvrai ma liberté toute entiere.

Aussitôt après souper , je montai dans ma chambre , & j'appellai Jasmin : donne-moi ton chapeau rond , mon manteau , mon épée. — Bien ! Monsieur. Je vois que , malgré l'avis de M. le baron , vous êtes de mon avis à moi. Vous croyez qu'il faut , le plutôt possible , me débarraffer de ce grand diable qui donne des coups de poing si lourds. Et vous avez raison ! Et M. votre pere diroit comme moi , si comme moi il avoit reçu... — Taisez-vous , Jasmin... je ne

vais pas chez le capitaine , mon ami.
— Monsieur , sans trop de curiosité ? ...
— Je veux moi-même essayer d'aller
parler à la *Fleur*. Ne te couche pas ,
attends-moi. — Comment ! Monsieur ,
vous ne m'emmenez pas ? — Bon ! tu
es un poltron ! écoute : je puis rencon-
trer le *grand diable* & tu aurois peur.
— Dans la compagnie de Monsieur !
oh ! ça non. J'irai chercher dispute à
toute une guinguette dans votre com-
pagnie. Et tenez : il a peut-être un
domestique , le *grand diable* ? Mon-
sieur ! en vérité , je me charge de rosser
le laquais , pendant que vous tuerez le
maître. — Allons ! cette résolution me
charme & me détermine ; je t'em-
mene. . . . Que faites-vous donc ? Jas-
min , est-ce qu'ordinairement vous pre-
nez une canne , lorsque vous venez
avec moi ? — Dame ! c'est que je pense
que si le domestique a aussi une épée ,
par hasard ; je n'en fais pas jouer ,
moi. — Laissez , Jasmin , laissez ce
bâton , ou bien restez. — J'aime encore
mieux vous suivre & n'emporter que
mes bras.

Cette bonne volonté de mon domestique me fut très-heureuse, comme on le va voir. Nous venions de sortir, & pressé que j'étois d'arriver, je marchois à grands pas sans regarder autour de moi. A peine nous entrions dans la rue St. Honoré, lorsqu'une femme arrêta Jasmin, pour lui demander le chemin de la place Vendôme. Aux accens d'une voix chérie, je me retournai : grands dieux ! seroit-ce possible ? oui, c'est elle, c'est la comtesse ! — Quel bonheur ! c'est lui ! J'allois chez toi, Faublas. — Mon Eléonore, j'allois chez toi. — Et tiens ; débarrasse-moi vite, poursuivit-elle en me donnant un petit coffre : c'est mon écriin. Je te l'apportoie & je te venois joindre pour nous en aller tout de suite. — Nous en aller ! où ? — Où tu voudras. — Comment ! où je voudrai ! — Sans doute. En Espagne, en Angleterre, en Italie, à la Chine, au Japon, dans quelque désert ; où tu voudras, te dis-je. — Y penses-tu ? je n'ai rien de prêt pour l'exécution de ce dessein hardi. — Rien de

prêt ! Que faut-il ? — Mon amie , nous ne pouvons nous entretenir ici d'un objet de cette importance ; tu allois chez moi ? viens-y , viens mon Eléonore , & jouissons encore de quelques heures fortunées. — Cependant. . . — Quoi ? cependant ! cela vous fait-il quelque peine , de me donner une heureuse nuit ? — Grand plaisir , au contraire ; mais je crois que tu ferois mieux de m'enlever , sans perdre une minute. — Jasmin , cours chez le Suisse. Demande-lui la clef de la petite porte du jardin & va nous l'ouvrir. Que personne ne nous voie entrer. Tu donneras au Suisse deux louis pour le secret. — Monsieur , je ne suis pas si riche. — Tu les lui promettras de ma part. — Oh ! bon pour lui ! c'est comme s'il les tenoit ! — Jasmin , je t'en promets autant ; mais cours.

Bientôt la porte dérobée nous fut ouverte , & sans avoir été vus , nous arrivâmes à mon appartement. Que je suis contente ! s'écria la comtesse en prenant possession de ma chambre : que

je suis contente ! C'est aujourd'hui que je suis vraiment sa femme. Me voilà chez lui. Comme nous serions bien ici... mais c'est à la cabane que nous serons mieux. . . . Faublas, il faut que vous m'enleviez ; il le faut absolument. Tiens ! que je te raconte les événemens de la journée. Le capitaine est venu dès le matin me faire une affreuse scène. Il s'est hâté d'apprendre à M. de Lignolle que j'étois enceinte , & que Mlle. de Brumont ne pouvoit être qu'un homme déguisé. Il a juré qu'il connoitroit incessamment & qu'il *mettroit à l'ombre* ; je te rapporte ses propres expressions : qu'il mettroit à l'ombre l'insolent qui osoit aimer sa belle-sœur ; ce n'est pas aimer qu'il a dit ; & qui a eu l'audace de porter la main sur lui. — Qu'a dit à cela ton mari ? — Mon mari ! Pourquoi donc l'appeler mon mari ? Vous savez qu'il ne l'est pas. — M. de Lignolle. — Il ne paroissoit point du tout content. — Et toi , qu'as-tu répondu ? — J'ai répondu ! que s'il se pouvoit que Mlle. de Brumont fût un

homme , c'étoit mon heureuse étoile qui l'avoit permis ; & que s'il m'étoit arrivé jamais un ami qui m'eût fait un enfant , mon prétendu mari le méritoit bien. Ma tante a crié que j'avois raison ; elle a pris mon parti , ma tante ! — Je le crois ! — Quand les deux freres ont été partis , la marquise a beaucoup pleuré : elle vouloit absolument me remmener dans sa Franche - Comté. Vois combien tu m'es cher : j'ai constamment rejeté sa proposition. Faublas, j'aime bien mieux que tu m'enleves.... Cependant le vilain homme étoit allé se poster dans un café.... — Je fais. — J'ai cru qu'il ne falloit point envoyer chez toi ; car je ne veux pas que tu te battes avec le capitaine ; je lui pardonne ses insultes ; je les oublie ; j'oublie le monde entier , pourvu que tu m'enleves.... J'allois du moins écrire un mot à Mde. de Fonrose , quand elle m'a fait di.... — Je fais. — Vois-tu ? c'est une méchante femme aussi , la baronne ! Elle nous a servis tant que notre amour , qui n'étoit pour elle

qu'une intrigue un peu plus gaie qu'une autre , a pu lui fournir quelque sujet d'amusement ; à présent qu'il n'y a plus que des dangers à courir , elle nous abandonne. Mais que m'importe encore, puisque tu me restes , & pourvu que tu m'enlèves ? ... Enfin , la nuit est venue. Je me suis hâtée de souper & de renvoyer ma tante dans son appartement. Mes femmes m'ont couchée comme de coutume ; mais dès qu'elles ont eu quitté ma chambre , j'ai vite passé cette petite robe ; & par ton petit escalier , j'ai gagné la cour & la porte cochère.

La *Fleur* , comme si je venois de le charger d'une commission , a demandé qu'on tirât le cordon , jé me suis esquivée , je t'ai rencontré , rien n'empêche plus que tu ne m'enlèves. — Rien ne l'empêche ! mais tout s'y oppose , au contraire ! Il nous faut une voiture , un travestissement , des armes , une permission de poste , un passeport. — Ah ! mon Dieu ! je ne serai point enlevée , cette nuit ! . . . Eh bien ! Faublas , écoute : nous allons tous deux rester

ici jusqu'à la pointe du jour ; alors tu me cacheras dans quelque grenier de cet hôtel ; tu auras toute la journée pour faire les préparatifs nécessaires , & nous partirons enfin vers le milieu de la nuit suivante. — Impossible ! mon amie. — Impossible ! la raison ? — Tu ne consideres pas que vouloir apporter trop de précipitation dans l'exécution d'une entreprise si difficile , c'est s'exposer à la manquer. — Regardez ! moi , je trouve toujours les moyens ! lui , ne voit jamais que les obstacles !... — Tu peux encore , au moins pendant trois mois , cacher & nier ta grossesse. — L'ingrat ne m'enlèvera point qu'il n'y soit obligé ! — Les circonstances ne sont pas tellement pressantes.... — Et pourquoi différer de trois mois le bonheur que nous pouvons tout-à-l'heure obtenir ? — Toi , dont le cœur est si bon , mon Eléonore , voudrois-tu , si la nécessité ne t'en imposoit pas la loi , voudrois-tu d'un bonheur qui feroit le désespoir de la sœur la plus sensible & du meilleur des peres ? — Ah ! malheu-

reuse ! il ne m'enlèvera point ! il ne veut pas m'enlever ! — Mon amie , je te jure que ces considérations toute-puissantes ne m'arrêteront plus quand le moment sera venu de te les sacrifier. Je te jure qu'alors , dussé-je périr moi-même , je n'abandonnerai ni mon enfant , ni sa mere que j'adore. Mais permets que je quitte , le plus tard possible , les objets les plus dignes de partager mon amour avec toi ; permets qu'en les abandonnant pour te suivre , je puisse emporter du moins cette consolante idée , que je n'ai point volontairement causé leur plus grand chagrin.

La comtesse , encore obligée de renoncer à son plus doux espoir , versa des pleurs amers. Sa douleur étoit si vive , que je désespérai d'abord de la calmer. Mais que ne peuvent les caresses d'un amant ! Cette nuit , comme la dernière que l'amour nous avoit donnée , ne dura qu'un instant. Déjà le jour va paroître , me dit Mde. de Lignolle , & je te demande à mon tour comment je vais faire pour rentrer chez moi. La

question étoit embarrassante , il fallut rêver quelques minutes , pour y répondre d'une manière satisfaisante : mon Eléonore , habillons-nous vite. Malgré les prudens avis de Mde. de Fonrose , je vais te conduire jusqu'à sa porte. Je me garderai bien d'entrer avec toi. La baronne croira que tu n'es venue chez elle de si bonne heure , qu'afin de lui parler de moi. Tu te feras en effet une douce violence pour l'entretenir de ton amant , & quoiqu'elle puisse te dire , tu lui tiendras fidelle compagnie , jusqu'à ce que ton cabriolet soit arrivé. — Mon cabriolet ? qui me l'amenera ? — La *Fleur* que j'irai prévenir. — Et si déjà le capitaine est à son poste ? — Dépêchons-nous. Il n'y sera sûrement pas aux premiers rayons de l'aurore. Au reste , s'il y est , j'ai mon épée. Que veux-tu , ma charmante amie ? il n'y a pas d'autre moyen. Mais ! quand & comment te reverrai-je ? ... Eléonore , je ne veux pas qu'ainsi vous vous exposiez encore la nuit , seule ! à pied ! je ne le veux pas ! ...

pas!... Mon amie, n'est-il pas cent fois plus convenable & moins dangereux que ce soit moi qui vous aille trouver? ... Ne puis-je quelquefois, vers minuit, pénétrer jusqu'à toi? — Mde. de Lignolle m'embrassa : oui ! répondit-elle avec un cri de joie. Je puis m'arranger de manière.... viens.... non pas la nuit prochaine ; mes mesures pourroient n'être point prises. . . . Tiens ! afin de ne rien donner au hasard, viens vendredi , entre onze heures & minuit.

Cependant le jour commençoit à poindre. Nous descendîmes sans bruit, nous sortîmes par la petite porte du jardin. Tout se passa mieux que je n'osois l'espérer. Je vis la comtesse entrer chez la baronne, & je courus chez M. de Lignolle éveiller la Fleur, qui dût partir un quart-d'heure après. Je revins chez moi, sans avoir fait de fâcheuse rencontre. A huit heures du matin il m'arriva la lettre que voici.

“ Depuis long-temps, M. le chevalier, je cherchois l'occasion de répa-
Tome VII. K

» rer mes torts envers vous & M. le
 » baron. C'est avec transport que j'ai
 » saisi la première qui s'est présentée,
 » je vous prie de l'assurer à M. votre
 » pere. Je crois au reste que le roi ne
 » pouvoit faire pour le régiment de ***
 » une meilleure acquisition que celle
 » d'un jeune homme tel que vous,
 » puisqu'il est certain que vous avez
 » la physionomie du monde qui pro-
 » met le plus.

» J'ai l'honneur d'être &c. le mar-
 » quis de B***. »

Un instant après M. de Belcour entra dans ma chambre, il tenoit à sa main plusieurs papiers, & je voyois la plus grande joie peinte sur sa figure.

Je le reçois à l'instant de Versailles, s'écria-t-il en m'embrassant; vous avez voulu que ce fût à moi qu'il fût adressé. Vous avez voulu que le premier je vous félicitasse de votre bonheur. Je suis infiniment sensible à cette attention délicate. Oui, c'est cela même, ajouta-t-il en voyant que je m'approchois pour lire. C'est votre brevet de capitaine au

régiment de *** dragons , maintenant en garnison à Nancy ; & ceci , l'ordre de rejoindre au premier de Mai. . . . dans quinze jours. Faublas ! je vous ai plus d'une fois reproché l'inexcusable oisiveté qui rendoit vos talens inutiles , & j'avois résolu de faire enfin moi-même les démarches nécessaires pour vous procurer le seul état qui vous convient : je suis enchanté qu'en me prévenant , vous avez si bien réussi. Votre heureuse étoile vous accorde d'abord ce que mes plus vives sollicitations n'auroient sûrement pas obtenu tout de suite : un grade déjà supérieur & l'espoir d'un avancement certain. Malheureusement j'ai lieu de craindre que vous ne trouviez dans cette faveur de votre fortune , un autre sujet de joie : voici le projet de notre commun voyage renversé ; voici votre séjour dans la capitale prolongé d'une semaine toute entière. Mais s'il est vrai que vous vous en applaudissiez , songez , mon fils , songez du moins que rien ne pourra vous dispenser d'obéir

aux ordres du ministre , & de joindre le régiment sous quinzaine. Alors de mon côté je quitterai Paris , j'irai seul où nous devions aller ensemble... — Quelle bonté , mon pere , & que de reconnoissance ! ... — Je vous promets de chercher Sophie avec autant d'ardeur & d'exactitude que vous l'auriez pu faire. — Et vous la trouverez ! mon pere , vous la trouverez ! — J'ose du moins l'espérer de cet événement-ci. Je ne doute pas que Faublas ne s'empresse de justifier la faveur du prince ; je ne doute pas qu'il ne remplisse avec distinction l'honorable place qui lui est confiée. Il faut croire que dans sa retraite M. Duportail recevra la nouvelle de cet heureux changement qui en annoncera beaucoup d'autres , & qu'alors il ne cachera plus sa fille à l'époux devenu digne d'elle. — Oh ! mon pere , oh ! quel encouragement vous me donnez ! Adélaïde est déjà levée , Faublas ; elle va déjeuner dans mon appartement , j'allois te faire appeler. Je n'ai pas eu l'indiscrétion

de montrer ces papiers à ta sœur. Il est bien juste que ce soit toi qui lui apprenne cette bonne nouvelle ; viens, mon ami, descendons ensemble.

Je recevois les félicitations d'Adélaïde, quand mon domestique vint d'un air effaré, me dire que quelqu'un me demandoit. — Qui ? Jasmin. — Monsieur, c'est lui. — Qui ? lui ! — Le grand diable. — Le grand diable ! répéta M. de Belcour en regardant Jasmin. Qu'est-ce que cette expression !.... Faublas ! de qui veut-il donc parler ? — Mon pere.... je je vais le recevoir. — Pourquoi ce mystère ? mon dieu ! c'est peut-être le capitaine ? tu ne réponds pas ? non, Faublas, restez. Qu'il entre ici.... Jasmin, priez M. le vicomte de vouloir bien passer chez moi.

Dès que mon domestique nous eut quittés, le baron s'écria : voici donc le moment fatal ! O mon ami, souvenez-vous des prières qu'un pere vous a faites & qu'il vous réitere à genoux. Il venoit en effet de s'y jeter. Je me pré-

capitai vers lui pour le relever; il saisit ma main droite, la baïsa, la porta sur son cœur: qu'elle me sauve! s'écria-t-il encore. Qu'elle sauve la moitié de ma vie! Adélaïde accourut épouvantée: tiens, Faublas, dit M. de Belcour en se relevant, embrasse ta sœur & ne l'oublie pas.

Je l'embrassois, lorsque le capitaine entra: j'en vois deux, s'écria-t-il avec un affreux sourire; laquelle est Mlle. de Brumont? En lui montrant ma sœur, je répliquai: capitaine, celle-ci ne vous eut point avant-hier assis sur le balcon de la comtesse. Cependant Adélaïde se penchoit à l'oreille du baron, pour lui dire à mi-voix; qu'il est laid, ce grand Monsieur! il me fait peur! — Laisse-nous, ma fille, lui répondit-il, va faire un tour dans le jardin. Avant d'obéir, elle vint à moi, les yeux pleins de larmes: mon frere! M. le baron ne vous a point enfermé. Oh! je vous en prie, souvenez-vous qu'il ne vous a point enfermé.

Quand ma sœur fut partie, le capi-

taine , qui n'avoit cessé de me regarder avec beaucoup d'insolence , reprit : voilà donc ce chevalier de Faublas dont on parle ! Comment cela peut-il s'être fait un nom dans les armes ? cela paroît n'avoir que le souffle ! quand c'est quelque chose de plus qu'une femmellette , ce n'est encore que la moitié d'un homme ! — Capitaine , asseyez-vous donc ; vous m'examinerez plus à votre aise. — Corbleu ! tu prends le ton de la raillerie , je crois ! Ne me connois-tu pas ? ignores-tu que le vicomte de Lignolle ne souffrit jamais le sot persifflage de tes pareils , ni leurs airs impertinens ? ignores-tu qu'il ne souffrit jamais un regard , un geste équivoques ; que les plus fiers ont devant lui perdu leur audace ; qu'il a sans peine immolé des hommes plus fameux que toi , & qui surtout paroissoient plus redoutables. — Enfin , il a tout dit ! Capitaine , est-ce la coutume des braves comme vous d'essayer d'intimider l'ennemi qu'ils craignent de ne pouvoir pas vaincre ? Je suis bien-aise de vous pré-

venir que cet excellent moyen pourroit ne pas vous être avec moi d'une grande ressource. — Corbleu ! s'écria le vicomte outré de colère. Il se fit pourtant quelque violence , & me prenant la main : Ecoute ! dit-il. Puisqu'il étoit possible qu'il se trouvât sous les cieux un jeune insensé , téméraire au point de déshonorer un frere que j'aime , & d'oser porter la main sur moi , & d'oser m'insulter en face , j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre. Trop souvent , depuis deux ou trois années , on m'étourdissait de ton nom. Sache que pour l'adresse & la force je ne reconnois dans le monde entier qu'un homme comparable à moi ; & celui-là , je pense qu'aucun maître n'ose contester sa supériorité. Je ne permettrai jamais qu'aucune autre réputation s'élève & balance la mienne. Je comptois venir quelques jours à Paris tout exprès pour te le dire....—Remerciez donc le hasard qui , me donnant avec vous des torts apparens , vous épargne l'infamie d'un duel dont le seul motif eut été votre féroce

amo
je
men
de t
moi
dign
au f
que
Affin
tu pa
désié
quoi
m'en
est-ce
désien
je t'en
ce se
bat. —
mens
bien !
font
J'aime
Je tâc
de vou
verron
— M

amour d'une fausse gloire. — Corbleu ! je suis bien impatient de savoir comment tu feras pour soutenir la hardiesse de tes discours. Plus je te regarde, & moins je puis me persuader que tu sois digne de ta renommée. — Allons donc au fait, capitaine ? ce sont les preuves que vous demandez, n'est-ce pas ? — Assurément ! mais dis-moi : voudrois-tu par hasard pouvoir te vanter d'avoir défié le vicomte de Lignolle ? — Pourquoi m'en vanterois-je ? quel honneur m'en pourroit il revenir ? D'ailleurs, est-ce que j'ai jamais fait métier de défier personne ? — C'est que j'ai juré, je t'en avertis ! qu'en toute rencontre ce seroit moi qui proposerois le combat. — Je n'ai fait, moi, d'autres sermens que de ne le refuser jamais. — Eh bien ! choisis les armes. — Toutes me sont égales. — L'épée donc ! l'épée. J'aime à voir mon ennemi de près. — Je tâcherai de ne pas trop m'éloigner de vous, capitaine. — C'est ce que nous verrons, mon petit Monsieur. Le lieu ? — M'est assez indifférent. *La porte*

Maillot, cependant, si vous voulez,
 — *La porte Maillot*, soit. Mais cette
 fois, tu n'y trouveras pas le marquis
 de B ***. — Peut-être. — Le jour &
 l'heure ? — Aujourd'hui & tout de suite.
 — Voilà, s'écria-t-il en me frappant sur
 l'épaule, ce que tu as dit de mieux !
 partons. — Capitaine, vous avez votre
 voiture ? — Non. Je vais toujours à
 pied. — Il faudra pourtant vous détermi-
 ner à prendre une place dans le car-
 rosse du baron. — Pourquoi cela ? —
 Parce que nous irons chercher un de
 vos amis. — Un de mes amis ! corbleu.
 — Oui, de mon côté j'emmene un
 témoin. — Un témoin ! où est-il ? — Le
 voilà. — Ton pere ? — Mon pere. —
 Qu'il vienne si bon lui semble ; mais
 qu'il ne compte pas sur ma pitié. —
 M. le vicomte, répondit le baron avec
 beaucoup de sang-froid, plus je vous
 écoute & plus je demeure persuadé que
 c'est vous qui ne méritez pas la mienne.
 — Capitaine, l'avez-vous entendu ? —
 Eh bien ! me répondit-il. — Eh bien !
 m'écriai-je en prenant à mon tour sa

main que je ferrai fortement ; c'est l'arrêt de ta mort qu'il vient de prononcer ! Partons. — Partons, répéta mon pere, & je vois que nous serons bientôt revenus.

Nous commençâmes par aller chercher M. de St. Léon, collègue du capitaine, autre officier de marine, aussi traitable, aussi poli que son ami l'étoit peu. Cet honnête gentilhomme en comblant mon pere d'égards, en m'accablant de civilités sans nombre, désavouoit assez les invectives, les bravades & les juremens que M. de Lignolle ne cessoit de vomir. Plusieurs fois même il hasarda quelques paroles conciliatrices ; mais on sent que toute médiation devenoit désormais inutile entre le vicomte & moi. Tous deux résolus à périr plutôt que de reculer, nous arrivâmes à *la Porte-Maillot*.

Nous venions de mettre pied à terre, déjà mon adversaire avoit la main sur son épée, déjà la mienne étoit tirée. Tout-à-coup plusieurs cavaliers qui depuis quelques secondes nous suivoient

au grand galop , fondirent sur le capitaine & l'environnerent en criant : de la part du roi ! L'un d'eux lui dit : M. le vicomte de Lignolle , le roi & nosseigneurs les maréchaux de France vous ordonnent de me rendre votre épée ; & je dois , jusqu'à nouvel ordre , vous accompagner partout. Le capitaine devint furieux , cependant il n'osa faire aucune résistance : on ne te donne pas de gardes , à toi ! me cria-t-il en se désarmant ; on compte sur ta sagesse. Tu as au reste des amis très-prudens ; rends grâce à leur extrême vigilance , elle te fera vivre quelques jours de plus , mais seulement quelques jours. Comprends bien ce que je te dis.

Je revins avec mon pere , & comme nous passions devant la porte de Rosambert , alors seulement je me rappelai que ce jour même étoit pour mon heureux ami le jour du lendemain des noces , & que je devois déjeuner avec la nouvelle comtesse. Je quittai le baron ; je me fis annoncer chez M. le comte. Il vint me recevoir dans son fallon.

sal
ci
—
dél
est
Vo
Ou
ce
sem
bler
qui
Je
don
de r
auffi
Mon
gous
com
régim
de p
donc
faire
vous
qu'av
encor
vous
To

salon. Rosambert, j'accours vous féliciter & je me rends à votre invitation. — Pardon, me répondit-il, vous ne déjeûnerez qu'avec moi. La comtesse est fatiguée, elle repose. — J'entends. Vous êtes content de votre nuit ? — Oui... oui, content. — Mon ami, ce rire est forcé ; votre gaieté ne me semble pas naturelle ! Qui peut troubler ? — Un méchant tour. qui me vient de votre marquise. Je le parierois maintenant ! — Quoi donc ? — Je reçois à l'instant l'ordre de rejoindre. — De rejoindre ! & moi aussi. — Comment ? & vous aussi ? — Mon ami, je suis capitaine des dragons. — Capitaine ! Ah ! recevez mon compliment. Embrassons-nous. Votre régiment n'en aura pas de plus jeune, de plus brave & de plus joli. Voilà donc qu'enfin la marquise se décide à faire quelque chose pour vous ! Ne vous l'ai-je pas dit depuis long-temps, qu'avec du mérite on ne s'avançoit encore que par les femmes ! — Je vous admire ! Qui vous dit que c'est

Mde. de B*** ? — J'avoue qu'il seroit plus plaissant que ce fût son mari ! s'écria-t-il.

Je ne répondis rien. Il m'avoit paru convenable de ne pas communiquer à M. de Belcour la lettre du marquis : jugez si j'étois tenté de la montrer à Rosambert ?

D'abord capitaine dans un régiment de cavalerie , continuoit le comte , ce n'est pas mal débiter. Ah ! vous irez loin , c'est Mde. de B*** qui vous porte ! cependant comment se fait-il que la marquise ait eu le courage de se sacrifier elle-même à votre avancement ? le courage de reléguer Faublas dans une garnison ? Votre régiment , où est-il ? Chevalier. — A Nancy. — A Nancy ? ... attendez donc... me tromperois-je ? ... non , non. Ah ! je ne m'étonne plus. — Quoi donc ? — Le quoi donc est excellent ! Vous ignorez peut-être ce que je veux dire ? — Je ne m'en doute même pas , en vérité ! — Faublas , voilà de ces mystères mal-adroits , qui nuisent plus qu'ils ne servent. Com-

ment voulez-vous que je ne sache pas cela ? — Eh quoi ; cela ? — Mais ! que Mde. de B*** possède , tout près de la capitale de la Lorraine , une fort belle terre qu'il y a long-temps qu'elle n'a vue. — Ah ! ah ! — Elle y compte sans doute aller passer toute la belle saison ; & tant qu'il vous plaira , vous obtiendrez de votre colonel des petits congés de vingt-quatre heures. Ainsi la marquise , au comble de ses vœux , vous aura tout à son aise , & ne craindra plus la concurrence de personne. Elle a vraiment trouvé le meilleur moyen d'empêcher en même temps que vous ne puissiez chercher Sophie & secourir Mde. de Lignolle. — M'empêcher de secourir mon Eléonore ! — Affurément , car c'est tout-à-l'heure que vous avez ordre de rejoindre ? — Seulement au premier de Mai. — Eh bien , dans quinze jours ! — A cela je gagne une semaine toute entière , puisqu'il est vrai que mon père devoit m'emmener samedi prochain. — Le grand bénéfice ! eh ! quel changement

une semaine peut-elle apporter ?

— Que fais-je ? il arrive tant de choses en moins de temps ! Faublas , voilà ce qui s'appelle s'étourdir sur sa situation. — Taisez-vous , mon ami , taisez-vous ! ne m'ôtez pas l'illusion qui me soutient ! — M^{de}. de Lignolle , quand vous l'aurez abandonnée huit jours plus tard , sera-t-elle donc moins malheureuse , Rosambert ! Rosambert ! est-ce quand je touche au fond de l'abyme , qu'il faut me le montrer ?

— Sera-t-elle moins exposée à la vengeance de ses ennemis ? — Cruel ! —

Aux brutales fureurs du capitaine ?

— Il est venu ce matin. Nous étions sur le point de nous battre , lorsqu'un garde de la Connétablie nous est tout-à-coup arrivé. — Un garde ! pour lui ? vous n'en avez pas , vous ? — Non. —

Je le crois ! cela vous auroit gêné dans vos courses : il ne vous auroit plus été possible d'aller *incognito* visiter la marquise. — La marquise ! à vous entendre , Rosambert , on croiroit que rien dans le monde entier ne se

fait que par elle. — Mon ami, c'est que le lion, qui pendant quelques semaines sembloit profondément endormi, vient de se réveiller. C'est que je vois Mde. de B*** maintenant tout remuer autour d'elle : il y a huit jours, de mauvais bruits sur Mlle. de Brumont commencent à courir. . . — Mon dieu ! — A pen-près dans le même temps une lettre fatale est adressée au capitaine. . . Est-il possible ! — Hier, j'apprends de bonne part la rupture de M. de Belcour & de la baronne ; aujourd'hui le brevet vous arrive ; & moi par contre-coup je suis obligé de partir, & je n'ai pas comme vous quinze jours de grâce ! il faut que je sois au régiment le 21 de ce mois, il faut que je vous fasse mes adieux après demain vendredi ! Mais en cela quel est son but ? car elle ne fait rien sans dessein, l'artificieuse personne. . . S'il ne m'est pas permis de tout deviner, je conçois du moins que, prête à frapper les grands coups, mais sachant notre reconciliation, & ne pouvant se dissimuler que

l'homme du monde qui la connoît le mieux doit être le plus disposé à vous servir contre elle de sa bourse, de ses conseils & même de son bras s'il le falloit absolument; la marquise croit devoir le plutôt possible écarter celui de ses ennemis qu'elle regarde comme le plus dangereux, parce qu'il est de vos amis le meilleur. Au reste, elle est femme dans toute la force du terme, votre Mde. de B***! Après avoir battu les gens, elle leur garde rancune; &, poursuivit-il en promenant sa main sur son front, tout récemment... tout récemment... avant la venue de cet ordre militaire qui m'exile.... j'ai cru m'apercevoir que le coup de pistolet, dont elle a bien voulu me gratifier, ne l'empêcheroit pas de me faire de temps-en-temps quelques petites malices d'un autre genre. — Comment? — Oui. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis hier au soir; eh bien, je parierois qu'hier au soir la marquise se sera très-sincèrement reconciliée avec Mde. de *** cette comtesse éternel-

lement officieuse ! ... Qui a tant pressé mon heureux mariage. — D'honneur , mon ami ! je ne comprends rien à ce que vous me dites. — Tant mieux j'aime assez , quand je suis fort indiscret , à rester du moins fort obscur. Vous vous en allez ? mon ami. Je ne fais pas d'effort pour vous retenir ; car , je l'avoue , j'ai besoin d'être seul un moment. — Vous avez du chagrin ? — Un peu. — Cet ordre de partir ? — Cela & autre chose. — Que je ne puis savoir ? — Ou qui ne vaut pas la peine d'être su. — Mais encore ? — Bon ! une bagatelle ! rien moins que rien. Cependant on me l'a dit cent fois , & je ne l'ai jamais voulu croire : il est difficile que la plus belle humeur n'en soit pas un moment altérée Que voulez-vous ? c'est un petit nuage qu'il faut laisser passer. Rosambert , vous parlez comme un oracle , je reviendrai quand vous serez intelligible. Adieu. — Adieu , Faublas. — Au moins vous voudrez bien présenter mes devoirs à la nouvelle mariée , & l'affurer de

mes regrets. — Oui oui ce soir vous la verrez je vous l'amènerai ce soir. — Etourdi ! je m'en allois , sans vous avoir même demandé son nom. — De Mésanges , répondit-il. — De Mésanges , m'écriai-je ! — Eh bien , qu'y a-t-il qui vous étonne ? — Rien. — Il vous a frappé , ce nom ? — Frappé ? ... c'est que j'ai connu dans ma province un frere de cette Demoiselle. — Elle n'en a pas. — C'étoit donc un de ses cousins. Adieu , mon ami. — Non , non , chevalier ! écoutez donc : quand vous l'avez connu ce cousin , avez-vous aussi connu la cousine , par hasard ? — Point du tout. Pourquoi ? — Ah pour... pour rien. Tenez , Faublas , ayez de l'indulgence , je suis aujourd'hui d'une bêtise amère.

Je me hâtai de sortir , pour que Rosambert ne vit pas sur mon visage trop de gaieté succéder à trop d'étonnement.

Mon pere m'attendoit avec impatience. Comme j'entrois chez lui , je l'entendis qui disoit à ma chere Adelaïde : eh ! malheureuse enfant ! si cela

étoit , me verrois-tu si tranquille ? accourez donc , me cria-t-il dès qu'il m'eut apperçu , votre sœur se désole. Elle prétend qu'il vous est arrivé quelque malheur & que je le lui cache. —

Où ! mon frere , s'écria-t-elle , je serois morte , si vous n'étiez pas revenu. Mais quand est-ce donc que vous ne vous battrez plus qu'à cause de Sophie ? —

A propos , interrompit le baron , je n'ai jamais songé à vous faire cette question que lorsque vous n'étiez pas là.

Qu'est devenue , je vous prie , la lettre de M. Duportail ? — Mon pere , je l'avois gardée , je l'ai perdue à Montargis , le soir que je m'y suis trouvé mal. C'est sans doute Mde. de Lignolle qui l'a trouvée ; mais je n'ai pas osé lui en parler. Ce qui m'étonne , c'est qu'elle ne m'en ait jamais rien dit.

Le soir du même jour Rosambert nous amena sa femme. D'un bout de l'appartement à l'autre , Mde. la comtesse reconnoissant ma sœur , qu'elle n'avoit pourtant jamais vue , s'arrêta toute surprise. Avancez donc , lui dit

son mari ? Qui vous retient à cette porte ? Dame ! lui répondit-elle en regardant toujours ma sœur , c'est qu'il me semble que la voilà. — Qui ? — Ah dame ! une Demoiselle que je croyois ma bonne amie. — Vous connoissez Mademoiselle ?

Pendant ce court dialogue , je me demandois ce que j'avois à faire , pour empêcher la jeune femme de se trahir tout-à-fait. M'éloigner un instant , c'étoit livrer ma sœur aux dangereuses questions , aux reproches embarrassans de la comtesse , à qui d'ailleurs je donneroïis bientôt un nouveau sujet d'étonnement , puisque je ne pourrois me dispenser de reparoitre bientôt au salon. Je devois donc tout au contraire me hâter de me faire remarquer de Mde. de Rosambert , afin de lui rappeler ainsi les éclaircissemens nécessaires , les prudens avis que , la veille du mariage , Mde. d'Armincourt avoit très-probablement donnés à l'innocente Mlle. de Mésanges. Ce fut le parti que je pris. Je me jetai devant elle & la saluai respectueusement.

La comtesse fit alors un cri, laissa tomber ses bras, perdit toute contenance, & prête à se trouver mal, fut obligée de s'appuyer contre la porte. Cependant elle ne cessoit de promener ses regards, tantôt sur ma sœur & tantôt sur moi : je voyois bien qu'elle étoit encore embarrassée de savoir qui de nous deux étoit sa bonne amie. Voilà, dit Rosambert, une véritable reconnoissance ! fort singulière, tout-à-fait théâtrale ! mais il me semble que dans cette scène, d'ailleurs très-amusante, ce n'est pas moi qui joue le beau rôle. De l'autre côté, mon pere murmuroit tout bas : encore des qui-proquos ! encore une aventure galante ! je le parierois. — Vous connoissez donc Mademoiselle ? reprit le comte, en montrant ma sœur à sa femme. Celle-ci mal-à-propos s'avisant de vouloir être fine, répondit : ah ! mon dieu ! non. D'abord, moi, je ne connois pas du tout Mlle. de Brumont. — De Brumont ! répéta Rosambert : maudit soit donc l'infernal génie qui vous fait devin.

ner son nom ! ainsi , continua-t-il en se frappant le front ; plus de doute ! aucune espece de doute ; je suis déjà ce qui s'appelle un mari , un vrai mari ! . . . je le suis , je l'étois même avant les noces. Le comment ? je l'apprendrai peut-être quelque jour . . . — Mon pere se pencha à l'oreille du comte , pour lui recommander de la modération ; songez que ma fille est là , lui dit-il. — Vous avez raison , Monsieur ; & je suis , je l'avoue , inexcusable , moi , inexcusable de faire tant de bruit pour une bagatelle. Mais vraiment , de quelque maniere qu'on y puisse être préparé , on ne reçoit pas le coup sans crier un peu . . . j'ai du courage , je ne vous demande qu'un instant pour me remettre. Tout-à-l'heure vous me verrez parfaitement tranquille . . . Néanmoins , convenez que ce jeune homme peut se vanter d'avoir la plus maligne étoile . . . assez bonne pour lui , mais si fatale à tout ce qui l'approche ! il semble qu'il soit écrit la haut que pas un de ses amis , pas un ne l'échap-

pera! ... il ne put s'empêcher d'interroger encore la pauvre petite femme ; Madame , vous n'avez vu Mademoiselle nulle part ? — Nulle part. Oh mon dieu non. Pas même chez ma cousine de Lignolle. — Ah !..... quelle fureur aussi de questionner quand... quand on est sûr... Fort bien , Mde. la comtesse , fort-bien ! c'est assez , le chevalier lui-même me dira le reste.

A ces mots , le comte parut prendre son parti. Chacun s'étant assis , la conversation roula sur des objets indifférens. Cependant la nouvelle mariée , qui parloit peu , me regardoit beaucoup, Elle me regardoit d'un air qui sembloit annoncer , que si elle étoit encore un peu mécontente & étonnée de la manière dont j'avois entretenu ses erreurs en profitant de son ignorance , elle ne se sentoit pourtant pas disposée à garder éternellement avec moi sa surprise & son ressentiment. Rosambert pendant ce temps-là se faisoit une extrême violence , pour diffimuler les inquiétudes que lui donnoit l'attention soutenue

dont il voyoit sa femme m'honorer ;
 & comme enfin la comtesse se mit à
 rire , il lui demanda pourquoi ? —
 Dame ! je ris , parce qu'il rit , lui. —
 Lui ! lui ! Madame , & pourquoi rit-
 il , lui ? — Dame ! il rit peut-être de
 ce que... ah ! mais , c'est que je ne
 peux pas vous dire... dame ! je ne
 fais pas de quoi il rit. En vain le comte
 voulut retenir un signe d'impatience ,
 en vain il essaya d'étouffer un profond
 soupir ; & puisque Rosambert mettoit
 de l'amour-propre à ne pas laisser voir
 les petits chagrins que sa mésaventure
 lui causoit , je crois qu'il étoit temps
 qu'il s'en allât. Adieu , me dit-il , &
 sans rancune. Demain , dans la soirée ,
 vous trouvera-t-on chez vous ? — Oui ,
 mon ami , — Vous pouvez compter sur
 ma visite. — Y viendrai-je avec vous ,
 lui demanda sa femme ? Quelle ques-
 tion me faites-vous là ? répondit-il
 d'un air assez détaché , ce sera comme
 vous voudrez. Je vous observe néan-
 moins que les jeunes femmes ne vont
 pas ainsi chez les garçons , tous les
 jours , sur-tout.

Cependant la comtesse alloit descendre, je lui présentai la main. — Ah ! dame, je ne demande pas mieux ! dit-elle en serrant la mienne. Mais c'est que pourtant je vous en veux beaucoup ! Vous m'avez bien attrapée, au moins ! — Chut, chut, s'écria Rosambert : Madame, ces choses-là ne se disent pas quand il y a du monde, surtout quand le mari est là.

Tous deux ils partirent. Le lendemain, à six heures du soir, le comte vint chez moi ; mais il n'amenoit pas la comtesse. Au reste, il entra dans ma chambre en poussant de grands éclats de rire : tout cela est fort plaisant, s'écrioit-il ; infiniment plaisant ! — Quoi ? — Ce que la comtesse m'a raconté. — Vous avez vu Mde. de Lignolle ? — Eh ! non. Ma femme. Elle m'a tout conté, vous dis-je ; & devant elle, j'ai gardé mon air sérieux, à cause des bienséances. Maintenant que je suis chez vous, permettez-moi de ne me plus gêner ; permettez-moi de rire. Vous êtes né pour les comiques aven-

tures. — Rosambert, si vous voulez que je vous réponde, expliquez-vous. — Ah! cette fois, je suis clair; mais si vous m'y forcez, je le serai davantage. — Comme il vous plaira. — Oui? Eh bien! écoutez: ma femme m'a dit qu'avant de devenir ma femme, elle avoit été votre femme... — Cela n'est pas vrai! — Comment! c'est vous qui niez le fait! c'est vous!... — Je l'interrompis vivement: M. le comte, un mot, je vous prie. Avant de me continuer vos insidieuses confidences, entendez-moi bien: toutes vos questions, sur une matière aussi délicate, seroient, de quelque manière que vous pussiez les risquer, seroient, dis-je, absolument inutiles: si le fait est faux, je ne suis pas assez cruellement fat pour en accuser votre femme; s'il est vrai, je ne suis pas assez sottement indiscret pour l'avouer à son mari. — Mais on ne vous prie ni d'avouer, ni de défavouer; on demande seulement que vous écoutiez. Mde. de Rosambert m'a raconté que vous aviez eu le bonheur

de coucher avec la Douairiere d'Armin-
 cour ; que cette nuit-là , vous aviez
 quitté le lit de la marquise pour venir
 causer dans celui de Mlle. de Mésan-
 ges , qui bientôt avoit cessé d'être
 Demoiselle , mais sans le savoir , puis-
 qu'après vous être comporté avec elle
 comme un très-galant homme , vous
 l'aviez pourtant laissée persuadée que
 vous étiez une fille. Chevalier , con-
 venez donc que si la jeune personne
 m'a fait une histoire , elle en fait faire
 de jolies ; & souffrez que j'en rie. —
 Rosambert , loin de m'y opposer , j'en
 vais rire avec vous. — J'ai pourtant ,
 reprit-il d'un air un peu plus grave ,
 une question à vous faire.... avec les
 ménagemens convenables. Supposons...
 c'est une supposition ; vous comprenez
 bien ? ... Supposons que l'aventure vous
 fût arrivée , en auriez-vous fait la con-
 fidence à Mde. de B*** ? — Jamais.
 — C'est ce que je pense. Qui pourroit
 donc le lui avoir dit ? car mon mariage ,
 il n'en faut plus douter , est un bien-
 fait de la marquise ; & comme je vous

le conçois hier matin , parce que les découvertes de la nuit précédente me l'avoient déjà fait pressentir , c'étoit uniquement pour Mde. de B*** qu'elle agissoit , cette obligeante comtesse de *** qui me paroissoit toute dévouée. Au moment même où , tout-à-fait dupe de leur stratagème , je dotois d'un ample douaire (1) la virginité de Mlle. de Mésanges , à qui certainement il ne falloit rien pour cela , les deux puissances belligérantes annonçoient publiquement que leur rupture avoit été simulée , & que c'étoit M. de Rosambert qui payoit les frais de la guerre. Au reste , je suis obligé de le reconnoître ; la marquise est vraiment noble dans ses vengeances ; quand elle m'a presqu'estropié de ce coup de pistolet , elle pouvoit en recevoir un. Maintenant qu'elle me fait donner pour fille

(1) Les plus savans jurisconsultes définissent le douaire : *Pretium deflorata virginitatis*. Je veux qu'il y ait aussi de l'érudition dans cet ouvrage , pur qu'on y trouve un peu de tout.

une Demoiselle passablement femme, au moins elle a soin de dorer la pillule; elle y joint, pour me consoler, vingt mille écus de rente. Chevalier, quand vous verrez ma généreuse ennemie, remerciez-la de ma part, je vous en prie. Dites-lui que d'abord je n'ai pas été totalement insensible au petit malheur de me voir par un sot hymen rangé dans la foule; mais rendez-moi justice: ajoutez que ma foiblesse n'a duré qu'un moment; qu'à présent je prends fort bien la chose. Surtout, ne manquez pas d'assurer la marquise que malgré ma propre infortune, je me sens disposé plus que jamais à me moquer des époux malheureux. . . . Faublas, venez-vous avec moi? — Où cela? Je vous vois superbe! comment! l'épée! l'habit de cérémonie! Faites-vous déjà des visites de nocces? — Non, des visites d'adieu, puisqu'il faut que jé parte demain. — Et vous demandez que je vous accompagne? — Je soupe au faubourg St. Honoré; nous mettrons pied à terre aux *Champs-Elisées*; nous ferons

quelques tours de promenade ; nous causerons. — J'y consens , pourvu que ce soit seulement de Mde. de Lignolle.

— Très-volontiers. Me voici désormais un mari comme cent mille autres ; mais n'importe , je suis toujours du parti des jeunes gens contre les époux. . . . Faublas , voilà que j'y songe : n'allez pas vous mettre en tête que je vous emmène avec moi , pour vous empêcher de courir où l'amour pourroit vous appeler ? — Comment ? — Oui. Si vous aviez quelque conquête toute récente , un rendez-vous chez une jeune femme , déjà fatiguée de son nouvel époux ?... ne vous gênez pas ! — Rosambert , si vous pensiez réellement que cela fût possible , en parleriez-vous d'un ton si dégagé ? — D'honneur , je le crois ! L'adversité vient d'éprouver mes forces : je me sens capable de tout.

Ainsi je crois qu'il ne reste à l'infortunée comtesse d'autre ressource que de se retirer dans sa famille & de plaider en séparation , si M. de Lignolle la tourmente, Quand Rosambert me

parloit de la sorte , il faisoit presque nuit , & nous nous trouvions aux *Champs-Elysées* , à-peu-près en face de la maison de M. de *Beaujon*. M. de B*** sortoit de la maison voisine. Dès qu'il me vit , il vint à moi ; il retourna sur ses pas dès qu'il vit Rosambert. Celui-ci me dit : il nous évite ? allons à lui. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de passer un moment agréable. Ce fut en vain que je m'efforçai de retenir Rosambert : son malheureux sort l'entraînoit.

M. le marquis, vous nous fuyez ? — Il est vrai qu'au moins je ne vous cherche pas , lui répondit-il d'un ton fort sec. — En effet beaucoup de gens m'ont assuré que vous me gardiez de vifs ressentimens. Je vous avoue que je suis très-curieux & très-impatient de savoir les raisons ? ... — Croyez-vous que je me gênerai pour vous les dire ? ... Bon jour , M. le chevalier , continua-t-il en me donnant la main. Hier vous avez dû recevoir de Versailles ? ... — Oui , son brevet , interrompit

Rosambert. Il l'a reçu. — Je l'ai reçu, M. le marquis, & je suis bien sensible à cette preuve de votre... — Le comte à mon tour m'interrompt : Faublas ! c'est Monsieur qui l'a demandé pour vous ? — Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il là qui doit vous faire rire ? — Quoi, Monsieur ! Mde. la marquise de son côté ne l'auroit pas un peu sollicité ? — Pourquoi non ? la marquise est une excellente femme, disposée à rendre service à tout le monde, à tout le monde, vous excepté ! — J'en demanderai toujours la raison. — La raison ? ... M. le comte, quand on se croit aimable au point de ne pas rencontrer de femme qui résiste, & qu'on en rencontre une sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari... — Pardon. J'en connois tant comme celles-là, que je ne fais de laquelle vous me parlez ? — De la mienne, Monsieur. — De la vôtre ! ... de la vôtre, oui. — Quand on la rencontre, on échoue.... — On échoue ? sans doute. — Alors il faut prendre patience. — Vous en parlez fort à votre aise,

vous, Monsieur qui n'échouez jamais.
 — Point de mauvaises plaisanteries,
 M. le comte. Je n'ignore pas que vous
 avez été plus heureux que moi près
 d'une Demoiselle — D'une Demoi-
 selle ? ah ! oui, près de Mlle. Dupor-
 tail. — Duportail ! ou point Dupor-
 tail ! vous avez beau ricaner ! au moins
 pour me venger, moi, je n'ai pas fait
 de bassesse. — Ah ! ménagez-moi. Au
 reste, expliquez-vous ? Qu'appellez-vous
 une bassesse ? — Ce que vous avez fait
 à ma femme, Monsieur. — Eh bien,
 Monsieur ! qu'est-ce que j'ai fait à votre
 femme ? voyons si vous le savez. —
 Si je le fais ! le lendemain du jour que
 Mlle. de Faublas avoit couché dans le
 lit de la marquise.... — Mlle. de Fau-
 blas ! êtes-vous sûr ?

Je m'approchai de Rosambert, &
 lui dis tout bas : mon ami, prenez
 garde que votre gaieté devient exces-
 sive, & du moins, j'ose vous en sup-
 plier, ne compromettez pas Mde. de
 B ***. Le marquis cependant conti-
 nuoit. Le lendemain pour vous ven-

ger, vous avez amené chez ma femme le frere sous les habits de la sœur. — Voyez comme je suis malin, s'écria le comte en éclatant de rire : de quelle espièglerie je me suis avisé contre Mde. la marquise ! voilà pourtant de mes tours ! voilà. . . . — Je crois, interrompit avec beaucoup de véhémence M. de B*** qui s'animoit visiblement, je crois qu'il ose encore se moquer de moi ! M. le comte, non content de cette première perfidie, . . . — Vraiment ! quand je m'en mêle. . . — Vous avez encore eu la méchanceté noire. . . — Diantre ! ceci devient sérieux ! — Oh ! très-sérieux. Et rira bien qui rira le dernier, M. de Rosambert ; car je n'aime pas les airs perfidieux, je vous en préviens ! — ni moi les airs menaçans, M. le marquis ! mais voyons... voyons d'abord *la méchanceté noire* ? — Oui ! la méchanceté noire de prendre occasion de la présence du jeune homme déguisé, pour faire à ma femme, devant moi, la scène la plus impertinente & la plus affreuse. — Oh ! je le reconnois

reconnois maintenant : je suis un un malheureux ! ... un vrai démon ! un roué ! — Riez, riez Monsieur ! mais puisque vous avez exigé cette explication , & qu'au lieu d'avouer vos torts , vous comblez la mesure , apprenez ce que je pense de votre conduite envers la marquise : je la crois indigne d'un homme d'honneur , & tout-à-l'heure , ajouta-t-il en portant la main sur son épée , tout-à-l'heure vous allez m'en faire raison. — Vraiment ! voici le plus drôle ! & quoique beaucoup de gens pussent s'en étonner , je vous avoue que je m'y attendois ,

Eh Messieurs ! m'écriai-je : que voulez-vous faire ? je ne puis souffrir ce combat , M. le marquis ; je ne le puis ! & vous , Rosambert , vous qui détestez les querelles , est-il possible que dans vos gaietés.....

Toujours ! crioit M. de B*** ; toujours j'ai vu dans sa physionomie qu'il étoit un mauvais plaisant — Mauvais ? vous me piquez ! — Mais je n'aurois pas cru qu'il fût un si méchant

homme ! — A la bonne heure ! voilà qui est plus noble ! — Il faut que je lui donne une bonne leçon qui le corrige... — Il est fâché tout-à-fait ! tout-à-fait fâché ! je ne vous reconnois plus , M. le marquis ! j'avois , moi , toujours vu sur votre figure.... excepté pourtant certaine matinée où vous vouliez , à la *Porte-Maillot* , tuer le chevalier & le baron ! & le comte ! & tout le monde ! excepté ce matin-là , j'avois toujours vu sur votre figure que vous étiez le plus doux , le meilleur des hommes.

A ces mots prononcés du ton le plus moqueur , M. de B *** transporté de colere mit l'épée à la main. Averti par je ne fais quel pressentiment funeste , je ne pus me défendre de quelque émotion à la vue de ce fer ennemi , de ce fer vengeur qui devoit dans un instant se rougir du sang de Rosambert , & bientôt , bientôt après d'un sang plus précieux.

Je me jettai sur Rosambert : M. le marquis , de grâce , calmez-vous ! M.

le comte, vous ne vous battrez pas ! Je ne souffrirai pas que vous vous battiez ! Laissez donc, Faublas, me répondit celui-ci ; je suis assez fâché d'y être obligé, mais c'étoit la chose inévitable. Au moins ce ne sera pas un duel... une rencontre seulement, une rencontre. Et j'aurai su de Monsieur une infinité de choses très-plaisantes. — Si tu ne te mets promptement en garde, cria M. de B ***, tout-à-fait hors de lui-même, je dis partout que tu es un lâche, & en attendant, je te coupe la figure. — Je te coupe la figure. Je te coupe la figure ? répéta Rosambert. Il se mit à rire : ce seroit dommage ! on ne verroit plus dans mes traits les méchans tours que je me permets de jouer à cette femme... *sage, vertueuse, pleine d'amour pour son mari* ; n'est-il pas vrai, M. le marquis ?

Alors, pour se dégager de mes bras, Rosambert, toujours en riant, fit très-lestement quelques pas en arriere ; & du même temps, il revint sur M. de B *** l'épée à la main.

Ils se battirent vigoureusement ; ils se battirent pendant quelques minutes. Ah ! que de malheurs m'eût épargnés la défaite du marquis ! Ce fut le comte qui succomba : le ciel est donc juste ! s'écria M. de B ***. Périront ainsi tous ceux qui m'outragent ! tous ceux qui portent une physionomie trompeuse ! Je vais, le plutôt possible, ajouta-t-il, envoyer ici les secours nécessaires ; restez auprès de lui. . . . Voyez pourtant ce que c'est qu'une figure ! comme la sienne est déjà changée !

Il s'éloigna. Le comte, étendu par terre, se fit signe de se baïsser pour l'entendre. Et me dit d'une voix très-foible : mon ami, je suis grièvement blessé ; je ne crois pas que cette fois j'en revienne. Faublas, assurez au moins Mde. de B *** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle. . . . cruels ! plus que vous ne pensez. . . . Faublas, il est trop vrai que. . . . Rosambert ne put achever, il perdit connoissance.

Je tâchois , avec plusieurs personnes attirées par le bruit du combat , je tâchois d'arrêter le sang de mon malheureux ami , quand les chirurgiens arriverent. On se hâta de le transporter chez lui. Quel spectacle pour sa jeune femme ! La plaie fut examinée ; nous n'obtînmes des chirurgiens que cette réponse inquiétante : on ne peut rien dire que le troisieme appareil ne soit levé.

Je rentrai chez moi , l'imagination remplie de funestes images : mon pere , il est mourant ! — Qui ? — M. de Rosambert. Le marquis vient de lui donner un affreux coup d'épée. — Le marquis ! répondit le baron : puisse-t-il au moins n'en plus donner à personne ! ... Cet événement est triste.... & fatal ; fatal ! Il va ramener sur vous l'attention générale. O mon frere ! me dit Adélaïde en adoucissant par de tendres caresses sa réflexion cruellement juste : mon frere , je ne fais pas précisément quelle conduite vous tenez ; mais je vois depuis quelque temps qu'il ne vous arrive que des malheurs.

Qu'elle fut longue pour moi, la nuit qui vint succéder à cette fâcheuse soirée ! quels songes terribles troublèrent mon pénible assoupissement ! Aussitôt que je fermois les yeux, je ne voyois plus que des objets d'horreur. Des épées suspendues sur ma tête ! mes habits teints de sang ! le ciel en feu ! je ne fais quel fleuve débordé ; roulant avec mille débris un cadavre ! Partout, la mort autour de moi ! je m'éveillois, le cœur serré, le visage couvert de sueur. Et pour écarter de si épouvantables images, je tâchois de porter toutes mes pensées sur le jour fortuné qui m'alloit luire, sur ce vendredi si impatientement attendu, qui devoit m'offrir quelques doux momens dans la société du vicomte de Florville, & les plus vifs plaisirs dans les bras de mon Eléonore. Mais envain je m'efforçois de guérir une imagination frappée des plus finistres pressentimens ; elle repoussoit toute idée consolante : mon âme étoit profondément triste. Hélas ! il vint en effet trop tôt, ce vendredi qui sembloit ne

me promettre que du bonheur ! il vint en effet trop tôt, cet affreux jour, suivi d'un jour plus affreux !

Dès le matin, j'allai chez M. le comte, il avoit fort mal passé la nuit ; j'y retournai l'après-dînée, on venoit de lever le premier appareil, & l'on n'osoit point encore assurer que la blessure ne seroit pas mortelle.

A sept heures du soir, je quittai Rosambert pour courir à la rue du Bac. Je n'y vis point le vicomte de Florville ; ce fut Mde. de B *** que j'y trouvai, Mde. de B *** comme aux jours de Longchamps, dans tout l'éclat de sa parure : qu'elle étoit belle !

Emporté par le premier transport de mon admiration, j'allai tomber à ses genoux ; & la marquise paroissant m'y contempler avec moins d'orgueil que de plaisir, avec une plus douce ivresse que celle dont le seul amour-propre est la cause, la marquise ne se pressa pas de me relever.

Ma belle maman, n'est-ce pas bien imprudent à vous d'être venue dans

ce costume si remarquable ? — Valoit-il mieux ne pas venir , répondit-elle ? j'arrive de Versailles dans mon wiski ; le seul Després m'a ramenée ; il faisoit nuit d'ailleurs , & je ne suis pas entrée par la rue du Bac. — Il y a donc une porte dérobée ? — Oui , mon ami.

Ma belle maman , permettez-moi de vous assurer de toute ma reconnoissance ; les papiers que vous m'aviez promis... — Ont-ils produit l'effet que nous en attendions ? ... — Oui , mon père ne songe plus à voyager avec moi ; cependant une chose encore m'inquiète, je vous l'avoue : c'est d'être obligé de quitter Paris si vite. Ne seroit-il pas possible de différer quelques jours ? — Au contraire , s'écria-t-elle : je crains bien que vous ne receviez incessamment l'ordre de partir encore plutôt. Il court un bruit de guerre , la plupart des officiers ont déjà rejoint ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'avois obtenu pour vous ce retard d'une quinzaine. — Mon dieu ! comment ferai-je donc pour ? — Elle m'in-

terrompit vivement : vous ne me parlez pas du malheureux événement de la soirée d'hier ? — Maman, vous semble-t-il en effet malheureux ? — Pouvez-vous me le demander ? Etoit-ce de la main de M. de B *** que Rosambert devoit mourir ? j'aurai donc impunément souffert l'outrage de ses calomnies & la flétrissure de ses embrassements ! il ne m'aura donc pas été permis de lui arracher devant vous, avec le tardif remord de son dernier crime, l'aveu de toutes ses impostures ! la fortune encore une fois a trahi mon courage & mes espérances. — N'accusez pas la fortune. Votre courage fut récompensé par le succès du combat de Compiègne ; & dans la rencontre d'hier toutes vos espérances ont été remplies. — Remplies ! — Apprenez ce que m'a dit le comte prêt à s'évanouir : *Fau- blas, assurez au moins Mde. de B *** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincère repentir de mes cruels procédés pour elle . . . cruels ! plus que vous ne pensez... il est trop vrai que...*

— Que? — Ma belle maman, M. le comte n'a pas eu la force d'achever. — Il n'a pas eu la force d'achever; vous cependant, Faublas, comment avez-vous interprété cette involontaire réticence? — Le sens ne m'en paroît pas équivoque. — Eh bien? — J'ai compris qu'il vouloit m'avouer que jamais il n'avoit possédé.... votre personne.... votre personne avec votre amour, j'entends. — Avouer! s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les siennes: vous croyez donc que c'est hier qu'il vous a dit la vérité? — Je vous assure, maman, qu'il me seroit cruel de n'en être pas persuadé. — Elle porta ma main sur son cœur: vous le croyez! Faublas! mon ami! sentez, sentez ces battemens.... voilà depuis six mois le seul moment de joie qui m'ait été donné.... Laissez, mon cher ami, laissez couler mes larmes. Depuis si long-temps celles que je verse ont tant d'amertume! Je trouve à celles-ci tant de douceurs! Laissez, laissez couler mes larmes! elles me sou-

lagent d'un fardeau qui commençoit à m'accabler.... Ah ! pourtant, Faublas, quelle félicité plus grande, si j'avois pu moi-même dans le sang de mon ennemi laver mes injures, mériter ainsi d'obtenir à tes propres yeux ma réhabilitation complète! Que dis-je, ajouta-t-elle en posant sur mes lèvres ses lèvres brûlantes : qu'importe ma vengeance ? Ne suis-je pas désormais pleinement justifiée ? Ne me dois-tu pas toute ton estime, & même une tendresse égale.... Enivré de ses caresses, je lui prodiguois les miennes : Eh bien soit, s'écria-t-elle en s'y livrant toute entière ! qu'enfin l'amour, l'invincible amour l'emporte ! depuis deux mois j'oppose toute la résistance dont une mortelle est capable. Il m'a vingt fois arraché mon secret ! qu'il triomphe aussi de mes résolutions ! qu'il me rende avec l'amant idolâtré quelques momens d'un suprême bonheur ! fallut-il les acheter encore de plusieurs siècles de tourmens ! dussé-je entendre un ingrat, jusques dans mes bras, appeler Sophie

& regretter Mde. de Lignolle ! dussé-je enfin quelque jour payer de ma vie !...

Elle n'en dit pas davantage , je venois de la porter sur un lit de délices où nos ames se confondoient. Quelle imprévue catastrophe alloit nous tirer de notre ravissante extase , pour faire succéder aux gémissemens de l'amour les cris de la rage & de la douleur !

La porte de la chambre où nous étions ayant été brusquement ouverte ; maintenant le croyez-vous , dit Mde. de Fontrose à M. de B *** ?

Celui-ci ne pouvant plus douter de son malheur , devint furieux. Il se précipita l'épée à la main sur un homme sans armes , & qui d'ailleurs surpris dans le plus grand désordre , étoit absolument hors de défense. La marquise trop prompte , ma généreuse amante , se jetta devant le glaive menaçant ; le marquis frappa,... Grands Dieux ! Mde. de B *** cependant résista d'abord à la violence du coup ; & dans l'instant même ayant tiré de sa poche deux pistolets chargés , elle étendit la baronne
à

à ses pieds; elle dit à son mari : vous venez d'attenter à ma vie, je suis maîtresse de la vôtre : je ne prétends pas venger ma mort, qui sans doute est prochaine; mais ajouta-t-elle en s'appuyant sur moi : je vous déclare que je suis contre tous déterminée à le sauver.

Quoique je fisse de grands efforts pour la retenir, elle tomba sur ses genoux, s'appuya sur sa main droite, & me présenta le pistolet qu'elle tenoit encore de la gauche : tenez Faublas!... & vous, M. de B***, si vous faites un pas vers lui, qu'il vous... arrête. A peine avoit-elle dit, qu'elle se renversa dans mes bras, où elle perdit connoissance.

Le marquis ne songeoit plus à menacer ma vie; déjà sa fatale épée lui étoit échappée des mains. Malheureux ! s'écrioit-il avec tous les signes du plus grand désespoir : qu'ai-je fait ? où fuir ? où me dérober à moi-même ?... Ne l'abandonnez pas, vous autres; pro-

diguez - lui tous vos secours.... Mon dieu ! comment sortir d'ici ?

Il étoit si troublé, qu'il eut en effet beaucoup de peine à trouver la porte.

Cependant Mde. de Fonrose, dont la machoire inférieure étoit toute fracturée, pouffoit d'horribles cris. Il accourut une foule de gens que je ne connoissois pas, que je voyois à peine. Plusieurs chirurgiens arriverent. La baronne fut aussitôt reportée chez elle ; mais pour l'infortunée marquise, on n'osa pas risquer le transport. Nous la primes à quatre. Nous la portâmes mourante sur ce même lit où quelques minutes auparavant... O Dieux, dieux vengeurs ! si c'est une justice, elle est bien cruelle !

La profonde blessure étoit au sein gauche, près du cœur. Mde. de B*** ne passeroit peut-être pas la nuit. On lui mit le premier appareil ; alors elle revint de son long évanouissement. — Faublas ! dit-elle. Où est Faublas ? — Me voilà. Me voilà désespéré. Madame,

s'écria le premier chirurgien , ne parlez pas. — Dussé-je tout-à-l'heure mourir , répliqua-t-elle , il faut que je lui parle ; & d'une voix éteinte , elle balbutia ces mots entrecoupés : mon ami , vous reviendrez ; vous ne laisserez pas des gens indifférens me fermer les yeux ; vous recevrez mes derniers aveux & mon dernier soupir. Mais quittez-moi pour quelques minutes , courez ; la lettre de cachet va sans doute arriver de Versailles ; courez , sauvez l'infortunée comtesse , s'il en est temps encore.

Aussitôt je m'élance ; je ne marche pas , je vole dans les rues. Mon Eléonore , ils l'enfermeroient ! Il faudra d'abord qu'ils m'arrachent la vie ! mais si déjà l'ordre barbare est exécuté ? s'il est exécuté , c'en est fait ! Plus de ressource , plus d'espoir. La comtesse , également impatiente & sensible , ne pourra pas , seulement huit jours , supporter l'esclavage & l'absence : la mere & l'enfant périront ! ... & moi , mal-

heureux ! je ferois donc obligé de leur survivre ? moi ! qui pourroit m'empêcher de les suivre au tombeau ?

Plein de ces idées si tristes, j'arrive à l'hôtel de Mde. de Lignolle. Sans m'arrêter devant la loge du Suisse, je crie : la Fleur ! en un instant je passe, je traverse la cour, je me précipite sur l'escalier dérobé, je frappe à la petite porte de Mlle. de Brumont. On accourt, on ouvre : quel bonheur ! c'est la comtesse ! un cri de joie m'échappe, elle y répond par un cri de joie : déjà, mon ami ! — Mon Eléonore, je tremblois qu'il ne fût trop tard. Viens. — Où cela ? — Viens avec moi. — Comment ! — Viens vite. Ta liberté est menacée. — Ma liberté ! Je ne verrois plus mon amant ! — Que cherches-tu ? — Mes diamans. — Ils sont chez moi ; tu ne les a pas remportés. — Ma tante. — Où est-elle ? — Dans le salon. — Cours lui dire adieu. ... mais non. Mde. d'Armincours voudroit t'emmener avec elle ; c'est avec moi qu'il faut venir. D'ailleurs, les frayeurs de la marquise pour-

roient nous découvrir ; il vaut mieux qu'elle ignore pendant quelque temps ce que tu seras devenue. Mais, viens vite. Hâtons-nous. Il n'y a pas un moment à perdre.

Nous descendons sans bruit. Favorisée par la nuit, la comtesse se glisse jusqu'auprès de la porte cochère. Alors, ayant pris la précaution d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, je frappe aux carreaux du Suisse : c'est moi qui viens de parler à la Fleur ; tirez le cordon. Le domestique, préoccupé de sa partie de cartes, obéit machinalement. Mde. de Lignolle est dans la rue, je m'élance après elle. Mon Eléonore saisit mon bras & presse sa marche autant qu'il est possible. Nous n'osons dire un mot ; tout ce qui passe autour de nous cause nos mortelles inquiétudes ; ainsi tourmentés de mille craintes, mais encore soutenus par le plus doux espoir, nous gagnons la place Vendôme.

Ce fut par la porte du jardin que nous

entrâmes à l'hôtel ; & comme nous nous jettâmes aussitôt dans le petit escalier , personne ne put nous appercevoir excepté Jasmin.

Mon domestique apporta des bougies : bon dieu ! dit Mde. de Lignolle , j'ai du sang sur les mains ! . . . Faublas , les vôtres en sont pleines. Je ne pus retenir un cri d'horreur , & tout-à-coup fondant en larmes ; ce sang , c'est le sang d'une amante ! Dans quels momens tu viens unir tes destinées aux miennes ! Eléonore , ma chere Eléonore , veille sur toi ! prends garde ! je suis environné des vengeances du ciel. La mort , autour de moi , frappe ou menace les objets les plus chers à mon cœur. Veille sur toi ! ce sang , c'est celui d'une amante !

Quels discours , Faublas , & quel désespoir ! vous me glacez d'effroi. — Mon amie , ce sang , c'est celui d'une amante. La marquise. . . . — S'est poignardée ! — Non. Son mari. . . — Ah ! le cruel ! — Mourante , elle a rassem-

semblé ses forces pour m'avertir du danger auquel tu restois exposée... — Que je la remercie! — Et pour me supplier de revenir bientôt recevoir son dernier soupir. — Pauvre femme!... Il y faut courir, mon ami; tiens, j'y vais avec toi. — Impossible! tant de gens qui te menacent! tant de monde auprès d'elle! — Eh bien donc, vas seul, vas consoler ses derniers momens. mais ne restez pas long-temps chez elle.... Faublas, tu lui diras que ma haine est éteinte... Que je suis profondément affligée de son infortune... Que je voudrois pouvoir... — Oui, mon Eléonore, je lui dirai que tu as un excellent cœur. — Mais revenez bien vite, ne me laissez pas ici. — Bien vite, le plutôt possible. Jasmin, comme il se pourroit que mon pere voulût monter chez moi, faites passer Mde. de Lignolle au fond de l'appartement, dans le boudoir.... Que M. de Belcour ne la découvre pas; que personne ne puisse l'entrevoir..... Jasmin, je vous confie Mde. la comtesse, je vous

la recommande , vous me répondez d'elle , & songez qu'il y va de ma vie.

Il n'y a qu'un pas de la place Vendôme à la rue du Bac ; aussi je ne mis qu'un moment à retourner près de la marquise.

Un homme & plusieurs femmes environnoient son lit. Que tout le monde se retire ! dit-elle en me voyant entrer. Le médecin lui représenta qu'elle ne devoit pas parler. Un dernier entretien avec lui , répondit-elle , vous me gouvernerez ensuite comme il vous plaira. Qu'on nous laisse seuls ! Il voulut répliquer : un ordre absolu lui ferma la bouche.

Elle est sauvée ? mon ami. — Elle est chez moi. — Ne l'y gardez pas longtemps. Au reste , Després , chargé de mes instructions secrètes , vient de partir pour Versailles : tant qu'un souffle de vie me restera , ne craignez plus rien pour la comtesse.

Mde. de B*** garda quelque temps

un morne silence , puis elle fixa sur moi ses regards pleins de larmes ; & m'ayant fait signe d'apporter ma main dans la sienne : eh bien , Faublas , me dit-elle : n'admirez-vous pas ma triste destinée ? Autrefois , à ce village d'Hollrifs , vous m'avez vue sur un lit d'opprobre ; aujourd'hui , vous me voyez au lit de la mort ; & le plus cruel revers , aujourd'hui comme autrefois , a renversé tous mes projets à l'instant marqué pour leur exécution. Maintenant aussi comme alors , je veux vous dévoiler toute mon amie ; & quand vous m'aurez entendue , quand vous me connoîtrez toute entiere , quand surtout vous aurez comparé mes passagers plaisirs & mes tourmens durables , mes premieres foiblesses & mes derniers combats , mes bonnes résolutions & mes desseins condamnables ; enfin , mes terreurs & leur châtiment , quand vous aurez tout comparé , Faublas ! vous oserez , je n'en doute pas , affirmer que votre amante ayant vécu toujours plus malheureuse que coupable , est morte

encore moins digne de blâme que de pitié.

Pourquoi rappellerois-je ici le bonheur des premiers temps de notre liaison ? Il est vrai qu'alors ton amante eut quelques beaux jours ; mais qu'ils furent promptement empoisonnés par de vives alarmes , promptement suivis de votre inconstance & de mon désastre complet. Ah ! qui voudroit du même prix payer les mêmes jouissances ? qui ? moi ! Faublas ; moi qui , prête à périr , me sens encore brûlée du feu dont je fus consumée sans cesse. Mais dans le monde entier , je serois apparemment la seule. Va , je n'ai point oublié ton amour naissant pour Sophie , l'époque fatale de son enlèvement , le jour plus funeste où je vis mon amant avec ma rivale aux pieds des autels , & les horreurs de cette nuit où , par le plus lâche des attentats , ton perfide ami combla mon avilissement & commença mes véritables infortunes. Faublas , je te le jure à mon heure suprême & j'en atteste le Dieu qui m'attend :

Rosambert a mérité la mort. Rosambert, avant de me flétrir à tes propres yeux, m'avoit indignement calomniée. Il est vrai que séduite par quelques-unes de ses qualités brillantes, je lui donnois plus d'attention qu'à tout autre, une préférence marquée sans doute. Il avoit pu concevoir de grandes espérances; j'ai lieu de croire que l'événement ne les eût jamais justifiées. Je n'entends pas ici, Faublas, te parler de mes principes, de ma pudeur, de ma sagesse, de toutes les vertus auxquelles on a prudemment condamné mon sexe : je n'en ai seulement pas avec toi conservé l'apparence ! Que te dirai-je ? mon ami ! Placée par le hasard dans un rang élevé, j'avois encore reçu de la nature un esprit inquiet, une ame ardente ; j'étois née peut-être pour les crimes de l'ambition : je te vis, tu m'entraînas, je me plongeai dans tous les égaremens de l'amour.

Oui, ce fut par un crime que Rosambert à Luxembourg, renversa mes

desseins. Mes desseins, je le fais, pouvoient paroître coupables ; mais au moins n'étoient-ils pas de ceux dont se fût avisée une amante sans générosité, sans courage, une vulgaire amante modérément éprise d'un homme ordinaire. Rosambert les renversa tous. Il me sembla que désormais je ne pouvois remettre en vos bras, une femme tombée dans le mépris d'elle-même ; & dès lors présument trop de mes forces, ou plutôt ignorant encore l'irrésistible empire d'une passion, croyant maîtriser les grands intérêts du cœur, comme je gouvernois de petits intérêts de cour, je jurai, vous l'entendîtes ; je jurai de ne plus vivre que pour ma vengeance & votre avancement.

D'abord il fallut vous tirer d'une prison d'état où vous n'eussiez pas languir pendant quatre mois, si mes ennemis rassemblés, n'eussent de mille manières contrarié mes démarches. Enfin M. de ***, porté par mes efforts à la

place éminente qu'il occupe aujourd'hui, M. de *** fut cependant assez ingrat pour mettre à votre délivrance une condition qui faillit la rendre impossible. Jugez si le sacrifice demandé me sembloit pénible ? il s'agissoit de vous rendre au monde, & je balançai plusieurs jours. Mon ami, je vous le répète, je ne prétends vous vanter ici ni ma vertu, ni la vertu des femmes : parmi tant d'autres preuves de mon attachement sans bornes, regarde ce honteux dévouement comme la plus grande.

Tu devins libre, j'osai te revoir, je l'osai ! ce fut ma première faute, elle prépara mes derniers égaremens & ma fin tragique.

Quatre mois d'absence m'avoient apparemment guérie d'un amour fatal ? au moins je m'en flattois, quand je vous appellai chez Mde. Montdesir ; au moins dans notre première entrevue je me sentis bien moins qu'autrefois émue de ta présence : je te parlai de Justine,

sans dépit ; de la comtesse , sans beaucoup d'aigreur ; de Sophie , sans trouble , sans colere , sans aucun mouvement jaloux. Je t'annonçai , dans la sincérité de mon cœur , de louables résolutions que je croyois devoir être immuables. Enfin , je te quittai , m'applaudissant de n'avoir plus que de l'amitié pour toi..... Insensée , comme je m'abusois ! le feu mal éteint couvoit sous la cendre , une étincelle alloit s'échapper qui recommenceroit l'incendie.

Souvenez-vous , souvenez-vous du jour que , prête à partir pour Compiègne , je vous fis mes adieux. Jusqu'alors , en préparant le châtiment de Rosambert , je n'avois éprouvé que le desir de la vengeance ; vous me fîtes connoître la crainte de la mort. Cette idée soudaine , qu'il étoit possible que bientôt nous fussions à jamais séparés , me glaça d'épouvante. Tout-à-coup il me parut moins désirable d'accomplir ma vengeance contre un ennemi ; mais aussi je me sentis plus impatiente d'obtenir

ma réhabilitation aux yeux de mon
 amant. Cependant les terreurs nouvel-
 les qui venoient de m'étonner , les irré-
 solutions momentanées qu'elles avoient
 produites , mes agitations encore vio-
 lentes , le trouble de mon cœur , tout
 me dit assez qu'en attaquant les jours
 de Rosambert , je devois surtout songer
 à défendre les miens ; que maintenant
 il s'agissoit moins de triompher que de
 ne pas mourir ; qu'avant tout il falloit
 m'efforcer de vivre , de vivre afin de
 t'adorer !

Comment aurois-je pu m'aveugler
 encore sur mes véritables dispositions ,
 puisque même à Compiègne , dans le
 moment d'ivresse qui suivit ma victoire ,
 mon secret m'échappa devant la com-
 tesse & devant vous. Ce fut pourtant
 sans y réfléchir , ce fut par un instinct
 de jalousie renaissante que , vous voyant
 sur le point de rejoindre ma plus dan-
 gereuse rivale , je vous conseillai de
 rentrer dans Paris avec Mde. de Li-
 gnolle. Alors , sans me rendre un compte
 fidelle de mes sentimens , je démêlai

seulement, à travers une foule d'idées contraires, que je m'étois étrangement trompée moi-même, quand je vous avois promis de vous rendre Sophie, & de vous voir tranquillement lui prodiguer vos tendresses. Je reconnus qu'une femme, pour avoir donné le courageux exemple d'une entière abnégation de soi-même, ne devoit pas se flatter d'atteindre à l'effort plus héroïque d'un absolu dévouement. Je reconnus que telle amante, capable de renoncer à son propre bonheur, pouvoit cependant n'avoir pas assez de force pour souffrir le bonheur d'une autre. Je le reconnus, je m'en indignai, j'en frémis ! mais enfin, sans oser d'ailleurs former pour l'avenir aucun projet déterminé, je m'arrêtai du moins à celui de retarder présentement une réunion dont la seule idée faisoit mon secret désespoir.

Aussitôt Després fut envoyé de Compiègne à Fromonville, pour avertir M. Duportail de votre prochaine arrivée, & pour multiplier les obstacles autour

de vous, si la comtesse vous permettoit d'aller à la poursuite de votre épouse.... Faublas ! je vous vois pâlir & trembler ? O toi que j'ai trop aimé, ne vas pas me haïr ! ô toi, l'auteur de mes égaremens, ne leur refuse pas quelque indulgence ! trop heureuse, crois-moi, trop heureuse la femme sensible à qui le favorable amour n'ordonna que des démarches peu condamnables, qui n'eut jamais besoin de trahir un ingrat, ni de persécuter des rivales ; hélas ! & qu'un premier pas vers l'abyme n'entraîna point dans ses plus grandes profondeurs !

Si tu pouvois te faire une idée de ce que j'ai souffert à cette auberge de Montargis, à ce château du Gâtinois surtout, à ce fatal château de la comtesse ! Inconcevable jeune homme, comment donc pouvez-vous allier tant d'inconstance & tant de sensibilité ; tant de douceur & tant de barbarie ! Votre Sophie ne vous étoit pas moins chère, & vous adoriez Mde. de Lignolle ! Qui déjà, j'en fus témoins ! déjà vous l'ado-

riez! L'ingrat! & dans le délire de la fièvre, il prononçoit aussi souvent que le mien, le nom de son Eléonore. Le cruel! & dans ses momens de raison, il me faisoit, à moi, la confidence de tout l'amour dont il brûloit pour elle! ainsi, ainsi, ce n'étoit point assez de trembler pour les jours de mon amant, de le trouver dans une maison détestée, de voir une autre femme lui donner les soins qu'avec tant de plaisir je lui eusse seule prodigués; je devois encore, de la bouche même d'un infidelle! Mais écartons ces souvenirs terribles. Qui m'eût dit pourtant, qui m'eût dit qu'alors je ne mourrois pas de douleur, parce que j'étois réservée à beaucoup d'autres épreuves non moins insupportables, parce qu'il falloit que toutes les horreurs de ma destinée s'accomplissent.

Faublas, mon porte-feuille est là. Cherchez-y cet écrit funeste qui précipita mes plus fatales résolutions. Reprenez la lettre de votre beau-père, reprenez-la. Je la fais toute entière, &

n'en ai plus besoin. Quelle lettre ! Grands dieux ! comme j'y suis traitée ! que de crimes on osoit me supposer , dont l'idée ne m'étoit seulement pas venue ! quel avenir on m'annonçoit ! quel épouvantable avenir que je n'avois pas encore mérité ! Le profond sentiment d'une injustice irrite un esprit fier , & trop souvent le porte aux extrémités les plus inexcusables. J'en fis malheureusement l'expérience : *Mlle. de Pontis partageant un amant bannal & le mépris public avec la marquise de B*** !* Va , Duportail , tu la connois bien peu cette marquise de B*** que ta fureur accuse ! Elle ne fut jamais passionnée , ni généreuse à demi. Ce n'étoit point pour partager Faublas , qu'elle courut le chercher à Luxembourg ! Ce n'étoit point pour le disputer à Sophie , qu'ensuite elle lui permit de l'aller rejoindre ! Ta haine cependant est la récompense des sacrifices qu'elle a déjà faits , & pour prix des pénibles combats qu'elle livre encore chaque jour , tu lui promets avec le

mépris public d'inévitables malheurs. Va ! je le savois que ta fille & toi vous me détestiez ; que les hommes condamnoient sévèrement sur les apparences , & ne revenoient pas de leurs jugemens ; que la fortune inflexible comme eux ne révoquoit point ses arrêts , & qu'un grand revers étoit trop souvent le gage d'un revers plus grand. Je le savois. Mais toi-même assures que vos communes persécutions ne finiront point. Eh bien , ne pouvant m'en prémunir , je les justifierai ! Dupportail , je suis lasse de ne m'imposer que des privations sans dédommagement , je suis lasse de m'immoler pour des ingrats. Puisque je ne dois plus rien espérer , puisqu'il ne me reste plus rien à perdre , je veux du moins retirer quelque fruit de mon déshonneur qui fait ta joie : je veux que l'amour revienne abréger ma vie dont tu demandes la fin. Tu verras ce que la marquise environnée d'ennemis peut encore entreprendre ! Tu verras si je suis femme à partager un amant !

Ainsi, Faublas, ainsi dans mon désespoir je jurai que Sophie ne vous feroit point rendue, & que Mde. de Lignolle aussi connoîtroit à son tour les tourmens que depuis trop long-temps j'endurois.

Obligée de vous laisser rentrer à Paris, je devois le plutôt possible vous en éloigner, de peur qu'un hazard fatal à mes nouveaux desseins ne vous fît découvrir que votre beau-pere étoit encore revenu chercher un asyle dans la capitale.... — Quoi ! ma Sophie ? — De grâce ! s'écria Mde. de B. *** : ne m'interrompez pas. L'ardente fièvre qui me soutient peut tout-à-coup s'éteindre, & je n'aurois plus la force de vous parler. Ne m'interrompez pas, tâchez sur-tout, tâchez de dissimuler votre cruelle joie : prenez pitié de l'état où je suis !

Ecoutez, reprit-elle : M. Duportail fuyoit de Fromonville avec votre épouse & deux étrangères que je ne connois point. Després chargea l'un des

miens de rester à *Pui-la-Lande*, afin de s'arranger de manière que vous n'y trouvassiez pas de chevaux; Després ne cessa pas de poursuivre votre beau-pere. Celui-ci, laissant à quelque distance de Montargis les deux inconnues continuer la même route, mit pied à terre avec sa fille, & s'étant jetté dans un chemin de traverse, il vint reprendre la poste à Dormans, & le chemin de Paris par Meaux. Ce fut à Bondy qu'on perdit ses traces. Votre beau-pere est certainement dans la capitale; mais je ne fais comment il a trouvé l'impénétrable retraite où, depuis plus d'un mois, il échappe à toutes mes recherches.

Cependant il ne falloit qu'un hasard imprévu pour vous découvrir ce que je cherchois inutilement; je devois donc me hâter de vous donner un état qui vous forçât de quitter Paris & de vivre dans une province éloignée, où je me flattois de vous rendre bientôt votre exil agréable: je vous fis capitaine au régiment de ***.

Mde. de Fonrose , malheureusement placée entre la comtesse & le baron , pouvoit doublement contrarier mes desseins : il ne me fut pas mal aisé de commencer sa rupture avec Mde. de Lignolle & de déterminer M. de Belcour à quitter son indigne maîtresse.

Je nourrissois toujours de justes projets de vengeance contre mon plus cruel persécuteur. Je ne désespérois pas de l'obliger , sous quelques jours , à me combattre encore ; & si , comme la première fois , je ne portois qu'un coup mal assuré , si Rosambert échappoit à la mort , au moins je pourrois peut-être lui arracher l'aveu de ses impostures , recouvrer ainsi toute votre estime , & reprendre à mes propres yeux quelque valeur. Cependant , comme votre ami ne pardonneroit sûrement pas à Mde. de B *** les excès dont il s'étoit rendu coupable envers elle , il me parut d'abord indispensable d'éloigner de vous ce conseiller perfide , & d'essayer de mettre fin aux plaisanteries dont il ne cessoit

d'outrager l'hymen en général & quelques époux en particulier ; je lui fis donner Mlle. de Mésanges & l'ordre de rejoindre son régiment.

Une ennemie infiniment redoutable me restoit encore ; c'étoit cette Mde. de Lignolle , que j'aurois beaucoup aimée si vous ne me l'aviez pas donnée pour rivale. La Fleur qui m'étoit vendu , le traître la Fleur me faisoit tous les jours des rapports dont mon inquiétude s'augmentoît sans cesse. Il devenoit pressant d'élever entre la comtesse & vous des obstacles à jamais insurmontables : je fis venir le capitaine : il se hâta de solliciter à Versailles une lettre-de-cachet qu'on tenoit toute prête : Mde. de Lignolle alloit être arrêtée.

Faublas , pourquoi cette agitation si vive ? pourquoi cette pâleur soudaine ? Vous m'accusez d'avoir été cruelle envers votre Eléonore ? Attendez , mon ami ; si vous me jugez précipitamment , vous me jugerez avec trop de rigueur.

Demain,

Demain, le capitaine recevoit l'ordre de retourner à Brest & de s'y rembarquer. La comtesse perdoit sa liberté pendant quelques jours seulement. On devoit bientôt lui donner pour prison la terre que sa tante posséde en Franche-Comté. Rien, je vous le proteste, n'eut été négligé pour défendre cette malheureuse enfant du ressentiment de ses deux familles. Mais après l'éclat de sa détention, vous n'auriez jamais pu la revoir, & je m'étois réservé d'ailleurs plusieurs moyens de vous en empêcher.

Enfin, vous partiez pour Nancy; c'étoit dans ses environs que nous allions nous rencontrer; c'étoit sous l'heureux ciel de la Lorraine que je devois retrouver mon amant & mes beaux jours. Que de vains projets! Ah! malheureuse! Quand j'espérois te consacrer ma vie, la mort m'attendoit. L'épée fatale du marquis, après m'avoir enlevé ma victime, est venue jusques dans tes bras frapper la sienne. C'en

est donc fait ! je vois ma tombe entr'ouverte , il y faut descendre à vingt-six ans !

Voilà pourtant où m'aura conduite une passion trop tard combattue ! Puisse du moins mon exemple avertir la foule des infortunées , menacées d'un destin pareil ! Puisse-t-il , dans le grand nombre , en sauver quelques-unes ! Qu'on leur apprenne à toutes mes premières foiblesses & mes premiers revers , mon inutile résistance , mes coupables desseins & ma fin déplorable. Qu'elles sachent que l'amour ne me donna pas un instant de félicité , qui n'eut été précédé des plus vives inquiétudes , accompagné des plus grands dangers , suivi des plus irréparables malheurs. Qu'elles le sachent , & que remplies d'un effroi salutaire , elles s'arrêtent , s'il est possible , sur le penchant du précipice où j'aurai péri.

Et pour qu'elles puissent concevoir le suprême pouvoir de cet amour qui m'entraîna , toi , Faublas , que j'aurai

peut-être étonné jusque dans mes derniers momens ; toi , mon amant toujours idolâtré , dis-leur que ma réputation , mes richesses , mon rang , ma beauté , perdus sans retour , ne me coûterent pas un regret ; mais que notre éternelle séparation fit mon désespoir. Dis-leur néanmoins , que prête à te quitter , je me suis estimée trop heureuse d'avoir pu sauver , aux dépens de mes jours , tes jours plus chers ; trop heureuse d'avoir pu , du moins encore une fois , t'appartenir , & dans un dernier embrassement , calmer un peu l'ardeur du feu dont j'étois consumée , de ce feu dévorant qui ne devoit s'éteindre qu'avec....

Elle n'acheva point , elle tomba dans une extrême foiblesse.

Le médecin accourut à mes premiers cris ; il me supplia de me retirer si je ne voulois pas , me répéta-t-il plusieurs fois , hâter l'instant fatal.

A mon retour , Mde. de Lignolle

s'écria : vous avez été bien long-temps ? Est-elle morte ? — Non , mon amie. — Non ? tant pis. — Comment ! — Sans doute ! je n'y ai pas songé d'abord ! Son mari l'a tuée , parce qu'il vous a surpris me faisant avec elle une infidélité.

J'eus beaucoup de peine à rassurer la comtesse. Enfin la pitié qu'elle devoit aux infortunes de Mde. de B *** entra dans son cœur ; & la situation critique où elle se trouvoit elle-même , sollicitant toute son attention , nous songeâmes aux moyens de prévenir les malheurs qui nous menaçoient. Une heureuse nuit nous fut encore permise , pendant laquelle mon Eléonore , en ne cessant de me prouver sa tendresse , ne cessa de m'entretenir de son enlèvement qui devenoit indispensable. Nous convînmes que dans la journée prochaine je ferois tous les préparatifs nécessaires , & que la nuit suivante verroit notre fuite. Toujours pleine de confiance , Mde. de Lignolle se croyoit déjà loin de sa patrie , & moi ,

le cœur navré d'un profond chagrin, l'esprit encore agité de mes irrésolutions secrètes, je n'envisageois qu'en tremblant le douteux avenir, je n'osois porter mes regards sur le présent trop certain. O! Mde. de B***, je vous voyois sans cesse au lit de la mort! O mon pere! O ma sœur! O ma Sophie! je faisois d'inutiles efforts pour écarter votre souvenir qui m'obsédoit!

L'aurore enfin parut. Un affreux spectacle, un sinistre augure devoient commencer le plus malheureux de mes jours : quand j'entrai chez la marquise elle avoit les yeux égarés, & d'une voix très-breve, elle disoit : oui, voilà mon tombeau. Mais cet autre, à qui le destinez-vous? Où est Faublas, s'écria-t-elle plusieurs fois en me regardant. Où est Faublas? Courez, avertissez-le que mes ennemis veulent l'assassiner.... que le marquis & le capitaine.... le capitaine!.... Il approche! il traîne.... Ah pauvre petite! Viens donc, Faublas! vite! Que fais-

tu ? Qui t'arrête ? Viens donc la secourir ! . . . Il n'est plus temps , c'en est fait ! . . . Dieux ! grands Dieux ! C'étoit pour elle qu'ils creuseroient cette tombe à côté de la mienne :

Mde. de B *** violemment agitée avoit trouvé la force de se mettre sur son séant , & comme on accouroit pour l'obliger à prendre une autre situation , elle retomba. Je l'entendis encore murmurer quelques discours sans suite , qui redoublèrent mon épouvante & ma douleur. Une fièvre terrible , me dit le médecin ! Un délire continuel ! c'est ainsi qu'elle a passé toute la nuit ! Monsieur , je ne dois pas vous flatter ; il est impossible qu'elle résiste longtemps.

Je m'en allai chez Rosambert : il commençoit à donner quelques espérances , cependant on n'osoit encore répondre de rien , & je ne pus obtenir la permission de lui parler.

Il est donc vrai que tout me manque à la fois , qu'aucun appui ne m'est

laissé dans un moment où j'aurois besoin du secours de tout le monde ! Il est donc vrai que je vais abandonner mon pere , & quitter peut-être pour jamais les lieux où je fais maintenant que Sophie respire. Il le faut , si je ne veux perdre ensemble mon Eléonore & mon enfant. Il le faut ! malheureux !

Je courus tout Paris pour me procurer la foule des choses nécessaires à l'enlèvement de Mde. de Lignolle , & je ne fais quel pressentiment douloureux m'avertissoit qu'elle alloit faire un trop long voyage. En préparant tout pour notre commun départ, il me sembloit que j'étois tourmenté d'un rêve pénible qui devoit bientôt finir ; mais une voix secrète me crioit que le réveil seroit affreux.

Quand je revins à l'hôtel , je trouvai que Mde. d'Armincour m'attendoit chez mon pere : elle me demanda ce que j'avois fait de sa niece. Eléonore & moi nous avions prévu la visite &

les questions de la marquise, nous étions convenus de la réponse que j'aurois à lui faire : votre niece, Madame, est partie, sous la conduite d'un ami dont je connois le courage & la fidélité. C'est en Suisse qu'elle est allée chercher un asyle ; elle a préféré ce pays, parce qu'il n'est pas très-éloigné de votre Franche-Comté. — Elle est sauvée, s'écria la marquise en m'embrassant ! Ah ! que je vous dois de reconnoissance ! Elle est partie pour la Suisse ? J'y cours après elle. ... ma chere niece ! comment avez-vous fait pour l'arracher à ses ennemis ? Personne ne vous a vu paroître à l'hôtel ! personne ne l'en a vu sortir ! & pourtant il n'y avoit pas un quart-d'heure que je lui avois parlé chez elle, quand ils sont venus pour l'arrêter. Elle est sauvée ! Mais, quoi ! mille dangers la menacent encore ! En supposant qu'elle puisse échapper à ses persécuteurs, que va-t-elle devenir loin de sa patrie, loin de ses parens, & faut-il le dire : loin de

celui qu'elle aime avec idolâtrie. Ah ! jeune homme , jeune homme , vous avez plongé mon enfant dans un abyme de malheurs.

A ces mots, Mde. d'Armincour partit en pleurant.

Je me hâtai d'aller au quatrième étage joindre Mde. de Lignolle , qui devoit toute la journée rester cachée dans la petite chambre de mon domestique : ma chere Eléonore , j'ai tout préparé ; rien ne paroît plus devoir empêcher notre fuite : tiens-toi prête à minuit précis. — Tiens-toi prête ! répéta-t-elle. En tout temps & par-tout, mais aujourd'hui sur-tout & dans cette chambre , qu'ai-je à faire autre chose que de t'attendre avec une impatience dont tu n'as pas d'idée. Tiens-toi prête ! Faublas , pourquoi donc me parlez-vous , sans songer à ce que vous dites ? Pourquoi cet air toujours préoccupé ? Pourquoi ce visage si triste , lorsque l'heureux moment approche qui doit nous réunir pour ne nous

plus séparer, lorsqu'il est certain que désormais nous pourrons vivre & mourir ensemble ? — Mon amie, Mde. d'Armincour vient de venir. . . . — Je le fais, je l'ai vue de cette fenêtre. — Mde. d'Armincour part tout-à-l'heure pour la Suisse ; elle croit n'y arriver qu'après sa niece ; elle y sera quelques heures avant nous. Ta tante y sera ! mon pere & ma sœur n'y seront point ! — Laisse une lettre pour M. de Belcour. — Sans doute ! j'y pensois : une lettre. . . . Mais qu'est-ce qu'une lettre ? Mon Eléonore, il m'attend, le baron. Je ne puis me dispenser de paroître à table, J'en sortirai le plutôt possible, & je remonterai pour essayer de dîner avec toi. — Oui. Vas, Faublas, & reviens vite. Tant que je te vois je suis tranquille : je meurs d'inquiétude dès que tu n'es plus là. Elle m'embrassa, je descendis.

M. de Belcour me vit refuser toute espece de nourriture ; il m'entendit ne lui répondre que par monosyllabes ; il retira mouillée de pleurs la main qu'il

venoit de me présenter : tu n'as pas quitté ton pere & ta sœur pour suivre ta maltresse, me dit-il enfin, ton pere & ta sœur t'en récompenseront. Ils te prodigueront dans ton infortune les consolations les plus tendres, & tes peines ainsi partagées ne t'accableront point. Mon fils, c'est de vous que j'ai su qu'avant-hier M. de Rosambert étoit tombé sous les coups de M. de B***; mais c'est la voix publique qui vient de m'apprendre que depuis, dans une autre rencontre, le marquis avoit exercé sur un ennemi plus cher, une plus terrible vengeance. Mon fils, tôt ou tard, tous les objets de nos affections illégitimes doivent périr ou nous échapper malheureusement; mais ne pouvez-vous point espérer une félicité durable, vous à qui le Ciel, en attendant qu'il vous rende l'adorable épouse dont vous êtes idolâtré, laisse de bons parens qui vous chérissent.

Le baron parloit encore, lorsqu'on lui remit une lettre : Dieu de bonté, s'écria-t-il après l'avoir lue ! déjà vous

prenez pitié de lui ! tiens , mon ami ,
 lis , lis toi-même.

„ Enfin la marquise a reçu le châti-
 „ ment de ses crimes , & l'infortunée
 „ comtesse est désormais perdue pour
 „ votre fils. Votre fils , je le veux
 „ croire , est maintenant plus malheu-
 „ reux qu'il ne fut jamais coupable ;
 „ & les leçons de l'adversité doivent
 „ l'avoir corrigé pour toujours. Dites-
 „ lui que dans deux heures je lui
 „ ramène son épouse , & s'il est tout-
 „ à-fait digne de la retrouver , le jour
 „ où nos enfans auront été réunis
 „ fera constamment compté parmi
 „ mes plus beaux jours. „

Le comte LOVZINSKI.

Mon premier mouvement fut un
 transport de joie : quel bonheur ! quel
 inespéré honneur ! mais un instant de
 réflexion me fit appercevoir les embar-
 ras & les dangers de ma nouvelle posi-
 tion : mon Dieu ! mais..... — Quoi
 donc , mon frere ? Qu'avez-vous ? —
 Rien

Rien ma sœur. — D'où vient l'extrême agitation où je vous vois, mon fils ? Qui peut troubler ? — Vous allez me le demander, Monsieur le baron ! Mde. de B***. se meurt ! mille périls environnent encore Mde. de Lignolle, & vous m'allez demander ce qui trouble ma joie. Sans doute j'adore mon épouse ; mais dans quel moment elle m'est rendue ! vous ne savez que la moindre partie de mes inquiétudes ; vous ne connoissez pas la moitié des chagrins qui pesent sur mon cœur... Tenez, mon pere, j'ai besoin d'une entière tranquillité.... Tenez, je vous le demande en grâce, & à vous aussi, ma chere Adélaïde : permettez que je m'abandonne librement à mes rêveries ; laissez-moi seul, absolument seul, jusqu'à l'arrivée de ma Sophie. — Où courez-vous ? mon ami. — Chez Jasmin... pour l'appeler... non. Dans ma chambre, point du tout ; je descends au jardin... ne m'y suivez pas, je vous en conjure.

Sophie revient dans deux heures & je pars cette nuit avec Mde. de Lignolle ! Je pars , lorsqu'enfin dans les bras de mon épouse , l'amour me prépare le prix... Amant ingrat d'Eléonore , quel desir ose - je former pour Sophie !... Ah ! de ces deux femmes si charmantes , je fais laquelle je préfère ; mais qui me dira de laquelle je suis le plus aimé ?

Il faut pourtant aujourd'hui , pour assurer le bonheur de l'une , causer le désespoir de l'autre. Causer le désespoir de Sophie ? que plutôt , cent fois , Mde. de Lignolle périsse !

Qu'elle périsse ! mon Eléonore ! mon Eléonore & mon enfant ! O ! le plus barbare des hommes , qu'as-tu dit ?

Se je n'enleve Mde. de Lignolle , elle est perdue. Poursuivie par la famille de son mari , deshonorée dans sa propre famille , menacée d'une éternelle prison , elle n'a plus dans le monde que celui pour qui sa tendresse a tout sacri-

fié. C'est en moi qu'elle a mis ses espérances. Si je les trahis, la comtesse trouvera dans son cœur son plus cruel ennemi : comment se pourra-t-elle défendre contre ses persécuteurs ? comment, sur-tout, échappera-t-elle à la violence de sa passion ?

Sophie, jusqu'à présent, a supporté l'absence, parce que notre séparation n'étoit pas mon crime. Mais quand, le jour même de son arrivée, j'aurai pris la fuite avec une rivale ? ma femme délaissée ? ... Si j'abandonne Sophie, elle meurt de chagrin.

Malheureux ! qu'ai-je donc à faire ? Rien ! que de me dérober par une prompte mort à mes horribles perplexités. Rien ! que de finir par un crime une vie déjà. Si je m'immole, aucune des deux ne me survit !

Malheureux ! subis ta destinée : elle t'impose la loi de vivre, & de choisir, entre deux objets, presque également chers & sacrés, une victime.

Voilà donc le fruit de mes égaremens!.. Des remords! grands Dieux! & pourquoi? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant & les sens les plus vifs; vous avez voulu que je rencontraisse à la fois plusieurs femmes, exprès formées pour plaire aux yeux & charmer l'ame: je les ai toutes ensemble adorées..... adorées moins encore qu'elles ne le méritoient! Voilà tout! Si jamais je fus coupable, la faute en est à vous. Si maintenant je suis trop cruellement puni, la faute en sera-t-elle imputée toute entière à cette autre infortunée que vous n'avez pu guérir de son funeste amour? O Mde. de B***, que vous m'avez été fatale!

Si je n'enleve mon Eléonore, elle est perdue. Ma Sophie, si je l'abandonne, meurt de chagrin. Quel homme à ma place, après les plus violens combats, quel homme assez ferme, ou plutôt assez barbare, pourroit encore se déterminer? Si du moins quelqu'un daignoit m'aider d'un conseil secourable

Allons consulter mon pere... insensé !

Quoi ! n'y auroit-il pas quelque moyen de concilier ? ... — Monsieur ! interrompit mon domestique , que je n'avois pas vu s'approcher : Madame , qui vous aperçoit de cette fenêtre , s'étonne que vous la laissiez seule dans ma chambre , pour vous promener seul dans ce jardin. — Madame ? je n'y suis pas ! Je ne veux voir personne. Personne. Plus de femmes surtout ! — Mon cher maître , c'est Mde. la comtesse. — Oh ! ce n'est donc pas Madame ! Eh bien ! que veut-elle , mon Eléonore ? — Que vous ne l'abandonniez pas. — Dis-lui que c'est à quoi je songe. — Mais elle vous prie de remonter tout de suite. — A la bonne heure... conduis-moi. — Conduis-moi ? répéta-t-il ; je croyois que vous saviez le chemin ! O mon cher maître ! que je suis fâché de l'état où je vous vois ! — Ce ne sont encore que des roses ! Que veux-tu ? Jasmin ! mon heure est venue !... Ecoute , mon ami : bientôt tu enten-

dras parler. . . — Plait-il ? Monsieur. — Quoi ? — Achevez donc. — Je ne fais plus ce que je te disois. — *Bientôt tu entendras parler.* . . — Oui du retour de ma femme. N'en dis rien à la comtesse. — Prenez garde. Voilà M. de Belcour & Mlle. Adélaïde qui viennent. — Retourne à Mde. de Lignolle. Je te suis.

J'allai droit à mon pere : oh ! je vous en supplie , laissez-moi librement méditer & pleurer. Laissez-moi seul à ma douleur. Je ne sortirai pas de l'hôtel , soyez tranquille ; & vous me reverrez , dès que Sophie paroîtra.

Mon pere & ma sœur étant sortis du jardin , je retombai dans mes cruelles rêveries. Jasmin vint m'en tirer une seconde fois.

Il faut donc que je vous envoie chercher , dit-elle. — Mon amie , crois-tu que ta tante soit déjà partie ? — Pourquoi cette question ? — Je pensois. . . que Mde. d'Armincours auroit pu t'em-

mener. — M'emmener ! avec toi ? — Avec moi ? peut-être n'auroit-elle pas voulu ? — Eh bien ? — Eh bien , j'aurois été vous rejoindre. — Quoi ! nous ne serions pas partis ensemble ! — Mon amie , si cela devenoit impossible ? — Qui pourroit l'empêcher ? Vous-même , il n'y a pas une heure , vous me disiez ? — Il n'y a pas une heure j'ignorois. eh ! comment l'aurois-je pu deviner ? — Quoi ? — Rien , mon Eléonore ; je parle sans réflexion. . . . nous quitterons Paris à minuit précis.

Je ne pus retenir mes larmes , & comme elle me demandoit ce qui les faisoit couler , je lui répétai cette question vraiment cruelle : crois-tu que ta tante soit déjà partie ? — Que m'importe ma tante , s'écria-t-elle ? Est-ce afin de m'en aller avec Mde. d'Armincour , que j'ai sacrifié ma fortune & ma réputation ? Est-ce pour elle que je me suis exposée à toutes sortes de malheurs ? Cependant , Monsieur , plus le moment

décisif approche, & plus je vois que vos irrésolutions redoublent. Ce n'est pas seulement votre pere qui les cause! Ce n'est pas la mort de Mde. de B*** qui vous arrache des pleurs! Ingrat! vous frémissez de vous ensevelir dans une solitude où Sophie ne pourroit pénétrer! — Où Sophie ne pourroit pénétrer! — Monsieur, souvenez-vous que j'avois médité ma fuite avant qu'elle devint nécessaire. Persuadez-vous bien que ce n'est pas le désespoir de ma situation présente qui m'oblige à chercher un asile dans l'étranger. Si donc pour venir avec moi, vous n'avez d'autre motif que celui de me dérober au ressentiment de ma famille, vous pouvez rester. Je vous déclare que je me suis ménagé contre mes ennemis plusieurs ressources. — Plusieurs ressources? — Oui; mais ne me réduisez pas à les employer. Si déjà vous n'aimez plus la mere, prenez pitié de l'enfant: ne me réduisez pas à les employer, reprit-elle en se précipitant

à mes genoux. Je me suis trop longtemps flattée de l'espoir de te consacrer ma vie toute entière : il me seroit trop affreux de la terminer tout-à-l'heure, en t'accusant de barbarie.

Ces derniers mots de Mde. de Lignolle acheverent de me troubler. Je ne saurois dire si les réponses que je lui fis devoient détruire ou fortifier ses inquiétudes ; mais je me souviens qu'elle eut, dans tout le cours de cette longue après-dinée, l'air aussi triste, aussi préoccupé que moi. Plus la soirée s'avançoit, plus je sentoís s'accroître ma douloureuse impatience & mes combats secrets : mon corps étoit comme mon esprit, dans la plus violente agitation. J'allois & venois continuellement de l'appartement de mon pere à la chambre de mon domestique, demandant l'heure à tous ceux que je rencontrais, & ne cessant de regarder ma montre ; tantôt trouvant le temps excessivement court, & tantôt l'accusant d'une extrême lenteur.

Enfin comme le jour tomboit, une voiture entra dans la cour de l'hôtel : pardon, mon Eléonore, c'est une visite qu'il faut que je reçoive, je suis à toi dans un instant. — Une visite, s'écria-t-elle ! je n'en entendis pas davantage, je me précipitai dans le corridor. Jamin y attendoit mes ordres. Rentre vite, ne la laisse pas sortir de ta chambre !

Je descendis plus prompt que l'éclair, je trouvai dans le vestibule la plus belle de femmes, encore embellie depuis sept mois. Elle se jeta dans mes bras : ô mon bien-aimé ! si cet heureux jour ne m'avoit été constamment promis, jamais, jamais je n'aurois pu résister aux tourmens de l'absence ! Mon beau-pere m'embrassa : que ne m'a-t-il été permis de faire plutôt son bonheur & le vôtre ? me dit-il. Adélaïde, transportée de joie, vint me disputer les caresses de sa bonne amie, & mon pere, en pressant M. Duportail sur son sein, versa des larmes délicieuses.

Tous ensemble nous montâmes dans l'appartement de M. de Belcour. Je ne vous peindrai pas les transports de Sophie, les transports de son amant, l'indicible satisfaction de ma sœur & de nos heureux peres. Vous saurez seulement qu'une heure entiere s'écoula comme un instant. Hélas ! vous saurez que pendant une heure entiere l'infortunée Mde. de Lignolle fut complètement oubliée.

Je ne me trompe pas ? j'entends crier, dit le baron. — Crier ? mon pere !... Bon dieu !... Ah !... c'est Jasmin qui s'amuse à contrefaire une voix de femme..... Je vous quitte pour une minute.

Je trouvai la comtesse dans un accès de colere épouvantable : enfin, vous voilà ! Monsieur, suis-je ici votre prisonnière ? Votre insolent valet m'ose retenir de force ! Tandis qu'elle me parloit ainsi, Jasmin de son côté me disoit ; Monsieur, elle vouloit se jeter dans la cour : voilà pourquoi j'ai bar-

ricadé cette fenêtre. — Vous avez eu tout le temps de recevoir votre visite ? reprit Mde. de Lignolle : j'espère que vous ne me quitterez plus ? — On m'attend pour souper, — Il est trop tôt ! d'ailleurs , vous ne souperez point aujourd'hui. Quand partons-nous ? — Mon amie , je te demande..... un jour. Seulement un jour. — Un jour ! le perfide !

Elle s'élança vers la porte ; je la retins.

Laissez-moi , s'écria-t-elle : je veux sortir. — Sortir pour te perdre. — Je veux descendre ; je veux lui parler ; je veux lui dire que c'est moi qui suis votre femme ! Comment ! — Perfide ! ... je l'ai vue descendre de voiture. Je l'ai reconnue à sa taille , à sa chevelure. Je l'ai reconnue cette femme de Fromonville.... Ah ! que je suis malheureuse ; ah ! qu'elle est belle... & le cruel me demande un jour !... Je resterai là.... dans un grenier de son hôtel..... Je resterai dévorée

d'ennuis , d'inquiétudes , de jalousie . . .
 tandis qu'avec elle il occupera l'appar-
 tement où la nuit dernière . . . ingrat !
 Je resterai là , tandis que dans
 les bras d'une rivale Un jour ?
 pas seulement une heure ! Ecoute ,
 Faublas , poursuivit-elle avec la plus
 grande véhémence : m'aimes-tu ? —
 Plus que ma vie , je te le jure. —
 Sauve-moi donc. Je t'avertis qu'il n'y
 a pas un instant à perdre ; qu'il ne te
 reste pas deux moyens de me conser-
 ver. Partons tout-à-l'heure. — Tout-à-
 l'heure ! — Oui. La nuit est déjà noire :
 descendons , jettons-nous dans un fiacre ,
 gagnons la prochaine barrière & la pre-
 mière auberge. C'est là que Jasmin nous
 amènera notre chaise de poste. — Mon
 Eléonore ? . . . — Oui ou non.

Je voulus me jeter à ses genoux ;
 elle m'échappa : mon Eléonore ! — Oui
 ou non ! répéta-t-elle. — Considère que
 pour le moment il est impossible . . .
 — Impossible ! tiens , perfide ! & sou-
 viens-toi que tu m'as donné la mort !

Elle tenoit cachés dans sa main droite de courts ciseaux dont elle se frappa. Quoique j'eusse arrêté son bras un peu tard, la violence du coup fut très-diminuée. Cependant le sang coula bientôt avec abondance, & la comtesse s'évanouit. Ciel ! ô ciel ! ceci manquoit à mon infortune ! Va, Jasmin, va donc chercher le premier chirurgien. Cours, amène-le par la petite porte du jardin. Cours, mon ami, la plus chère moitié de moi-même est en danger !

En attendant qu'il revint, je prodiguai mes secours à Mde. de Lignolle. De quelle joie fut suivie ma crainte mortelle, quand je reconnus qu'en arrêtant le bras de la comtesse, j'avois très-heureusement détourné le coup : le double fer, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avoit glissé sur la surface où je ne voyois qu'une seule blessure. Néanmoins, je ne bandai la plaie qu'en mêlant mes larmes au sang précieux qui s'échappoit encore.

Je venois de finir, quand le baron lui-même cria : Faublas, ne descendez-vous pas ? — Tout-à-l'heure, mon pere.

Le moyen d'abandonner mon Eléonore, qui n'avoit pas encore repris l'usage de ses sens. Je restai près d'elle & l'appellai cent fois inutilement.

Enfin pourtant elle commençoit à donner quelques signes de vie, lorsque le baron, du ton de la plus grande impatience, vint crier une seconde fois : ne descendez-vous pas ? — Un moment ! mon pere, un moment !

Jugez de mon effroi, quand j'entendis M. de Belcour, au lieu de rentrer dans son appartement, monter à la chambre de Jasmin. Depuis dîner, s'écrioit-il, que peut-il faire continuellement chez son domestique ? Je n'eus que le temps de m'emparer des fatals ciseaux, de tirer la porte & de me jeter au devant du baron. Pour lui donner une excuse vraisemblable, je

me hâtai de lui représenter que , malgré le retour de Sophie , j'avois quelquefois besoin d'être seul.

Nous rentrâmes : il a pleuré ! s'écria ma femme. Elle me dit tout bas : c'est le souvenir de Mde. de B*** qui vous coûte ces larmes ? Je vous le pardonne , elle a fait une fin si malheureuse !... O mon bien-aimé ! je m'efforcerai de vous rendre tout ce que vous avez perdu , & je vous aimerai tant.... que désormais vous ne pourrez plus en aimer d'autres. Mon pere , M. Duportail & ma sœur se joignirent à Sophie pour me prodiguer leurs cruelles consolations : je voulus m'y dérober , je voulus sortir , tous ensemble me retinrent. On ne peut se figurer ce que je souffrois alors ; leurs empressements me désespéroient , les caresses même de Sophie m'étoient insupportables. Un quart-d'heure enfin s'étant écoulé dans les plus violens combats , l'inquiétude l'emporta sur toute espece de considération ; je m'élançai vers la porte en

criant : laissez-moi ! laissez-moi seul !

Je monte , je trouve dans le corridor du quatrieme étage un chirurgien qui m'attendoit avec mon domestique. Je mets la clef dans la serrure , la porte s'ouvre d'elle-même : comment ! je l'avois fermée ! Il est vrai , répond Jafmin , que la serrure ne tient à rien. Nous entrons dans la chambre , Mde. de Lignolle n'y étoit plus. Un coup de poignard m'eût fait moins de mal. Bon dieu ! qu'est-elle devenue ? où peut-elle être allée ?

Je m'élance dehors , je rencontre au milieu de l'escalier ma sœur , ma femme , son pere & le mien , je passe au milieu d'eux , je leur échappe : où court-il ainsi loin de moi ? s'écrie Sophie. — La retrouver , la sauver , ou périr avec elle !

Oui , Monsieur , me répond le Suisse ; il y a peut-être dix minutes qu'elle est sortie ; j'ai cru que c'étoit une femme que Madame avoit amenée.

Oui , Monsieur , me répond une bonne Dame qui venoit de se mettre à l'abri sous une porte cochere de la place Vendôme ; je viens de lui parler , à cette pauvre enfant ! elle avoit l'air terriblement agité. Elle n'a pas voulu prendre mon par-à-pluie : non , non , m'a-t-elle dit : j'ai besoin d'eau , je brûle ! Je l'ai vue gagner les *Thuilleries* par le passage des *Feuillans* ; la pauvre petite fera bien mouillée.

Ce qui devoit en effet redoubler mes terreurs , c'est que personne n'eût osé courir les rues par l'affreux temps qu'il faisoit ; la chaleur avoit été grande durant tout le jour , le vent du midi venoit de s'élever ; il amonceloit d'épais nuages que plusieurs tonneres déchiroient , & du sein desquels la grêle & la pluie se précipitoient par torrens. Mon ame étoit consternée : la fureur des élémens ne m'annonçoit-elle pas la vengeance des Dieux ?

Je me jette dans le passage , je ques-

tionne les garçons du café de la Terrasse des Feuillans : elle a pris le chemin du *Pont-tournant* : j'y cours, j'y trouve un invalide en faction : elle a fait deux fois le tour de ce bassin, puis elle a monté sur la grande terrasse. J'y vole, j'arrive chez le Suisse de la *Porte-Royale* : adressez-vous à la sentinelle du pont.

Dans ce moment... je crois l'entendre encore, & la plume m'échappe des mains.... Dans ce moment, l'horloge des *Théatins* sonnoit neuf heures.

Sentinelle ! une femme jeune, jolie, vêtue d'une robe blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir ? — Elle est là, me répond-il froidement, Le cruel étendoit le bras & me montrait la rivière. — Comment ! là ! — Sans doute ! elle vient de s'y jeter ; c'est elle qu'on cherche. — Malheureux ! que ne l'as-tu retenue ? Et sans attendre la réponse du barbare, je me précipite après l'infortunée.

D'abord je résiste à peine à l'onde furieuse qui s'entr'ouvre, mugit & m'emporte. Enfin j'ai rassemblé mes forces, & dans les flots qui me pressent, je cherche au hasard ce que ces bateliers cherchent aussi. Tout-à-coup la foudre éclate, tombe & frappe les eaux. A la funebre clarté qu'elle a répandue sur le gouffre, j'ai distingué je ne sais quoi qui ne s'est montré que pour disparaître. Aussitôt je plonge, je saisis par les cheveux & je ramène, au rivage.... Quel objet je ramène! quel objet d'une éternelle pitié! Voilà donc mon amante!... Je détourne les yeux, je tombe auprès d'elle, trop heureux de perdre avec le sentiment de mon existence, celui de mes maux.

Les cruels viennent de me rappeler à la vie; ils me demandent où l'on doit porter cette femme; ils me demandent sa demeure & son nom. — Que vous importe? — On me répond qu'il faut l'examiner; qu'il est peut-être encore possible de la sauver. — La

sauver ! toute ma fortune ne suffiroit pas à payer un aussi grand service ! Vite ! Place Vendôme.... Mais non. Quel spectacle pour !... Rue du Bac. Il y a plus près du Bac.

Mde. de Lignolle fut portée dans la chambre à coucher, voisine de celle où Mde. de B*** respiroit encore. La marquise avoit même repris toute sa connoissance. Elle entendit gémir ; elle reconnut ma voix. On vint de sa part me supplier de paroître au chevet de son lit. Pourquoi ce grand bruit ? me demanda-t-elle d'une voix presque éteinte. J'allois répondre, lorsque je vis entrer le comte de Lignolle, suivi de deux inconnus : le voilà ! leur cria-t-il en me montrant ; & l'un de ces Messieurs s'étant aussitôt approché, me dit : je vous arrête de la part du roi.

La marquise entendit ces mots, & ranimée par l'excès de la douleur : est-il possible ! s'écria-t-elle : Quoi ! je

n'ai pas encore les yeux fermés, & déjà mes ennemis triomphent! & déjà l'ingrat M. de *** m'oublie! ... Ah! Faublas, ma perte aura donc entraîné la tienne! — Oui, barbare! lui répliquai-je dans l'accès d'un affreux désespoir; & le malheur dont tu me plains est le moindre de ceux que m'a causés ta passion fatale. Victime de ta rage, Mde. de Lignolle est là qui se meurt! Que dis-je? elle est morte peut-être! Ah! pourquoi moi-même ne suis-je pas mort le jour que je t'ai connue! ou plutôt, pourquoi le juste ciel ne t'a-t-il pas dès-lors accablée de tout le poids! ... Elle m'interrompit: impitoyables Dieux, vous devez être satisfaits! Votre plus cruelle vengeance est accomplie: je descends au tombeau, chargée des malédictions de Faublas!

Elle retomba sur son lit, elle expira.

Et comme je repassois dans l'autre pièce où les médecins entouroient Mde. de Lignolle, l'un d'entr'eux disoit: pourquoi la dépouiller devant tout le

monde ? pourquoi violer inutilement les bienséances ? Il n'y a pas de ressource , elle est morte.

Ainsi , presqu'en même temps frappé de plusieurs coups mortels , je perdis connoissance une seconde fois. Alors sur-tout , ce fut une grande inhumanité de me rappeler à la vie. Oui , ma Sophie , s'il falloit maintenant , sous peine d'être séparé de toi par un prompt trépas , retomber seulement pour une heure dans l'état où je restai plusieurs semaines ; s'il le falloit , ô ma Sophie ! juge de ce que j'ai souffert ! j'aimerois mieux te quitter & mourir.

Le baron de Faublas , au comte de Lovzinski , le 3 Mai 1785.

“ Je suis enchanté , mon ami , que votre roi , juste dans sa clémence , vous ait rappelé dans votre patrie & veuille vous y rendre , avec sa protection , vos emplois & vos biens. Dans quel moment vous m'avez quitté , cependant !

Si votre fille & la mienne ne m'étoient restées, je succombois à mon chagrin. „

“ Je vous ai mandé qu'ils l'avoient retenu dix jours au château de Vincennes ; qu'à ma prière , ils l'avoient transféré delà dans une maison de *Picpus* où l'on traite les insensés. Enfin , ils ont pris tout-à-fait pitié du plus malheureux des peres ; ils m'ont permis de reprendre mon fils & de le soigner chez moi. Je viens de l'aller chercher. En quel état je l'ai trouvé , grands dieux ! Presque nu , chargé de chaînes , le corps meurtri , les mains déchirées , le visage sanglant , l'œil furieux ! & ce n'étoit pas des cris qu'il pouffoit ! c'étoit des hurlemens , des hurlemens épouvantables. „

“ Il n'a reconnu ni son pere , ni mon Adélaïde ; ni même votre Sophie ! Sa démence est complète , elle est affreuse ; il n'a devant les yeux que d'horribles images : il ne parle que d'assassins & de tombeaux. „

“Voilà

“Voilà donc le fruit de ma coupable foiblesse ! „

“D’un moment à l’autre, j’attends de Londres un médecin fameux pour les maladies de ce genre. On dit que personne ne guérira mon fils si le docteur Willis ne le guérit pas. Qu’il arrive donc, qu’il me rende Faublas & qu’il accepte tout ce que je possède. „

“Mon fils du moins ne sera plus enchaîné. J’ai fait matelasser une chambre où six hommes le garderont nuit & jour. Six hommes ne suffiront peut-être pas. Tout-à-l’heure je l’ai vu, dans un accès de rage, briser entre ses dents, comme un verre fragile, le plat d’argent qui contenoit son dîner. Je l’ai vu traîner aux quatre coins de sa chambre ses gardiens étonnés. Si cette horrible frénésie dure encore quelques jours, c’en est fait de mon fils & de moi. „

„Avant-hier seulement, vos aimables sœurs sont revenues de Briare

278 VIE DU CHEVALIER

prendre dans mon hôtel un appartement à côté de celui de leur niece. Leur niece ! que vous dirai-je de sa douleur ? elle est égale à la mienne. „

„ Adieu , mon ami , finissez vos affaires & revenez vite. „

Le même au même, 4 Mai 1785, à minuit.

“ Willis est arrivé la nuit dernière ; il a passé toute la matinée près de son malade , avec les gardiens. A deux heures , il m’est venu dire que mon fils alloit être saigné ; mais qu’ensuite ; pour lui faire subir sa première épreuve , il falloit absolument l’enchaîner. Le malheureux a donc été de nouveau mis aux fers , & par un excès de précaution dont l’événement a prouvé toute la sagesse , Willis a voulu que les gardiens du malade restassent dans sa chambre à quelque distance de lui. Tout se trouvant prêt à six heures du soir , Sophie la première est entrée. „

„ Il l'a regardée fixement pendant plusieurs minutes , sans proférer une parole ; mais son visage devenoit par degrés plus tranquille , & son œil de plus en plus s'adoucissoit : enfin , c'est vous ! a-t-il dit , je vous revois ! vous m'êtes rendue ! ma trop généreuse amie , approchez-vous , approchez donc. „

„ Sophie , transportée de joie , couroit à lui les bras ouverts : gardez-vous-en bien ! a crié le docteur ; & mon fils aussitôt a répété : gardez-vous-en bien !... oui , ma belle maman , gardez-vous-en bien. Le cruel marquis n'attend que ce moment pour vous frapper. Vous voilà cependant ! quel bonheur ! je vous croyois morte. *La profonde blessure étoit au sein gauche , près du cœur. „*

“ Alors Adélaïde toute tremblante , est venue joindre sa bonne amie : elles se sont mutuellement soutenues. „

“ Te voilà , petite ? s'est-il écrié d'un ton fort doux. Tu viens me voir avec

ta maîtresse ? ... Parle, Justine, parle-moi : toi que j'ai toujours vue si gaie, pourquoi me parois-tu si triste ? Mais c'est Mlle. de Brumont, je crois ? oui, c'est une ombre qui vient m'épouvanter ! Aussitôt Willis a dit à ma fille : retirez-vous. Le malade attentif a répété : sans doute ! retirez-vous. & vous aussi, Mde. la marquise. L'heure fatale approche. La baronne sait que vous êtes ici, votre cruel mari. Je suis sans armes, pourroit vous assassiner ! ma trop généreuse amie, retirez-vous. Mais un instant ! commence par me rendre mon Eléonore. Rends-la moi, perfide ! rends-la moi ! sinon je vais te déchirer de mes propres mains. ,,

“ Sophie prit la fuite, je me pressai trop de paroître. Dès qu'il me vit, il cria d'une voix effroyable : le capitaine ! tu viens jusqu'ici pour m'arracher ta sœur & l'égorger ! attends ! A ces mots, il prit un si terrible élan, qu'il brisa sa chaîne. Si je ne m'étois aussi-

tôt souffrait à sa rage , si ses gardiens ne l'avoient empêché de me poursuivre , l'infortuné tuoit son pere."

" Sophie , Adélaïde & moi nous avons écouté dans la piece voisine. Il a paru reprendre quelque tranquillité , mais à la fin du jour , il a donné les signes d'une violente agitation qui s'est toujours augmentée à mesure que la nuit est devenue plus sombre. Enfin , d'un ton qui nous a fait frémir de crainte & d'horreur , il a distinctement prononcé ces mots : les vents sont déchaînés ! le ciel paroît en feu ! l'onde mugit ! quel tonnerre ! neuf heures ! .. elle est là ! ,,

" Comme il a voulu se précipiter dehors , ses gardiens l'ont retenu : pourquoi m'arrêter ? Ne la voyez-vous pas qui reparoit sur les flots ? ... barbares ! vous voulez que la mere & l'enfant périssent ! & vous aussi , mon pere , ma soeur , Sophie , vous aussi , vous m'empêchez de la secourir ! Vous

ordonnez sa mort. Tout le monde se réunit contr'elle. Eh bien ! je la sauverai , malgré tout le monde. „

“ Sept hommes suffisoient à peine pour le retenir ; il s'est débattu dans leurs mains pendant un grand quart-d'heure ; & l'ardente fièvre qui lui donnoit ces forces prodigieuses l'ayant quitté tout-à-coup , il est tombé presque sans mouvement. Maintenant il dort , mais de quel sommeil ! on voit trop bien que des rêves affreux le tourmentent. O mon fils ! mon cher fils ! . . . Dieu sévère ! soyez juste : n'est-il pas trop puni ! „

“ Je viens d'avoir avec Willis un long entretien ; je suis infiniment content du traitement qu'il prépare à Faublas. Attendez le salut du malade de l'habileté du médecin ; c'est en elle que nous avons tous mis nos espérances. Adieu , mon ami. „

*Le même au même, le 6 Mai 1785 ,
dix heures du soir.*

“ J’ai trouvé dans le village de Dugny , près de Bourget , à trois lieues de Paris , une maison qui m’a paru convenable aux desseins de Willis. Elle est environnée d’un vaste jardin anglois que traverse une rivière assez large , mais peu profonde , & dont les eaux coulent toujours paisibles. Ses bords sont plantés de peupliers , de saules-pleureurs & de cyprès. Dans ce séjour des regrets , tout semble d’abord fait pour appeler les tristes souvenirs ; mais pourtant la beauté du lieu , son aspect tranquille & l’air plus pur qu’on y respire , doivent promptement écarter les passions violentes & disposer l’ame à la mélancolie tendre ; c’est là que nous sommes venus ce matin nous établir tous. „

“ Le soir , comme de coutume , au coucher du soleil , mon fils a cru voir l’épouvantable orage & entendre son-

ner l'horloge fatale. Comme de coutume , il a répété ces mots terribles : *neuf heures ! elle est là !* Déjà , dans un accès de fureur , l'infortuné nous imputoit la mort de cette femme que nous l'empêchions d'aller secourir , lorsque Sophie , cachée dans une piece voisine , Sophie , docile aux ordres du docteur , a crié de toutes ses forces : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il soit libre ! „

“ Aussitôt il s'est élancé dehors , il a descendu plus prompt que l'éclair , & tout - d'un - coup , ayant apperçu la riviere , il a couru s'y précipiter. Nous le suivions à quelque distance , & moi-même je me tenois prêt à plonger , si quelque nouveau malheur devoit nous menacer. Il a nagé pendant près de vingt minutes , toujours aux environs du pont , du haut duquel il s'étoit jetté. Enfin , il est revenu sur la rive en gémissant. Il s'est enfoncé dans le bosquet le plus sombre , il y a gardé longtemps un morne silence , puis tout-à-

coup : si tu n'en reviens pas , a-t-il dit , c'est ici que je te veux creuser une tombe. Ensuite il a paru prêter l'oreille , & comme s'il n'eût fait que répéter ce que quelqu'un auroit osé lui dire : elle est morte ! s'est-il écrié : ah ! pourquoi me l'annoncer tout de suite ? Il s'est évanoui ; nous l'avons reporté dans sa chambre. „

“ Adieu , mon ami. Quand revenez-vous ? quand revenez-vous nous aider à supporter nos maux ? „

“ P. S. J'oublois une nouvelle : avant de quitter Paris , j'ai su que Mde. Mondesir venoit d'être conduite à St. Martin ; c'est l'effet du juste ressentiment de M. de B***. „

*Le même au même , ce 7 Mai 1785 ,
à minuit.*

“ Il y a eu dans la journée moins d'agitation ; on ne l'a pas entendu parler si souvent du marquis & du capitaine ; mais ce soir , à l'heure fatale , l'horrible songe est revenu. Sophie

alors, comme la veille, a crié : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il soit libre ! Comme la veille il s'est précipité dans la rivière ; mais revenu sur le rivage, il a trouvé dans le bosquet sombre une pierre de marbre noir que Willis y avoit fait porter. Il a d'abord frémi ; nous l'avons vu peu-à-peu s'approcher en tremblant. Enfin, à la lueur d'une lampe attachée au cyprès, il a lu très-distinctement cette inscription : *Ci gît la comtesse de Lignolle*. Aussitôt il s'est jetté sur la tombe, des pieds & des mains il a frappé le marbre ; il a poussé de longs gémissemens ; mais il ne s'est point évanoui. On avoit placé près de la pierre plusieurs matelas, sur lesquels, après une heure de souffrance, il est venu s'étendre & s'assoupir. Alors on lui a mis doucement plusieurs couvertures sur le corps. Son sommeil ne paroît pas aussi pénible qu'à l'ordinaire. „

“ J'ai reçu pour lui deux billets :

l'un du vicomte de Lignolle, & l'autre du marquis de B ***. Ah! quand mon fils sera-t-il en état de répondre à ses ennemis? Adieu, mon ami. „

Le même au même, 9 Mai 1785, six heures du matin.

“ Espérons, mon ami, voilà déjà quelques changemens heureux. Le matin, à la pointe du jour, il est revenu lui-même dans sa chambre. Il a dormi quelques heures dans la journée. Le soir, au coucher du soleil, il n'a pas vu d'orage; mais avec un commencement d'agitation, il a dit: ô Divinité compâtissante! m'oublierois-tu donc aujourd'hui? Le moment approche, viens à mon secours, délivre-moi de mes ennemis. Sa femme aussitôt a crié: qu'il soit libre! Il a donné quelques signes de joie, il a descendu sans beaucoup de précipitation, il a pris le chemin de la rivière; mais au milieu du pont il s'est arrêté, promenant sur les eaux un triste regard: si

tranquille & si cruelle ! a-t-il dit avec un profond soupir. Hélas ! „

“ En entrant dans le bosquet , il a frémi. Il a plusieurs fois gémé , plusieurs fois baïsé la tombe ; puis nous l'avons vu se relever & chercher quelque chose. Enfin , il a cassé une branche de cyprès , & sur le sable , autour de la pierre , il a gravé ces mots : *Ci gît aussi la marquise de B ***.* „

“ Il a passé la nuit dans le bosquet , & comme s'il fuyoit la lumière , il est rentré dans sa chambre à la pointe du jour. “

Le même au même, 15 Mai 1785.

“ Willis paroît avoir tout-à-fait réussi dans ce qui pressoit davantage ; les plus dangereux souvenirs sont écartés ; depuis six jours , le songe affreux n'est pas revenu. La démence est toujours complète , mais la frénésie est absolument passée , & si je ne dois pas me flatter que mon fils recouvre jamais la raison , du moins je suis déjà sûr que
nous

nous n'aurons pas, la mort à pleurer. »

« Le souvenir du marquis & du capitaine rarement le tourmente ; & quand il parle d'eux , ce n'est plus avec la même fureur. Il ne menace plus Willis, il ne frappe plus ses gardiens , il reprend la douceur naturelle de son caractère. Sa mémoire aussi commence à revenir , mais seulement pour tout ce qui a quelque rapport direct avec la marquise , & surtout avec la comtesse. L'ingrat ne s'entretient jamais ni de son pere , ni de sa sœur ; quelquefois pourtant le nom de Sophie vient sur les levres. Nous reconnoît-il ? je n'ose le croire , & Willis dit qu'il n'est pas encore temps que nous paroissions devant l'infortuné. »

« Tous les soirs , à la voix de sa femme , il va gémir dans le bosquet ; mais il ne peut pleurer , mais toujours plongé dans une tristesse profonde , il est encore loin de la tendre mélancolie. La nuit dernière , cependant , il a plu-

siens fois, quitté la tombe pour se promener dans les allées d'alentour ; nous n'avons pas remarqué sans un vif chagrin qu'il choisissoit les plus sombres, qu'il y marchoit à grands pas, & que chaque fois qu'il entendoit sonner l'horloge de la paroisse, agité d'un prompt frémissement, il couroit au bord de la rivière, & sembloit regarder avec beaucoup d'inquiétude si rien ne se montrait à la surface de l'eau. „

“ Willis, continuellement prêt à caresser les idées de son malade ; quand il n'y trouve pas trop de danger, Willis avoit fait mettre à côté du tombeau de la comtesse celui de la marquise. Je ne fais pourquoi leur malheureux amant n'a pas voulu souffrir deux monumens dans le même bosquet. Toujours il a recouvert de terre le marbre dernièrement placé ; toujours à côté de celui de Mde. de Lignolle, il a gravé sur le sable : *Ci gît aussi la marquise de B***.* „

“ Je crains, je m'inquiète, je trouve

le temps bien long. Willis me rassure ; il me dit que tout va pour le mieux , qu'il ne faut rien précipiter. A la bonne heure ; mais votre fille & la mienne ont comme moi besoin de tout leur courage. Adieu , mon ami. »

« P. S. M. de Rosambert guérira de sa blessure ; mais il faut qu'à la mort de Mde. de B*** de graves accusations se soient élevées contre son premier amant. Il vient de perdre ses emplois à la cour , & l'on assure que les officiers de son corps doivent lui faire écrire , qu'ils ne veulent plus servir avec lui. »

*Le même au même, 16 Mai 1785 ,
neuf heures du soir.*

« O mon ami ! félicitez-moi , félicitez-vous : votre fille , votre adorable fille nous a sauvés tous. ,»

« Ce soir , elle crie : qu'il soit libre ! & soudain elle s'échappe , elle se précipite , elle arrive avant son époux au

bosquet, dont elle lui défend l'entrée. Que venez vous chercher ? lui dit elle. Sans la regarder, il répond : je cherche un tombeau. Et votre fille, du ton le plus tendre, d'un ton dont l'ame la plus insensible se fût émue, votre charmante fille lui réplique : pourquoi chercher un tombeau, mon bien-aimé ? Ta Sophie n'est pas morte ! Il s'écrie : c'est la voix secourable ! Et levant les yeux sur elle : Sophie ! Dieux ! ma Sophie ! Il tombe dans ses bras sans connoissance, elle le soutient, nous voulons l'emporter, Willis accourt : non. L'amour, heureusement téméraire, a commencé la guérison ; que l'amour l'accomplisse & qu'il y soit aidé par la nature. Frappons de tous les coups à la-fois ce jeune homme déjà puissamment ému. Vous, son pere, restez là ; vous, sa sœur, approchez ; qu'à son réveil il trouve autour de lui les objets les plus chers à son cœur. ,,

“ Faublas ouvre les yeux. Ma Sophie ! s'écrie-t-il mon pere ! . . .

mon Adélaïde. Eh ! d'où venez-vous donc ? ... Où sommes-nous ? ... J'ai fait un rêve affreux qui m'a paru durer plusieurs siècles..... Un rêve ? Ah ! mon Eléonore. Ah ! Mde. de B***. „

“ Son épouse le presse sur son sein , le couvre de baisers & répète : mon bien-aimé , ta Sophie n'est pas morte. Sophie ! dit-il , Sophie me rendra plus que je n'ai perdu. Sophie , ah ! que je suis coupable ! ... & vous tous aussi , pardonnez-moi mon ingratitude & les chagrins que je vous ai donnés. „

„ Il tombe à nos genoux , il veut parler , il ne le peut. Ses larmes enfin s'ouvrent un passage , ses sanglots étouffent sa voix. Willis fait un cri de joie : s'en est fait ! le voilà sauvé. Il est à nous , je vous réponds qu'il est à nous. „

“ Cependant il vient de se relever , il se sent très-foible. Appuyé sur le bras de sa femme & de sa sœur , il regagne lentement la maison. Il passe sur le pont sans regarder la rivière ;

bientôt cependant il tourne la tête , il jette un coup-d'œil sur le bosquet dont nous l'éloignons : Tenez , nous dit il , prenez pitié d'un reste de foiblesse : ne détruisez pas ce tombeau. ,,

“ Nous venons de le mettre au lit ’ il s’y est tout de suite endormi d’un profond sommeil. Votre adorable fille nous a sauvés tous. ,,

*Le même au même , 18 Mai 1785 ,
onze heures du soir.*

“ Il a dormi trente-huit heures sans interruption ; & depuis qu’il veille , il ne dit , il ne fait rien qui ne soit plein de raison & de sensibilité. Il est vrai que de temps en temps nous le voyons se livrer à de cruels souvenirs ; mais un mot de son pere , une caresse de sa sœur , un regard de sa femme chassent ses regrets. Au reste , Willis veut bien qu’on s’efforce de distraire le convalescent ; mais il défend qu’on l’importune , il ordonne même qu’on l’abandonne quelquefois à ses rêveries mélancoliques.

coliques, & surtout qu'on ne le trouble jamais dans ses promenades nocturnes. L'entrée du bosquet n'est permise qu'à Sophie. „

“ Ce soir, au moment critique, il a descendu dans le jardin, & sans regarder la rivière, il s'est promené lentement partout où le hasard a paru le conduire. Il a fini pourtant par se rendre au bosquet. Sophie l'y attendoit. Viens, mon bien-aimé, nous allons pleurer ensemble. Il est vrai que ce monument plaît à ma douleur, a-t-il dit; mais il y faut une inscription. — Faisons-la, mon ami, j'ai mon crayon, dicte, je vais l'écrire, nous la ferons graver ensuite. „

“ Ci gît la comtesse de Lignolle.

Ci gît aussi la marquise de B***.

Toutes deux en même temps adorèrent le même jeune homme. Toutes deux, le même jour & presque à la même heure périrent d'une mort également tragique. Victimes d'une destinée pareille, elles seront enfer-

296 VIE DU CHEVALIER

mées dans la même tombe, & ne laisseront pas les mêmes regrets.

La marquise mourut à vingt-six ans dans le plus grand éclat de sa beauté. Mon Eléonore, toute charmante, venoit à peine de commencer, quand elle a fini. Elle avoit seize ans, cinq mois & neuf jours. Mon enfant est mort avec elle. Pourquoi cela ? Qu'avoit fait aux Dieux, cette innocente créature ?

Plaignez la marquise de B***.

Donnez des pleurs à Mde. de Lignolle.

Donnez sur-tout des pleurs à leur amant qui leur a survécu. ,,

“ Mon bien-aimé, ta Sophie n'est pas morte. — Insensé que je suis ! s'est-il écrié : raye, raye cette dernière ligne. ,,

“ Les chers enfans sont rentrés ensemble. Maintenant, Faublas est aussi profondément endormi que s'il eût veillé la nuit dernière. Adieu, mon ami, revenez donc, revenez partager notre joie. ,,

“ P. S. La baronne de Fonrose est, dit-on, tout-à-fait méconnoissable. On assure que ne pouvant se consoler de la difformité de sa figure, elle va pour

jamais s'ensevelir dans un vieux château du Vivarais. Cette femme là m'a fait bien du mal. „

*Le même au même, 18 Juin 1785,
dix heures du matin.*

“ Il a repris ses forces, son embonpoint, sa fraîcheur ; mais il est toujours pensif & mélancolique ; mais il va tous les soirs pleurer au monument du bosquet. „

“ Je ne dois plus , à présent qu'il paroît certain que le fâcheux accident n'aura pas de suites dangereuses , je ne dois plus vous cacher que mon fils nous a donné , l'un des jours de la semaine dernière , une terrible alarme : il avoit fait très-chaud toute la journée ; au coucher du soleil , il y eut un orage. Faublas , dès qu'il entendit le bruit des vents , parut très-agité ; il ne put voir la nuée sans frémir ; au premier coup de tonnerre , il s'alla précipiter dans l'eau. Mais aussi -tôt il regagna le rivage , en nous appelant tous. Il pleura

beaucoup. La nuit qui succéda fut tranquille, & le lendemain, en voyant mon fils, vous n'eussiez jamais cru qu'il avoit eu la veille une attaque aussi violente. „

“ Willis ne m'a point flatté. Willis m'a déclaré que de sa vie, peut-être, Faublas ne pourroit entendre un coup de tonnerre. Il m'a sur-tout recommandé de ne jamais permettre à mon fils de rentrer dans Paris, parce qu'il seroit possible qu'à la vue du *Pont Royal* il retombât dans le cruel état dont nous avons eu tant de peine à le tirer. „

“ Ne pas lui permettre de rentrer dans Paris ! Où donc irons-nous demeurer ? Dans ma province, ou bien dans Varsovie. La proposition que vous me faites par votre dernière lettre, mon ami, mérite pourtant de sérieuses réflexions. Quitter la patrie de mes peres pour aller dans la vôtre me fixer avec mes enfans ! Je vous demande le temps d'y songer. En attendant que je me

détermine, recevez, mon cher Lovinski, toutes mes félicitations, puisqu'enfin votre nom, vos biens, vos emplois vous sont à-la-fois rendus. Boleslas & vos sœurs nagent dans la joie; ils ne parlent que d'aller vous rejoindre. Je sens bien que si je veux rester en France avec mon Adélaïde, il me faut renoncer à mon fils; car jamais vous ne pourriez vous décider à vivre séparé de la fille de Lodoiska. Je sens bien qu'avec de l'esprit, de la fortune & de la beauté, mon Adélaïde trouvera partout à s'établir avantageusement. Mais laisser en France un ancien nom! m'éloigner du tombeau de mes pères! je vous demande le temps d'y songer. »

« Avant-hier, j'ai, sans le vouloir, donné bien du chagrin à mon malheureux fils. Vous vous souviendrez peut-être de ce riche écrin que Jasmin nous a remis, dans l'appartement de Faublas, le jour de la terrible catastrophe. Le domestique, aussi discret que fidèle,

n'a jamais voulu me dire d'où venoient ces diamans. Avant-hier, je les ai montrés à mon fils ; aussitôt je l'ai vu fondre en larmes. Cet écrin, c'étoit celui de son Eléonore. Oh ! que je me suis repenti de ne l'avoir pas deviné ! Il a baisé l'une après l'autre chaque piece du petit coffre ; puis avec beaucoup d'exaltation : Jasmin ! s'est-il écrié : reporte cela tout - à - l'heure à M. le comte de Lignolle. Dis-lui que j'ai gardé pour moi la piece la moins riche, mais la plus précieuse ; dis-lui bien de ma part que le capitaine est un lâche, s'il ne vient pas me redemander l'anneau de mariage de sa prétendue belle-sœur. Peut-être étoit-ce le moment de montrer à mon fils le cartel insolent & barbare du vicomte ; mais j'ai craint de causer à-la-fois trop d'agitation à ce jeune homme, dont je connois la redoutable impétuosité. »

« Je viens d'apprendre que la marquise d'Armincour étoit tombée dangereusement malade en Franche-Comté.

Je tremble que son chagrin ne la tue. Pauvre femme ! Elle adoroit sa niece , & la petite , en vérité , le méritoit. Je me garderai bien d'annoncer à Faublas les dangers de la tante ; il se reproche assez les infortunes de la niece. „

“ Willis a reconnu que ce jeune homme ardent & malheureux avoit besoin d'une occupation , & qu'il falloit à sa mélancolie un objet capable de la fixer d'abord , & de la distraire ensuite. Il lui a conseillé d'écrire l'histoire de sa vie. Votre fille y consent , j'y consens aussi , pourvu que le manuscrit ne soit jamais rendu public. (1) „

“ Hier , Willis est reparti pour Londres ; il ne vouloit rien accepter ; je l'ai forcé de me confier son porte-feuille où j'ai mis en billets de caisse cinq

(1) Faut-il répéter ici la raison cent fois rebattue : tout le monde ne voit-il pas que *M. Louvet de Couvray* n'est qu'un secrétaire infidèle. *Note de l'Editeur.*

années de mon revenu. Voilà de ces occasions où l'on regrette de n'être pas dix fois plus riche. Allez, Willis ! emportez les bénédictions de toute une famille, & méritez quelques jours les bénédictions d'un peuple entier. (1) »

» Votre fille aussi vient de recevoir sa récompense : son amant & son époux lui ont été rendus cette nuit. Nos heureux enfans sont encore au lit. Adieu, mon ami. »

(1) C'est apparemment le même docteur Willis qui vient de sauver Georges III.

Note de l'Editeur.

*Le même au même, 26 Juin 1785,
quatre heures du soir.*

« J'accepte vos propositions, mon ami; j'y suis presque forcé. Aujourd'hui, de très-bonne heure, on est venu remettre à mon fils une lettre de cachet, qui lui ordonne de commencer, sous vingt-quatre heures, ses voyages dans l'étranger. J'arrive de Versailles; j'ai vu mes amis, j'ai vu les ministres: il paroît que l'exil de Faublas doit être long-temps indéfini. Quel dommage! Si l'amour paternel ne l'aveugle pas, ce jeune homme étoit fait pour aller à tout dans son pays. »

« J'ai demandé quinze jours pour les préparatifs nécessaires à notre départ; ils ne m'ont été donnés qu'à cette expresse condition: que pendant ce temps-là, le chevalier ne sortiroit pas de la maison de Dugny. »

« Encore quinze jours, mon ami; ensuite nous partons tous ensemble, & nous sommes à vous le plutôt pos-

fible , & nous sommes à vous pour toujours. Adieu. Je ne vous dis rien de l'impatience de votre fille ; Dorliska vous écrit tous les couriers. „

Le chevalier de Faublas , au vicomte de Lignolle , 6 Juillet 1785.

“ M. le baron vient de me communiquer , seulement tout - à - l'heure , votre billet que depuis long-temps je desirois , capitaine. Mde. de Lignolle , que votre rage a perdue , n'est pas encore vengée : le temps me paroît long. „

“ Au reste , si votre cartel ne contenoit que de grossieres injures & d'impertinentes bravades , je ne m'en étonnerois pas. Mais je ne puis trop admirer le raffinement de votre barbarie : vous exigez que le même jour & dans le même instant le pere & le fils se battent contre les deux freres ! vous l'exigez ? soyez content. Le baron & le chevalier de Faublas , se rendront le

14 de ce mois à Kell, où, jusqu'au 16, ils attendront le comte & le vicomte de Lignolle. Au revoir. „

*Le même au marquis de B***, le 6
Juillet 1785.*

“ M. le marquis,

“ M. le baron vient de me remettre votre billet, auquel je suis désolé d'être obligé de répondre. Si vous le voulez absolument, je serai le 17 de ce mois à Kell, où je m'arrêterai jusqu'au 20. Mais je fais les vœux les plus ardens pour que, satisfait de trouver ici les assurances de mes vifs regrets, vous ne quittiez point Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c. „

*Le chevalier de Faublas au comte de Lov-
zinski, de Kell le 14 Juillet 1785,
dix heures du matin.*

“ Mon très-cher beau-pere ,

“ Suis - je assez à plaindre ! Tous
ceux que j'aime veulent , par une
générosité mal entendue , sacrifier leurs
jours pour sauver les miens ; comme
fi de deux amans ou de deux amis ,
le plus malheureux n'est pas celui qui
survit à l'autre. „

“ Ce matin , les deux freres arri-
vent ; le comte de Lignolle témoigne
à ma vue quelque colere ; mais son
front pâlit , sa voix s'altère , & dans
tout son maintien , je n'ai pas de peine
à voir que , forcé par son frere à faire
un acte de vigueur , M. le comte
aimeroit mieux n'avoir pas avec moi
d'explication. Le capitaine m'adresse
un regard farouche ; & d'un ton aussi
menaçant qu'ironique : *C'est moi*, dit-il,
qui veux avoir l'honneur de te mettre
à l'ombre. Lui se battra contre ton pere,

Au reste , je vous annonce à tous deux que notre combat est un combat à outrance ; ainsi , poursuit-il en regardant M. de Belcour , malheur à qui-conque n'a pour second qu'une femmelette ou un fou. . . . Chevalier , je te déclare que dès que je t'aurai tué , je vais aider mon frere à finir ce Monsieur. Il me montre mon pere. Je prends la main du barbare , je la lui serre avec force : tigre féroce ! . . . & je ne t'arracherois pas ton odieuse vie ! „

“ Mon pere & moi nous laissons vos sœurs , la mienne & Sophie à la garde de Boleslas. A peine hors des remparts , nous mettons pied à terre. “

“ Je tire mon épée : ô mon Eléonore ! tes mânes crient vengeance ; reçois le sang qui va couler. — Le capitaine s'écrie : pourquoi ne demandes-tu pas aussi qu'on vous enferme dans le même tombeau ? Il vient sur moi ; nous commençons un furieux combat qui se soutient long-temps avec une parfaite égalité. “

“M. de Belcour cependant avoit, depuis plusieurs minutes, obtenu sur le vicomte de Lignolle une victoire facile ; mais trop plein d'honneur pour exercer contre le capitaine l'horrible condition que le capitaine lui-même avoit pourtant imposée, mon pere demeure spectateur immobile de mes efforts devenus plus grands. Enfin le vicomte est frappé ; mais mon épée rencontre une côte & se brise. Mon ennemi me voyant à-peu près désarmé, croit pouvoir m'accabler de ses coups ; heureusement, il ne les porte plus que d'un bras affoibli, & je puis les parer encore avec le tronçon qui me reste. Effrayé pourtant de l'inégalité de ce combat, mon pere, mon trop généreux pere se précipite entre nous : tiens ! s'écrie-t-il en me donnant son épée ; tu t'en serviras mieux que moi. Hélas ! tandis qu'il me parle, il présente au vicomte son flanc découvert. Le cruel frappe ! il alloit redoubler, lorsque le menaçant d'une épée déjà rougie du

sang de son frere , je le force à s'occuper uniquement de sa défense... Le barbare ! je l'ai puni ! Il s'est roulé dans la poussière , tandis que le baron , les yeux levés au ciel , se soutenoit encore sur sa main droite & sur ses genoux. Le barbare ! il est mort ; mais avant son dernier soupir , il a vu le fils sans blessure , prodiguer au pere les plus prompts secours. „

“ Cependant , M. de Belcour est en danger ; suis-je assez à plaindre ? Amour , fatal amour , que de maux !.... Le courrier part.... Ah ! plaignez-moi , plaignez vos enfans ; ils vous aiment tous , ils sont tous dans la douleur. „

“ Je suis avec respect , &c.

FAU BLAS. „

*Le même au même, le 17 Juillet 1785,
dix heures du matin.*

“ Mon très-cher beau-pere ,

“ Sophie vous écrit régulièrement tous les matins ; vous savez que la blessure du baron n'est pas dangereuse comme on l'avoit cru d'abord : vous savez que dans quinze ou vingt jours nous pourrons nous remettre en route , trop heureux d'en être quittes pour le cruel déplaisir de vous rejoindre quelques semaines plus tard. Apprenez cependant le favorable événement d'aujourd'hui. „

“ Sophie , Adélaïde & moi nous avons passé la nuit auprès du baron ; ma sœur & ma femme , également fatiguées , venoient de s'aller coucher. J'attendois , pour suivre Sophie , que l'une de mes tantes fût venue prendre ma place au chevet du malade chéri , que nous craindrions trop d'abandonner un instant à des soins étrangers :

il étoit tout au plus sept heures du matin. „

“ Tout-à-coup , mon domestique vient m'étonner en m'annonçant que quelqu'un demande à me parler en particulier. Le baron , justement inquiet , m'adresse la parole : ordonnez-lui de me dire la vérité. C'est le marquis ? — Jasmin , je vous défends de mentir : Est-ce le marquis ? — Monsieur , ce n'est pas lui qui vous demande ; mais c'est lui qui vous fait avertir qu'il vous attend derrière le rempart. — Faublas , s'écrie M. de Belcour , vous avez de grands torts avec M. de B*** ; mais je n'ai qu'un mot à vous dire : si vous n'êtes pas de retour dans un quart-d'heure , j'expire avant la fin du jour. — Dans un quart-d'heure vous me reverrez , mon pere. Je l'embrasse & je pars. „

“ Bientôt j'ai joint mon ennemi : M. le marquis , j'osois espérer que vous ne viendriez pas ? Il me regarde d'un air sombre , & sans daigner répon-

dre, il se met en garde. Je pousse un cri : cette épée ! c'est celle ?

— Oui, dit-il ; & tremble ! Aussitôt je tire la mienne & je me précipite sur lui, ne cherchant qu'à le désarmer. Au bout de quelques minutes, j'ai le bonheur de voir l'épée fatale sauter à dix pas. Je m'élance, je la saisis, je reviens au marquis, & mettant un genou en terre : permettez-moi de garder cette épée, emportez la mienne, emportez l'assurance que je vous renouvelle. Il m'interrompt : ah ! faut-il encore que je lui doive la vie ? „

“ A ces mots, il remonte à cheval & disparoit. „

“ Je suis avec respect, &c. „

Le vicomte de Valbrun au chevalier de Faublas, de Paris le 15 Octobre 1786.

“ Depuis trop long-temps, vous nous avez quittés, mon cher chevalier ; mais faut-il qu’au regret de votre perte se joigne encore le déplaisir de votre indifférence ? Avez-vous donc en sortant de France oublié tous vos amis ? Pourquoi gardez vous aussi le plus profond silence avec un homme qui ne vous a jamais donné le moindre sujet de plainte ? Réparez vos torts envers moi ; & si vous ne voulez que je vous accuse d’ingratitude, donnez-moi de vos nouvelles & de celles de votre famille, par le premier courrier & dans le plus grand détail. „

“ La voix publique m’a dit que vous acheviez maintenant la rédaction des mémoires de votre adolescence. J’ai cru que vous apprendriez avec plaisir quelle étoit présentement l’existence

Tome VII.

S

de quelques personnes , dont vous devez souvent faire mention dans l'histoire de vos amours. „

“ La marquise d'Armincour , dévorée d'un inconsolable chagrin , vit plus que jamais retirée dans sa terre de Franche-Comté. La baronne de Fonrose , devenue laide à faire peur , ne sort plus de son vieux château du Vivarais. Le comte de Rosambert s'est vu contraint aussi de quitter le monde ; la comtesse est accouchée à la fin du huitième mois de son mariage ; M. de Rosambert , que malgré ses malheurs sa gaieté n'abandonne pas , soutient plaisamment à qui veut l'entendre , que le petit garçon de sa femme ressemble beaucoup à Mlle. de Brumont ; il donneroit tout au monde , ajoute-t-il , pour que M. de B *** , qui se connoît si bien en physionomie , pût examiner le visage de cet enfant-là ; & pour que M. de Lignolle , à qui nulle affection de l'ame n'échappe , tâtât le pouls de Mde. de Rosambert ,

quand on ose devant elle parler du chevalier de Faublas. Ce la Fleur, qui servoit l'infortunée dont je ne vous écrirai pas le nom, étoit devenu le valet-de-chambre du mari veuf : mais il s'est avisé de voler son maître, qui, n'aimant pas les voleurs, a mis celui-ci dans les mains de la justice : le malheureux a été pendu à la porte de l'hôtel Lignolle. Justine est depuis quatre mois sortie d'une maison publique, dont le régime un peu sévère ne l'a pas embellie ; la pauvre enfant ne pouvant mieux faire, est devenue la cuisinière & le factotum d'une *Mde, le Blanc*, femme du médecin du faubourg St. Marceau. On assure dans le quartier que la maîtresse & la servante vont souvent de moitié magnétiser en ville. Le comte de Lignolle, que M. votre pere n'avoit pas dangereusement blessé, vit plein de génie plus que de santé. Néanmoins, des railleurs ont fait courir le bruit qu'au dernier printemps, s'étant avisé de boire le reste

de la phiole du docteur Rosambert. M. le comte s'étoit senti , pendant vingt-quatre heures , quelque velléité de se remarier ; mais qu'en si peu de temps , il n'avoit jamais pu trouver une femme assez malheureuse qui voulût de lui. Au reste , vous devez savoir que ses charades continuent de faire les délices de l'Europe. Le marquis de B *** se porte bien ; il est toujours , comme il le dit lui-même , un fort bon diable : pourtant , il entre en fureur quand il croit rencontrer une physionomie qui ressemble à la vôtre ; au demeurant , toujours content de la sienne , & même regrettant quelquefois celle de sa femme. »

« Adieu , mon cher chevalier , j'attends votre réponse avec impatience , &c. »

Le chevalier de Faublas au vicomte de Valbrun, de Varsovie le 28 Octobre 1786.

« Je suis, mon cher vicomte, infiniment sensible à votre souvenir ; vous m'avez envoyé des renseignemens que je désirois ; & puisque vous témoignez l'obligeant désir de savoir précisément ce que nous sommes devenus, je m'empresse de vous l'apprendre. Il y a quinze mois que notre famille habite à Varsovie le palais du comte Lovzinski ; quinze mois se sont écoulés comme un jour. Mon beau-pere est auprès du monarque dans la plus grande faveur. Mon pere, le meilleur des peres, au comble de la joie, vit plus heureux du bonheur de ses enfans que de son propre bonheur. Notre Adélaïde vient de choisir pour son époux le palatin de ***, jeune seigneur dont je vous ferai le plus brillant éloge en peu de mots : il me paroît digne d'elle. Moi, je suis pere ; il n'y a pas tout-à-fait quatre mois que Sophie m'a donné le

plus joli garçon du monde. Ma Sophie, le premier ornement de la cour de Varsovie, devient chaque jour plus adorable. Je jouis au sein de l'hymen d'une félicité que je n'ai jamais connue dans mes égaremens. „

“ Cependant, plaignez-moi : j'ai perdu ma patrie, & je ne puis me charger d'aucun emploi dans les armées de la république. Il me faut, pour toute ma vie, peut-être, renoncer à l'état auquel je semblois appelé. Tous les efforts de l'art, tous les efforts de ma raison ne peuvent rien contre un fantôme persécuteur & chéri, dont la fréquente apparition me tourmente & me charme. O ! Mde. de B***, n'êtes-vous pour votre amant descendue dans la tombe qu'afin de pouvoir, sans obstacles & sans relâche, vous attacher à ses pas ? “

“ Encore, si son ombre me poursuivoit seule ! mais les Dieux vengeurs ont condamné Faublas à des souvenirs plus chers & plus funestes. “

“ Si dans une nuit d'été le vent du midi s'élève , si l'éclair fend la nue , si le tonnerre la déchire , alors j'entends résonner un timbre fatal ; j'entends un soldat , froidement barbare , me dire : *elle est là*. Soudain saisi d'une invincible épouvante , abusé d'une espérance folle , je cours à l'onde qui mugit ; je vois se débattre au milieu des flots une femme. . . . Hélas ! une femme qu'il ne m'est pas plus permis d'oublier que d'atteindre. Oh ! plaignez-moi. “

“ Mais non , Sophie me reste. Loin de me plaindre , enviez mon sort , & dites seulement que pour les hommes ardens & sensibles , abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions , il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur la terre. “

Fin du septieme & dernier Volume.



